0
A20 F

LEEDS UNIVERSITY LIBRARY

Classmark:

ANGLO-FRENCH 3 1795 WHI

3 0106 01103 4765

# RECHERCHES

SUR LA

# NATURE ET LES MOYENS CURATIFS

DE

# LA PHTHISIE PULMONAIRE,

OU

# CONSOMPTION DES POUMONS;

Tirées des manuscrits de feu W. WHITE, M. D. membre de la Société des Antiquaires de Londres;

Et publiées par A. HUNTER, M. D. de la Société royale de Londres & de celle d'Edimbourg.

*Ouvrage traduit de l'anglais par A. A. TARDY, D.M.*

Avec addition de Notes & orné d'une Planche.

SECONDE ÉDITION, corrigée & augmentée.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

AN III. [1795 ère anc.]

UNIVERSITY
LIBRARY
LEEDS.

72/7163

A

# EMMANUEL TARDY,

*Médecin, ci-devant Administrateur des Eaux minérales de Vichy.*

*Mon Pere,*

*C'est auprès de vous que je contractai, dès mon enfance, le goût d'une science que vous exercez, depuis plus d'un demi siècle, avec le succès dû aux vrais talens réunis aux vertus de l'homme de bien. C'est vous qui guidâtes mes premiers pas dans cette carrière délicate; vous, MON PERE, qui au bienfait de mon existence en avez ajouté tant d'autres! A quel autre que vous pourrait donc s'adresser la dédicace d'un Essai de ma part, qui a pour but les progrès dans l'art de guérir, & le soulagement de l'humanité souffrante? Daignez, à ces titres, en agréer l'hommage, comme un tribut public des sentimens aussi tendres que respectueux avec lesquels je ne cesserai d'être,*

*Mon Pere,*

*Votre très-humble & très-affectionné fils,*

*A. A. Tardy.*

Le 15 Décembre 1793.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

L'ÉTROITE amitié qui, pendant nombre d'années, m'a lié avec l'auteur ingénieux de ces observations, m'ayant mis à portée de connaître parfaitement ses opinions en médecine, & l'ayant toujours considéré comme un praticien aussi honnête qu'il était judicieux, j'ai cru devoir faire mon profit de ses lumières pour les transmettre au public.

L'intention de ce médecin était de publier son sentiment sur la Consomption pulmonaire*, maladie qui lui était personnelle ; & dans ce dessein, il avait recueilli beaucoup de matériaux précieux, tirés en partie de ses

---

* Je dois prévenir que, pour suivre plus textuellement le langage de l'auteur, j'emploirai constamment, dans le cours de cette traduction, le mot *Consomption*, sous lequel les Anglais désignent la maladie que nous nommons en France *Pulmonie*, ou *Phthisie pulmonaire*, quoique rigoureusement chacune de ces dénominations pourrait offrir une acception particulière. *Note du Traducteur.*

lectures, ou qui étaient le fruit de l'obſervation dans ſa pratique. Mais après une exiſtence pénible & remplie d'incommodités, ſpécialement dues à ſon zèle pour le ſervice de l'humanité, une mort précoce a enlevé mon ami à l'âge de quarante-cinq ans; il a d'ailleurs ſupporté ſes ſouffrances & ſa fin comme un chrétien qui a peu à craindre & beaucoup à eſpérer.

J'ai cru à propos de ſuivre le même plan que le docteur White avait tracé dans la diſpoſition de ſes matériaux; & mon opinion s'accordant parfaitement avec les idées de ce ſavant médecin, je me rends pour ainſi dire reſponſable de la doctrine renfermée dans ce petit ouvrage. Au ſurplus, les émolumens qui pourront réſulter de ſa publication étant entièrement deſtinés à la claſſe la plus ſouffrante & la moins fortunée de la ſociété *, j'oſe, en

* Les profits de cet ouvrage ſont entièrement deſtinés à l'hôpital établi en la ville d'York, pour l'aſyle des fous indigens.

faveur de ce motif, ſolliciter l'indulgence de mes lecteurs, & les prier de ne pas oublier que, ſuivant l'eſprit de l'évangile, *la charité rachète une multitude de fautes.*

*Signé* A. HUNTER.

# TABLE DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

*Avertissement de l'Editeur.* pag. v.
*Avant-propos du Traducteur.* ix
Chap. I. *De l'Hémophtisie, ou du crachement de sang.* 1.
Chap. II. *De la Consomption pulmonaire en général.* 15
Chap. III. *Symptomes de la Consomption pulmonaire.* 35
Chap. IV. *Des différentes espèces de Consomption pulmonaire.* 106
Chap. V. *De la Phthisie, ou Consomption pulmonaire inflammatoire.* 110
Chap. VI. *De la Cure de la Consomption pulmonaire inflammatoire.* 118
Chap. VII. *De la Phthisie, ou Consomption ulcereuse.* 136
*Explication de la Planche, avec les moyens indicatifs de se servir de l'inspiratoire.* 201
*Addition du Traducteur.* 207

Fin de la Table.

# AVANT-PROPOS
## DU TRADUCTEUR.

L'OPINION désolante de l'incurabilité de la Phthisie pulmonaire confirmée, & qui n'est malheureusement que trop justifiée par l'expérience ; des craintes personnelles de porter le germe d'une affection, dont j'ai eu la douleur de voir périr celle qui me donna le jour, ainsi qu'une de mes sœurs à la fleur de son âge ; le desir enfin de servir l'humanité, en perfectionnant dans un de ses points les plus importans, l'art que je professe ; tels sont les motifs qui ont concouru à fixer mon attention toute entière sur ce vrai fléau du genre humain. Je ne pouvais être mieux placé, soit pour étudier la nature de ce mal, jusqu'à présent si peu connue, soit pour en rechercher les vrais moyens

curatifs, que dans un pays où, il faut l'avouer, l'art médical jouit d'une supériorité bien constatée sur toute autre nation; dans une contrée enfin où la Phthisie pulmonaire est tellement commune, qu'on peut raisonnablement croire qu'elle y est endémique. C'est donc après avoir recensé & médité les divers écrits anglais qui ont été publiés sur cette matière, & d'après l'avis des meilleurs praticiens de Londres, que j'ai cru devoir arrêter mon choix sur l'ouvrage dont j'offre la traduction à ma Patrie. Le but important qu'il a pour objet, l'intérêt du texte, tout semble me permettre d'espérer que cette traduction sera favorablement accueillie. Au surplus, pour donner une idée de l'ouvrage, je vais en tracer rapidement l'analyse, suivant l'ordre de distribution qui y est établi; & au lieu de chercher à en faire ressortir le mérite, ou à justifier quelques répétitions qu'on pourra y remarquer, je me bornerai à dire que ces Recherches savantes

renferment une théorie ſaine & lumineuſe, en même temps qu'elles préſentent les réſultats d'une pratique ſage & expérimentée. Cet Ouvrage développe, en outre, des vues neuves & du plus grand intérêt : il eſt ſeulement malheureux que l'auteur, enlevé par une mort précoce, n'ait pas eu le temps de donner à quelques-unes de ſes idées toute l'extenſion dont elles paraiſſent ſuſceptibles.

## SECTION I.

Comme le prélude le plus ordinaire de la Conſomption pulmonaire, l'Hémoptiſie devait naturellement former le premier titre de ces Recherches. En effet, l'auteur commence par y approfondir les différentes cauſes de cette maladie, en indiquant les moyens de ne pas la confondre avec d'autres crachemens ou vomiſſemens de ſang. Il range auſſi, dans quatre claſſes, toutes les diverſes ſortes d'Hémoptiſie, qui peu-

vent cependant ſe réduire à deux eſpèces principales, ſavoir : l'Hémoptiſie accidentelle ou récente, provenant de rupture à quelque vaiſſeau du poumon ; & la diapédèſe, qui tient uniquement à l'appauvriſſement & à la diſſolution du fluide ſanguin, ou quelquefois à un vice organique dans la contexture fibreuſe des vaiſſeaux même. Cette différence caractériſtique entre les diverſes Hémoptiſies était d'autant plus eſſentielle à marquer, que la méthode curative qui ſerait propre à l'une, devient directement contraire à l'autre, *& vice verſâ*. Le traitement convenable aux deux eſpèces eſt en outre ſommairement indiqué à la ſuite de chaque article analogue.

## SECTION II.

Le diagnoſtic de la pulmonie en général, les cauſes naturelles & accidentelles qui diſpoſent à cette maladie, quelques réflexions très-ſen-

ſées ſur la communicabilité du virus tabifique ; tels ſont les détails compris dans le ſecond paragraphe. Il contient en outre des développemens phyſiologiques, qui tendent à établir comment la plénitude & l'oppreſſion dans le ſyſtême vaſculaire peuvent donner lieu à la petiteſſe ainſi qu'à la faibleſſe apparente du pouls ; circonſtance infiniment dangereuſe à confondre avec des ſymptomes pareils, qui ne ſeraient que le réſultat d'une débilité accidentelle ou de l'atonie générale du ſyſtême.

## SECTION III.

Vient enſuite le tableau deſcriptif des ſymptomes qui conſtituent la pulmonie, proprement dite, dans chacun de ſes degrés progreſſifs. L'auteur fait dériver originairement cette maladie, ſoit d'un état inflammatoire de quelque portion du poumon, ou d'un accroiſſement contre nature dans l'action des vaiſſeaux

pulmonaires, ſoit d'un état primitivement ulcéreux de la ſubſtance charnue des poumons. Il définit de plus, avec autant de juſteſſe que de préciſion, la théorie de la fièvre hectique, preſque toujours inhérente à la pulmonie, les ſignes qui caractériſent très-diſtinctement cette fièvre, ainſi que ſes effets ſur l'économie animale. Enfin l'intérêt de ce chapitre n'eſt pas peu augmenté par l'expoſition d'un ſyſtême ingénieux & des plus vraiſemblables, ſur l'exiſtence d'une nature particulière d'expectoration purulente, qui a lieu indépendamment d'aucune ſolution de continuité, ni de la deſtruction des ſolides à l'organe du poumon. Le produit de cette humeur, entièrement diſſemblable au pus qui réſulte de la pulmonie ulcéreuſe, eſt nommé par l'auteur, *exſudation inflammatoire*, comme tranſudant uniquement de la ſurface des membranes enflammées à un degré requis pour la formation de cette ſecrétion.

## SECTION IV.

Ce paragraphe a pour objet de fixer la variété des ſortes de Conſomption pulmonaire, abſtraction faite de celles qui ne ſont que ſymptomatiques. L'auteur en ramène toutes les eſpèces à deux principales, qui ſont: la Pulmonie tenant eſſentiellement à la diathèſe inflammatoire du poumon, & celle qui dérive foncièrement d'un état ulcéreux de cet organe. Ces deux maladies ſont conſidérées comme différentes par eſſence l'une de l'autre, dans leurs cauſes, leurs effets & leur cure; & les preuves inconteſtables ſur leſquelles l'auteur a établi ſa ligne de démarcation, ſont parfaitement déduites dans le cours des ſections ſuivantes.

## SECTION V.

La nature de la Phthiſie pulmonaire purement inflammatoire, les cauſes phyſiques qui y donnent lieu, les ſymptomes diſtinctifs, & la gra-

dation des accidens qui s'obſervent dans les périodes ſucceſſifs de cette ſorte de maladie, tous ces objets ſont compris dans le chapitre V. C'eſt ici, au reſte, où l'auteur, tranſporté du bien de l'humanité, fort de ſa propre conviction, & d'ailleurs étayé d'autorités reſpectables, ne peut s'empêcher de s'élever avec courage contre la routine aveugle qu'il prétend qu'on obſerve dans le traitement de la Phthiſie pulmonaire de cette eſpèce. Il blâme ſur-tout hautement l'uſage abuſif qu'on fait communément des gommes & réſines échauffantes, ainſi que des baumes incendiaires, tels que ceux de Tolu, de Copahu, &c. qu'on emploie ſouvent dans les cas de Phthiſie la plus évidemment inflammatoire; & ce, dit-on, par analogie avec l'effet de ces remèdes ſur les plaies extérieures, dans l'intention de procurer également une digeſtion ſalutaire de l'humeur des plaies internes, & d'en cicatriſer les ulcères. Le Docteur White termine

cette digreſſion par un argument analogue & bien péremptoire, qu'il adreſſe aux partiſans ſyſtématiques des baumes & des réſines, en leur demandant ſimplement : « comment eſt-il » poſſible que ces médicamens puiſ- » ſent remplir l'indication vulnéraire » qu'on leur ſuppoſe, lorſqu'il n'exiſte » au poumon ni plaie ni ulcère à » guérir ? »

## SECTION VI.

Avant d'indiquer ſous ce paragraphe, les moyens curatifs de l'eſpèce de Pulmonie décrite au chapitre précédent, l'auteur entre dans une diſſertation intéreſſante ſur l'irritabilité contre nature du ſyſtême artériel ; laquelle donne lieu à une Conſomption particulière, qui a bien quelques rapports avec l'inflammatoire, mais qui exiſte néanmoins ſans aucun ſymptome apparent d'inflammation locale ni de ſolution de continuité à la ſubſtance du poumon. Le malade, épuiſé graduellement, périt dans cette affec-

tion, ſeulement par excès de maraſme. D'après cette deſcription, je penſe qu'on ſerait fondé à croire que l'auteur a voulu parler de cette maladie connue en France ſous la dénomination de *Pulmonie ſèche*, autrement *Phthiſie nerveuſe* : dans le fait, il conſidère tellement cette affection ſous ce rapport, que les remèdes principaux qu'il conſeille ſont les anti-ſpaſmodiques & les ſédatifs. Il inſiſte ſurtout pour l'application des véſicatoires ſur la partie même de la poitrine la plus embarraſſée ; moins pour opérer une révulſion humorale, que pour détruire le ſpaſme de l'intérieur. Le régime & les moyens prophylactiques, à l'effet de détruire la maladie & d'en empêcher le retour, ſont enſuite ſommairement indiqués. Quant au traitement de la Pulmonie inflammatoire, l'auteur préſente les vues les plus ſatisfaiſantes à cet égard, & le réſultat de ſon opinion ſe borne à ces trois objets : diminuer la tenſion & l'irritabilité du ſyſtême artériel ; diſ-

ſiper l'inflammation locale ; & procurer une détermination du fluide vital à la ſurface du corps.

## SECTION VII.

On trouvera dans ce chapitre, l'expoſé théorique des cauſes & des ſymptomes de la Conſomption ulcéreuſe, qui eſt une conſéquence immédiate de l'ulcération du poumon, & par conſéquent la plus dangereuſe de toutes les eſpèces de Pulmonie. L'auteur y démontre comment le virus tabifique occaſionne, par ſa réabſorption dans la maſſe du ſang, un ferment ſeptique, dont le réſultat eſt de cauſer une maladie de nature vraiment putride, qui entraîne néceſſairement la deſtruction générale du ſyſtême.

## SECTION VIII *& dernière.*

Enfin, le traité très-étendu de la cure de la Conſomption ulcéreuſe

termine le complément de cet ouvrage. La diathèse putride étant évidemment l'état dominant de cette affection, l'auteur en propose le traitement curatif sous deux points de vue principaux : 1°. celui de combattre l'influence sédative de l'acrimonie putride, dont l'effet est de causer l'atonie des solides. 2°. Celui d'adoucir, de neutraliser même le principe septique des fluides, pour obvier à l'infection générale. Parmi les différens toniques & anti-septiques propres à remplir cette double indication, le quinquina est recommandé, à juste titre, comme le remède *par excellence*. De plus, à l'intérêt d'une dissertation sur les diverses propriétés de cette écorce précieuse, & la manière la plus favorable de l'administrer, le docteur White ajoute le mérite d'indiquer un remède nouveau, (quant à la Pulmonie) qui, par ses succès sur les plaies extérieures, doit faire naître de grandes espérances pour les progrès dans la cure

de la Conſomption ulcéreuſe ; maladie qu'on n'a que trop de raiſons de regarder comme un des plus cruels fléaux de l'humanité, & preſque toujours comme l'écueil de la médecine ! C'eſt de l'air fixe dont il eſt ici queſtion, autrement de ce gas élaſtique qui ſe dégage au moyen de l'effervescence produite par le mélange de ſubſtances alkalines & acides. Les procédés relatifs à l'adminiſtration de ce puiſſant correctif de la putreſcence, conſiſtent à faire avaler aux malades des liqueurs ſalines, en état de vive effervescence ; ou de leur faire inſpirer long-temps l'acide gaſeux, au moment même où il ſe développe par la fermentation. Enfin, on introduit auſſi la vapeur de l'air fixe dans les poumons, par le moyen de l'inſtrument nommé *inſpiratoire*, dont il eſt fait mention dans le cours & à la fin de cet ouvrage. Au ſurplus, les recherches théoriques faites à l'égard de cet agent curatif & les tentatives heureuſes qui ont déjà eu lieu dans

cette affreuſe maladie, ſont d'un intérêt trop majeur pour ne pas eſpérer que cette découverte fixera toute l'attention des gens de l'art * & des amis de l'humanité.

C'eſt à ce double titre enfin, que l'auteur, ſans ſortir des bornes de la modération ni de la modeſtie, oſe s'élever ouvertement contre l'exercice du cheval, exercice qu'il déclare affirmativement être nuiſible dans preſque tous les degrés de la Pulmonie. Je n'ai pas la prétention de vouloir m'ériger en arbitre entre la nouveauté d'une aſſertion auſſi hardie & l'autorité contraire de nos plus grands

---

* Il y a déjà quelques années que j'entendis le plus ſavant profeſſeur en chymie que nous poſſédions actuellement en France, & duquel nous avons des ouvrages précieux ſur cette ſcience, nous dire dans une de ſes leçons publiques ſur les différentes ſortes d'air & leurs diverſes propriétés, qu'il ne déſeſpérait pas que le fatras compliqué de notre pharmacie, ne fît place, un jour, dans la cure des maladies, aux réſultats ſimples & merveilleux de la chymie pneumatique. On a déjà réaliſé en Angleterre une partie de cette prophétie.

maîtres dans l'art de guérir ; mais qu'il me soit seulement permis de dire que la force & la justesse des raisonnemens dont cette opinion est étayée, méritent du moins qu'on se donne la peine de bien l'approfondir avant que de la juger.

Voila en précis le sujet des Recherches dont je soumets la traduction au public. Outre les notes explicatives & quelques observations qui me sont personnelles, * j'ai ajouté des détails relatifs à l'*inspiratoire*, dont il sera parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage. J'ai cru même qu'on me saurait gré d'avoir fourni la planche figurative de cet instrument, dont la forme & l'usage ne sauraient être assez connus. Au reste, sans prétendre au mérite du style, j'ai seulement tâché de me rendre concis & intelligible. Heureux si j'ai pu y réussir ! plus heu-

---

* Les notes du Traducteur seront distinguées de celles du texte par le moyen de chiffres arabes, qui formeront un ordre numérique.

reux encore, si cet essai répond au but d'utilité que je me suis proposé en le publiant!

RECHERCHES

# RECHERCHES

## SUR

# LA PULMONIE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De l'Hémoptiſie, ou du Crachement de ſang.*

LORSQUE le ſang, extravaſé par quelque accident dans la ſubſtance cellulaire du poumon, eſt rejetté par l'effet de la toux, il en réſulte une maladie qu'on nomme *Hémoptiſie*, ou crachement de ſang. Il eſt d'autant plus eſſentiel de chercher à approfondir la véritable cauſe de cette incommodité grave, & d'y remédier promptement, qu'outre les dangers du moment, elle devient infiniment à craindre dans ſes conſéquences,

puiſqu'elle eſt généralement le prélude de la Conſomption pulmonaire.

Les vaiſſeaux ſanguins de l'organe du poumon ſont non-ſeulement plus nombreux que ceux des autres parties du corps, proportionnellement à leur capacité reſpective, mais ils ſont auſſi plus ſujets à la compreſſion & à l'irritabilité. En conſidérant qu'ils s'étendent dans toute la ſurface interne des cavités bronchiales, & qu'ils ſont ſimplement recouverts d'une tendre & faible membrane, nous pouvons naturellement les ſuppoſer plus expoſés à ſe rompre que les autres vaiſſeaux du corps, qui ſont bien moins ſuſceptibles de preſſion, de mouvement & d'irritation.

Le ſang peut s'extravaſer dans les interſtices du poumon, ſoit par la ſeule faibleſſe naturelle aux parois des vaiſſeaux de ce viſcère, ou par leur trop grande diſtenſion; ſoit par le vice même du fluide ſanguin, lorſque les parties qui le conſtituent ſe trouvent altérées à un certain degré.

Les deux premières cauſes donnent lieu à la rupture des vaiſſeaux ; & dans le troiſième cas, le ſang eſt ſi fort appauvri & dans un tel état de diſſolution, qu'il s'échappe ſans effort & tranſude de lui-même à travers les pores des tuniques vaſculaires qui le contiennent, ſans qu'il y ait pour cela ni rupture, ni ſolution de continuité dans les ſolides. Ce ſont ces diverſes circonſtances qui conſtituent la différence dans les eſpèces d'Hémoptiſies ; différence d'autant plus importante à diſtinguer parfaitement, que chacune d'elles exige un traitement abſolument diſſemblable. Au reſte, ces eſpèces peuvent ſe diviſer de la manière ſuivante :

L'Hémoptiſie accidentelle ;
La Diapédèſe ;
La Périodique ;
La Traumatique.

Les ſymptomes (1) caractériſtiques

(1) On donne en général, comme ſymptomes précurſeurs de l'hémoptiſie, un goût de ſang qui ſe fait

de l'Hémoptisie en général, sont : *genarum rubor ; molestiæ aut doloris, & aliquando caloris, in pectore sensus ; dyspnæa, titillatio faucium ; tussis aut tussicula, sanguinem floridum sæpe spumosum rejiciens* *.

On distingue l'Hémoptisie de la rupture des vaisseaux de la gorge, par la qualité du sang qui, dans le premier cas, est mousseux & vermeil, & rejetté en grande quantité ; au lieu que le sang produit par une

---

sentir à la bouche, la pesanteur de tête, des saignemens de nez, un sentiment de douleur & d'oppression à la poitrine, la toux, &c. Mais un indice moins équivoque, qui précède ordinairement la rupture des vaisseaux pulmonaires, principalement dans l'hémoptisie périodique, c'est celui qui s'annonce par la vivacité étincelante des yeux, & par une certaine confusion dans l'organe de la vue, laquelle rend les objets troubles & vacillans, tels à-peu-près que l'ivresse pourrait les faire paraître ; ce qui a probablement lieu par l'effet d'une légère extension des vaisseaux capillaires qui accompagnent le nerf optique dans son passage à travers les trous orbitaires. Tous ces signes avant-coureurs, ne sont nullement indifférens à observer, sur-tout quand leur indice se trouve fortifié par l'état pléthorique du pouls, & par un concours d'autres circonstances analogues.

* Illustr. Cullen, genera morbor. in nosolog. meth. page 297.

hémorrhagie gutturale eſt d'une couleur plus foncée ; il eſt plus coagulé, & infiniment moins abondant.

Quand c'eſt de l'eſtomac que le ſang provient, il ſort en plus grande abondance que s'il venait du poumon. Ce fluide eſt auſſi d'une teinte plus ſombre, il eſt plus grumeleux, & ſe trouve aſſez communément mélangé des matières de la digeſtion.

*De l'Hémoptiſie accidentelle.*

Cette eſpèce eſt toujours la ſuite d'une diſpoſition fortement pléthorique, d'un accroiſſement contre nature dans l'action du ſyſtême artériel, ou de la viſcoſité du ſang. Les vaiſſeaux pulmonaires, ſoit par leur trop forte diſtenſion, ſoit par un effet de leur faibleſſe naturelle, ſont également diſpoſés à la rupture. C'eſt pourquoi il convient d'oppoſer à cet accident des ſaignées répétées, ſuivant les forces du malade ; un uſage abondant de ſels neutres & autres remèdes antiphlogiſtiques, aidés par des laxatifs

quand les cas l'exigent. Ces moyens curatifs doivent, de plus, être favorisés par le repos du corps le plus parfait, & par le calme de l'esprit ; par une nourriture douce & légère, & par une abstinence totale de viandes. Le lait, le petit-lait, le lait de beurre, la décoction d'orge & les eaux minérales de Bristol (2) conviennent également dans la circonstance pour la boisson ordinaire du malade, qui d'ailleurs doit être prise entièrement froide.

---

(2) Parmi les sources minérales froides en France, qui ont de l'analogie avec celles de Bristol *, les eaux de Chateldon, département de l'Allier, à raison de leur qualité sédative, rafraîchissante, & légèrement tonique, doivent suppléer avantageusement ces premières. Je présume même, qu'attendu qu'elles sont, de plus, gaseuses & détersives, on pourrait les employer avec succès dans les degrés avancés de la pulmonie. Voyez, à cet égard, les exemples de guérison rapportés par feu M. Desbrest, Médecin, dans son Traité des eaux minérales de Chateldon, observations 23 & 24; imprimé à Londres en 1783.

* Les principes qui minéralisent les eaux de Bristol, sont : la terre calcaire, du sel alkali minéral, & un léger principe martial; le tout dans une si faible proportion, qu'étant transportées, leur goût ne diffère en rien de celui de l'eau commune.

Le nitre, tant recommandé par le Dr. Dickſon * dans l'Hémoptiſie accidentelle, y produit effectivement du bien, comme j'ai ſouvent eu l'occaſion d'en faire l'expérience. La préparation ci-après eſt celle qu'on préfère, avec raiſon, dans cette ſorte de maladie.

℞ *De conſerve de Roſes rouges.* . ℥ iv.
*De nitre purifié.* . . . . . ℥ ß.
*Mêlez pour en former un électuaire.* (3).

---

* Medical obſerv. vol. 4.

(3) Lorſqu'il n'exiſte point de diathèſe inflammatoire, l'addition de l'opium, dans une proportion convenable, ne peut qu'ajouter à l'effet avantageux de cette préparation. Voici, au ſurplus, trois autres formules de médicamens appropriés, que les praticiens de Londres n'emploient pas avec moins de ſuccès dans l'hémoptiſie en général.

℞ De blanc de baleine délayé dans un jaune d'œuf. . . . . ℈ ß.
D'eau de fontaine. . . . . ℈ j ß.
De ſel de nitre ou de ſoude acidulée, depuis X grains, juſqu'à . . . . . ℈ j.

Mêlez le tout, pour être pris trois fois par jour à cette doſe.

On prendra quatre, ſix ou huit fois par jour, ſelon l'urgence des cas, gros comme une forte muſcade de cet électuaire, après avoir fait précéder la ſaignée, ſi toutefois elle paraiſſait néceſſaire. Le Médecin qui vient d'être cité, ajoute qu'on peut autant compter ſur l'efficacité de ce remède, lorſqu'il eſt adminiſtré à propos, que ſur la vertu du quinquina dans les maladies intermittentes.

*De l'Hémoptiſie diapédèſe.*

Celle-ci eſt abſolument indépen-

---

*Autre.*

℞ De ſoude préparée. . . . . ℈ j.
De ſuc de limon récent. . . . . ʒ ß.
D'eau de fontaine. . . . . ʒ j ß.
De ſel de nitre. . . . . ℈ j.
De mucilage de gomme arabique. . ʒ ij.

Mêlez pour être pris en une ſeule fois.

*Autre.*

℞ D'infuſion de roſes. . . . . ʒ vj.
De mucilage de gomme arabique. . ʒ ß.
D'éther nitreux. . . . . ʒ iij.
De ſyrop ſimple. . . . . ʒ ij.

Prenez de cette mixtion trois cuillerées à bouche, toutes les trois heures.

dante de la rupture des vaiſſeaux ſanguins, mais elle provient d'un ſang appauvri qui tranſude à travers leurs pores relâchés ; ce qui eſt une ſuite évidente de la diſſolution des principes de ce fluide, ou d'une dilatation contre nature du tiſſu fibreux & de l'orifice même des vaiſſeaux. Dans le premier cas, les globules du ſang ſont diviſés & tenus au point de pouvoir s'échapper par la contexture des tuniques qui environnent ce liquide, & qui ſeraient impénétrables dans l'état naturel. On voit beaucoup d'exemples de cette tranſudation dans les maladies de nature putride. Dans le ſecond cas, les pores eux-mêmes ſont tellement dilatés par l'incohérence des fibres vaſculeuſes, qu'ils ne peuvent s'oppoſer au paſſage des fluides plus groſſiers que l'état de ſanté ne doit les admettre. Les perſonnes d'une conſtitution faible, & celles dont le ſang eſt infecté d'une acrimonie ſcrophuleuſe, ſont particulièrement expoſées

à cette ſorte d'Hémoptiſie, qui d'ailleurs eſt ſouvent accompagnée d'éroſion dans la ſubſtance même des vaiſſeaux.

Les moyens de curation que cette eſpèce requiert, doivent être choiſis parmi les remèdes qui ont le pouvoir d'augmenter le ton des ſolides, & de fortifier les parties cohéſives du fluide ſanguin. C'eſt ſous ce point de vue qu'on doit uſer largement des acides minéraux, du quinquina uni à des aſtringens modérés, ainſi que des remèdes rafraîchiſſans & de nature ſédative. La grande débilité des ſolides s'oppoſe à l'emploi de tout ce qui pourrait tendre à affaiblir le malade : c'eſt pourquoi la ſaignée, ſi néceſſaire dans les autres ſortes d'Hémoptiſie, ne peut être haſardée ſans réflexion, & encore moins réitérée dans celle-ci. Cette obſervation doit également s'étendre à l'uſage du nitre, dont l'effet eſt d'affaiblir étonnamment le ſyſtême. Ainſi, ce médicament, ſi efficace dans les

Hémoptiſies dépendantes de la pléthore ou d'autres cauſes analogues, doit ſoigneuſement être évité dans l'Hémoptiſie diapédèſe.

Il ſe rencontre quelquefois dans cette maladie des cas où l'effuſion du ſang eſt aſſez conſidérable pour alarmer le praticien, ſur-tout lorſque la faibleſſe du malade interdit l'uſage de la ſaignée. On doit alors ſe borner à diminuer la quantité du ſang accumulée au centre, en preſcrivant des remèdes qui aient le pouvoir de relâcher les vaiſſeaux des extrémités, tels que l'ipécacuanha, le tartre émétique, &c. en obſervant néanmoins d'employer ces vomitifs à de ſi petites doſes, qu'ils ne puiſſent qu'exciter des naufées ſans produire aucune évacuation immédiate.

*De l'Hémoptiſie périodique.*

Cette ſorte d'Hémoptiſie eſt ordinairement due à la ſuppreſſion de quelque évacuation ſanguine, principalement du flux menſtruel &

hémorrhoïdal. Elle exige impérativement la ſaignée, dans l'intention de diminuer la plénitude des vaiſſeaux ; mais on ne pourra jamais ſe flatter d'obtenir une guériſon radicale, ſi l'on ne rappelle auparavant les évacuations ſupprimées.

### *De l'Hémoptiſie traumatique.*

Cette eſpèce, ainſi que ſa dénomination l'annonce, eſt la ſuite de quelque bleſſure interne, ou de contuſions à la poitrine. La cure de cette maladie exige des ſaignées répétées, & l'emploi des mêmes moyens que ceux indiqués pour la guériſon de l'Hémoptiſie accidentelle.

Si, après les avoir mis en uſage, on apperçoit une diminution ſenſible dans la toux, & que les matières expectorées ſoient moins ſanguinolentes; ſi la douleur, l'oppreſſion & la difficulté de reſpirer ceſſent; ſi le pouls, en un mot, ſemble revenir à ſon état naturel, on peut alors concevoir

d'heureuſes eſpérances ſur le retour prochain de la ſanté du malade.

Au contraire, l'abſence de ces ſymptomes favorables rend le pronoſtic de la maladie infiniment douteux ; car alors on n'a que trop de raiſons de ſuſpecter quelque extravaſation de ſang qui, par ſon ſéjour dans les interſtices cellulaires du poumon, donne lieu à la Conſomption pulmonaire ulcéreuſe & à ſes triſtes conſéquences.

Lorſque le ſang, extravaſé par ſuite de la rupture d'un vaiſſeau, n'eſt point expectoré par le crachement, ou qu'il ne rentre pas dans le courant de la circulation par l'effet de l'abſorption, il en réſulte, pour l'ordinaire, des accidens funeſtes. Ce fluide, contractant bientôt une qualité putride, cauſe des éroſions aux vaiſſeaux adjacens ; l'inflammation ſurvient, & par ſuite naturelle, la ſuppuration s'établit.

La ſuppuration qui eſt le réſultat d'une ecchymoſe, eſt toujours défavorable. Dans un pareil état, les globules du ſang ne ſe convertiſſent ja-

mais en pus véritable ; mais ils contractent une qualité particulière d'acrimonie qui produit des excoriations, des ulcères ſanieux, une atonie exceſſive dans le ſyſtême, la gangrène & la mort.

Le fluide ſanguin étant extravaſé & entièrement privé du contact de l'air ambiant, ſe réabſorbe de nouveau en très-peu de temps, ſans qu'il en réſulte de préjudice ſubſéquent, ainſi qu'on peut le remarquer après une violente meurtriſſure & dans le ſcorbut putride ; mais le ſang épanché dans les cavités du poumon tourne bientôt à la putreſcence, attendu ſa communication immédiate avec l'air extérieur pendant le mouvement néceſſaire à la reſpiration.

Au ſurplus, l'inflammation & la ſuppuration ſont toujours accompagnées de la fièvre hectique, & conſtituent la maladie appellée *Conſomption pulmonaire*, de laquelle il va être queſtion dans le chapitre qui ſuit.

## CHAPITRE II.

### *De la Conſomption pulmonaire en général.*

LORSQUE le corps eſt graduellement amaigri par une fièvre lente, qui eſt la ſuite de l'inflammation à quelque partie du poumon, ou l'effet de l'abſorption d'une matière purulente dans la maſſe générale des humeurs, on eſt alors atteint de la maladie appellée Conſomption, autrement Phthiſie pulmonaire.

Beaucoup de perſonnes prétendent que cette maladie eſt contagieuſe; mais les obſervations que nous a fournies notre pratique journalière, ſemblent nous autoriſer à aſſurer que la Conſomption pulmonaire n'eſt ſuſceptible de contagion, qu'autant que la matière expectorée eſt d'une qualité foncièrement putride.

Cependant, la Conſomption pulmonaire eſt tellement commune en Angleterre, qu'elle a donné lieu aux étrangers de croire qu'elle y était endémique. Cette affection a d'ailleurs des ſuites ſi funeſtes dans ce climat, que bien des gens la regardent à-peu-près comme incurable. Telle eſt auſſi la nature de ce mal cruel, qu'il s'attache plus ſpécialement aux jeunes perſonnes vives & enjouées, & dont les diſpoſitions aimables ſemblent promettre le bonheur & la conſolation à leurs familles & à leurs amis.

Toutes ces conſidérations m'ont porté à donner un degré particulier d'attention à cette maladie, ſoit ſur des ſujets vivans, ſoit ſur le cadavre; & comme la diſſection ſeule démontre à l'œil l'état exact des parties affectées, ſur lequel on ne peut que haſarder des conjectures pendant la vie du malade, j'ai cru devoir faire ſervir au but de mes recherches ce moyen précieux, chaque fois que l'occaſion s'en eſt préſentée. Auſſi j'oſe me perſuader

perſuader que mes ſoins n'auront pas été tout-à-fait ſans ſuccès.

### *Cauſes naturelles qui diſpoſent à la Conſomption pulmonaire.*

1°. Une faibleſſe conſtitutionnelle, ou une trop grande irritabilité dans le ſyſtême vaſculaire. On reconnaît cette diſpoſition morbifique, à une belle & délicate complexion : la peau, dans ce cas, eſt ſi fine & tellement tranſparente, que les veines paraiſſent à travers ſon tiſſu d'un bleu ſombre & d'une forme parfaitement déterminée.

2°. Une ſtructure particulière du corps, qui favoriſe naturellement la détermination du ſang au poumon ; une ſtature mince, un cou alongé, les épaules élevées, & beaucoup de délicateſſe dans l'habitude générale du corps (4).

(4) Pluſieurs regardent auſſi, comme indices avant-coureurs de la Phthiſie pulmonaire, la blancheur laiteuſe & une certaine tranſparence qui, dans ce cas, ſont particulières aux dents ; des fluxions habituelles

3°. Une extrême ſenſibilité dans le ſyſtême nerveux ; ce qui fait que cette maladie attaque principalement les jeunes gens, ſur-tout ceux qui annoncent des diſpoſitions actives, & chez leſquels ſe développe une capacité très-précoce.

*Cauſes accidentelles.*

Tout ce qui eſt capable de déterminer le cours d'une trop grande quantité de ſang au poumon, de cauſer une violente diſtenſion aux vaiſ-

---

aux gencives, une appétence bizarre, & des ſaignemens de nez fréquens. Le docteur Darwing, habile médecin Anglais, prétend auſſi que dans les ſujets diſpoſés à cette maladie, l'ouverture de l'iris eſt évidemment plus large que de coutume ; ce qu'il attribue à un défaut d'irritabilité ſuffiſante dans l'organe de la vue, & peut-être à une ſuite naturelle de l'atonie du ſyſtême en général. Enfin, l'on a remarqué que la protubérance de la dernière vertèbre du cou, ainſi que la ſaillie très-prononcée de l'os ſacrum, étaient quelquefois l'annonce éloignée, mais trop ſouvent infaillible, de cette funeſte maladie. Quant aux âges ſpécialement ſoumis à ſon influence, on a obſervé qu'en général le temps de la puberté & le terme de 28 & 36 ans, formaient des époques où le virus tabifique ſe développait plus ordinairement.

ſeaux de cet organe, & d'y occaſionner une pléthore partielle, devient cauſe accidentelle de la Conſomption pulmonaire. On peut compter au nombre de ces cauſes : 1°. l'inflammation du poumon & des parties adjacentes, qui donne lieu à des abcès ou à des ulcérations, dont la fièvre hectique & la mort ſont les triſtes conſéquences.

2°. Le catarrhe, ou ce qui eſt communément appellé rhume, réſultant d'une fluxion contre nature de *mucus*, qui ſe porte ſur les glandes du larynx & des bronches. Cette affection peut amener la Conſomption par la quantité d'humeur qu'elle fait refluer ſur le poumon ; il en réſulte pour lors une toux opiniâtre, & par ſuite l'irritation & l'inflammation des parties. Cependant, à moins qu'il ne s'agiſſe d'une très-mauvaiſe conſtitution, le catarrhe produit rarement la Phthiſie pulmonaire.

3°. Tout ce qui eſt ſuſceptible d'augmenter l'affluence du fluide ſan-

guin dans les vaiſſeaux pulmonaires, comme, par exemple, un exercice violent, le chant, la déclamation, l'abus de ſe ſerrer le corps avec des liens (5), la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée, la gêne dans la reſpiration, les obſtructions, les douleurs violentes aux parties du corps qui avoiſinent le poumon; enfin, l'irritation de ce viſcère.

Il eſt peu de perſonnes qui n'aient obſervé l'effet d'un exercice violent ſur les organes de la reſpiration, en montant une colline rapide & eſcarpée. Le ſentiment d'oppreſſion qui en

---

(5) Il y a déjà long-temps qu'on a reconnu, en France, le dangereux abus des corps baleinés, & leur uſage y eſt à-peu-près proſcrit. Mais. en Angleterre, la raiſon n'a point encore étendu ſon empire ſur un objet de réforme auſſi eſſentiel à l'humanité : chaque Anglaiſe, de quelque âge & condition qu'elle ſoit, ne ſe croirait pas habillée ſi elle n'était enchâſſée dans un de ces inſtrumens meurtriers, flanqué de baleines, & étroitement ſerré par un lacet. D'après cet abus, réuni aux inconvéniens du climat & à l'uſage immodéré du thé, peut-on s'étonner de voir la Conſomption pulmonaire auſſi commune qu'elle l'eſt en Angleterre, principalement parmi le ſexe ?

réſulte, & l'anxiété qu'on éprouve à la poitrine, proviennent évidemment de la difficulté avec laquelle la quantité du ſang accumulé eſt reçue dans les vaiſſeaux pulmonaires, & enſuite renvoyée par l'action ſyſtaltique du cœur.

Des contractions plus fréquentes ſont le moyen dont cet organe vital ſe ſert pour ſurmonter l'obſtacle qui l'opprime; par une ſuite néceſſaire, la vîteſſe du pouls s'accélère en proportion de l'effort; & nous ſommes obligés, par inſtinct, de reſpirer plus fréquemment que dans l'état de repos, à l'effet de prévenir une ſuffocation ſubite. L'action de reſpirer, en pouſſant le ſang à travers le poumon, dans la même proportion qu'il eſt porté dans l'artère pulmonaire par la contraction du cœur, prévient, par le méchaniſme de cet équilibre, une ſtagnation qui cauſerait infailliblement la mort. Au reſte, on doit ſentir que l'expoſition ſubite du corps à l'impreſſion du froid dans de telles

circonſtances, pourrait avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

Si l'on conſidère que la voix eſt en partie formée pour l'expulſion de l'air contenu dans les poumons, il eſt aiſé de concevoir le danger qui peut réſulter de tout effort extraordinaire de la part de cet organe; tels que la déclamation à haute voix, le chant monté ſur des cordes trop aiguës, ou des tons trop long-temps prolongés: dans ces cas, la rougeur & le gonflement du viſage, les yeux infiltrés de ſang, l'accroiſſement du diamètre des veines du front & du cou; tout annonce aſſez un amas contre nature de ſang aux environs du ventricule droit du cœur, qui menace d'une ſuffocation prochaine, ou bien de la rupture de quelque vaiſſeau ſanguin.

L'uſage pernicieux de ſe ſerrer le corps avec des bandes ou des corſets, en s'oppoſant à la libre circulation du ſang dans les vaiſſeaux cutanés, occaſionne néceſſairement une con-

geſtion du fluide vital aux environs du cœur ; il donne également naiſſance à l'hémoptiſie, à l'inflammation, & à beaucoup d'accidens étrangers à notre ſujet. C'eſt ce qui me détermine particulièrement à engager le ſexe à braver enfin le funeſte & barbare préjugé qui le porte à ſe ſerrer le corps pour l'embelliſſement de ſa taille. Ma ſenſibilité n'a eu que trop d'occaſions de s'affecter en voyant beaucoup de Conſomptions pulmonaires qui n'étaient que le malheureux réſultat d'un pareil abus !

La ſuppreſſion des évacuations ſanguines périodiques, comme des règles, du flux hémorrhoïdal, du ſaignement de nez habituel, & la trop bruſque interruption de l'uſage des ſaignées (6), ont auſſi produit le germe de la Conſomption pulmonaire.

---

(6) Cette cauſe de la pulmonie doit être des plus rares dans les isles Britanniques : car on peut dire, en l'honneur de l'art, qu'on y a réduit l'emploi de la ſaignée aux bornes étroites qui lui conviennent, ſur-tout dans les climats du nord.

Toutes ces causes concourent à augmenter la plénitude des vaisseaux, laquelle occasionne naturellement une rupture dans ceux qui se trouvent les plus faibles. Si cet accident a lieu dans les vaisseaux du poumon, il en résulte pour lors la Consomption pulmonaire avec toutes ses conséquences.

L'amputation d'un membre peut aussi produire le même désordre. Cette opération, en détruisant une grande partie de vaisseaux importans, doit nécessairement causer de la distension à ceux qui restent, à raison de l'abondance du fluide qui y reflue naturellement.

De violentes douleurs dans les parties du corps voisines du poumon, en gênant la liberté de la respiration, peuvent, de même, occasionner une stase du sang dans les vaisseaux pulmonaires, & y causer une rupture. J'en ai vu un exemple remarquable chez une femme qui avoit souffert des douleurs atroces produites par le passage de différens calculs biliaires dans le ca-

nal cholédoque. Les douleurs augmentaient tellement par l'effet de l'inſpiration, qu'il était impoſſible à la malade d'attirer une quantité d'air aſſez ſuffiſante pour dilater les lobes du poumon. Il en réſulta une telle diſtenſion dans les vaiſſeaux de ce viſcère, qu'elle ſe termina par la rupture. Cette femme mourut en très-peu de temps, après avoir vomi une grande quantité de ſang.

Les tumeurs ſquirrheuſes, ou les abcès non encore ouverts; les tubercules, ou l'engorgement des glandes lymphatiques, (ſuite ordinaire d'une diſpoſition ſcrophuleuſe) deviennent également le germe de la Conſomption; en gênant la libre expanſion du poumon; en embarraſſant le paſſage du ſang à travers quelque gros vaiſſeau; ou enfin en rendant inutile une portion des cellules bronchiales; d'où il peut réſulter l'inflammation, la rupture, &c.

Finalement, on peut ajouter à ces principes de Conſomption pul-

monaire, des concrétions pierreuſes qui ſe forment quelquefois dans le parenchyme même du poumon ; l'adhérence totale ou de quelque portion de ce viſcère à la plèvre, la rougeole & la coqueluche.

Les adhérences doivent néceſſairement faire naître des effets funeſtes, en empêchant la dilatation complète des lobes pulmonaires. Cette vérité, quoique conteſtée par pluſieurs Auteurs, n'en exiſte pas moins ; & quand même ma propre pratique ne m'en eut pas fourni l'exemple effrayant qui fait l'objet de l'obſervation ſuivante, je n'en penſerais pas moins à cet égard comme le ſavant Boerhaave, qui probablement n'aurait pas adopté cette opinion, ſans y être autoriſé par des raiſons juſtes & fondées. Un jeune homme qui, depuis environ deux ans, était ſujet à avoir la reſpiration courte, devint graduellement enflé & cachectique. Il fut enſuite ſubitement ſaiſi d'une extrême difficulté de reſpirer ; ſon

viſage parut prodigieuſement rouge & gonflé ; les veines du cou & du front ſemblaient prêtes à crever ; il rendait de l'écume par la bouche avec grand bruit ; ſes yeux étaient de couleur de ſang, & ſortaient de leur orbite d'une manière à effrayer ; ſon pouls était intermittent à un degré étonnant. En un mot, ſous tous les aſpects, ce malheureux jeune homme offrait l'apparence d'une perſonne dans un état de véritable étranglement.

Il éprouva, dans l'eſpace de huit heures, trois de ces accès, chacun deſquels ſe termina par une abondante hémorrhagie du poumon, qui alla à pluſieurs livres de ſang. Ce jeune homme, finalement, expira dans les horreurs du dernier paroxiſme.

A l'ouverture du cadavre, que je fis avec tout le ſoin poſſible, le poumon fut trouvé entièrement adhérent à la plèvre. Chaque autre déviation de l'état naturel parut être une ſuite inconteſtable de cette adhéſion ; ſavoir,

la disposition cachectique du sujet, l'accroissement de volume du cœur & l'extension des vaisseaux sanguins de cet organe, les symptomes apoplectiques, la rupture & l'hémorrhagie.

Quelques personnes ajoutent, de plus, à ces causes accidentelles, la présence des vers dans les intestins des enfans; mais il me paraît difficile de saisir la justesse d'une pareille supposition. Il est possible que des enfans meurent d'une véritable Phthisie pulmonaire, & qu'ils aient rendu des vers pendant le cours de la maladie. Comme peu d'enfans, même ceux qui jouissent de la meilleure santé, ne sont pas exempts de l'affection vermineuse, il ne s'ensuit pas de là que les vers soient une cause immédiate de la Consomption. On pourrait prouver l'erreur de cette opinion par l'autorité de plusieurs citations; mais il suffira d'en rapporter une seule. Une très-jeune personne d'une complexion fort délicate fut attaquée,

à ſa neuvième année, d'une vive inflammation au poumon, qui dégénéra bientôt en Conſomption. Cette enfant devint pâle, faible & maigre ; elle éprouvait fréquemment un point de côté, une toux continuelle, un crachement de matières purulentes & des ſueurs nocturnes. Son pouls était exceſſivement vîte & irrégulier. Son état ayant été attribué à la préſence des vers, elle fut traitée en conſéquence. On ne peut diſconvenir qu'une inſection légère des déjections de la malade, dans leſquelles on appercevait des filamens blanchâtres reſſemblant à des vers, paraiſſait confirmer le diagnoſtic trompeur. Mais après un examen approfondi de ces apparences vermiculaires, ſuſpendues & détrempées dans de l'eau, je déclarai affirmativement que ces matières n'étaient purement que des ſubſtances amifiées, blanches, viſqueuſes, & nullement organiſées. Dans le fait, ces pellicules blanchâtres avaient été formées par une exſudation mu-

queuſe dans les cavités de l'artère enflammée du poumon, & à meſure qu'elles étaient rejettées de la trachée dans le goſier, elles étaient avalées par la jeune malade; & ce avec d'autant plus de probabilité, que les enfans négligent aſſez généralement de cracher après la toux.

De pareilles mépriſes deviennent d'autant plus malheureuſes, que les remèdes anthelmintiques ſont, par leur qualité chaude & irritante, contraires & pernicieux dans toute diathèſe inflammatoire; & qu'en même temps le traitement propre à la maladie exiſtante, la Conſomption pulmonaire, ſe trouve négligé au grand détriment du malade.

L'examen attentif des cauſes accidentelles de la Conſomption, démontre donc combien il eſt néceſſaire de s'attacher, par tous les moyens poſſibles, à détruire la moindre irritation ou la plus légère inflammation qui peuvent ſe manifeſter au poumon. Il eſt malheureuſemen

des cas où toutes les puiſſances combinées de l'art ſont inſuffiſantes. Il eſt d'autres circonſtances dans leſquelles les ſymptomes ſont tellement équivoques, qu'ils juſtifieront, j'eſpère, la précaution que je prends d'indiquer l'état ordinaire du pouls dans le cas d'inflammation à cet organe.

Il eſt de la plus grande importance d'obſerver qu'un pouls vif & faible eſt preſque toujours acceſſoire à la péripneumonie ou à l'inflammation des poumons ; ſymptome d'autant plus remarquable, que la maladie eſt plus violente ; ce qui doit raſſurer le praticien ſur les craintes qu'il pourrait avoir d'employer alors la ſaignée.

Une attention réfléchie ſur la nature de la maladie & des fonctions des parties affectées, nous apprendra qu'un pouls vif & petit accompagne toute inflammation conſidérable au poumon. Le ſtimulus violent qui agit ſur les artères enflammées, la conſtriction des vaiſſeaux capillaires qui en eſt une ſuite, repouſſent une quantité

ſurnaturelle de ſang dans les vaiſſeaux qui avoiſinent le cœur, & y occaſionnent quelquefois une diſtenſion capable d'opérer une funeſte ſtagnation. Cela eſt évident, d'après la contenance même du malade, qui, dans cet état, paraît preſque étouffé, & qui ſe trouve effectivement dans un imminent & double danger ; de ſuffocation, par l'action opprimée du cœur ; & d'apoplexie, par la violente dilatation des vaiſſeaux ſanguins du cerveau.

Pour prévenir la ſuffocation, le cœur eſt obligé de redoubler ſes contractions : de-là provient la vîteſſe accélérée du pouls. Cet organe & le ſyſtême vaſculaire ſont dans un état d'irritabilité, augmenté par l'agacement des ſolides ſenſibles qui environnent la partie léſée ; ce qui la rend encore plus ſuſceptible d'irritation : il s'enſuit que le cœur eſt forcé de ſe contracter avant que ſes ventricules ſoient aſſez remplis pour pouvoir donner la plénitude néceſſaire aux pulſations

tions artérielles ; & le réſultat naturel de cette légère extenſion dans le diamètre de l'artère, doit phyſiquement être la petiteſſe du pouls.

D'après ces développemens, on conçoit aiſément pourquoi le pouls très-vîte & petit annonce une violente inflammation au poumon (7),

---

(7) Sans vouloir atténuer le mérite de cette définition, je propoſerai, ſeulement comme un doute, la queſtion de ſavoir s'il ne ſerait pas poſſible que l'affection ſpaſmodique du ſyſtême nerveux, d'ailleurs très-ſouvent compliquée, comme on le ſait, avec la pulmonie, concourut à produire, dans la fibre vaſculaire, l'accroiſſement de ton & les déſordres acceſſoires que l'Auteur ſemble entièrement attribuer à la pléthore. Perſonne n'ignore que dans la plupart des maladies nerveuſes le pouls eſt ſerré, vif, ſouvent dur, quelquefois concentré, petit, preſque toujours fréquent & irrégulier, mais jamais critique. Bordeu, ſi je ne me trompe, l'appelle *pouls d'irritation compliqué ;* & ce ſavant obſervateur dit, avec raiſon, que cette eſpèce de pouls ſe rencontre dans beaucoup de maladies chroniques, ſpécialement dans celles où il exiſte des ſuppurations internes, des tumeurs ; dans tous les cas, en un mot, où il y a atonie dans les organes ſecrétoires, & un grand délabrement dans les viſcères. D'après cela, ne pourrait-on pas préſumer que l'Auteur de ces Recherches a peut-être trop généraliſé ſon opinion, relativement aux cauſes excluſives qu'il donne de la vîteſſe & de la petiteſſe du pouls dans la Phthiſie pulmonaire ?

ce qui, bien loin d'être un ſigne de faibleſſe générale, prouve, au contraire, que le ſyſtême vaſculaire eſt fortement comprimé par la quantité du fluide en circulation. Ainſi, au lieu d'adminiſtrer des cordiaux pour réparer la faibleſſe apparente, on doit ſentir la néceſſité de ſuivre une route toute oppoſée. La vie du malade dépend alors de ſaignées copieuſes qui, en rétabliſſant l'équilibre dans la circulation, & rendant le mouvement aux globules du ſang accumulés & ſtagnans, puiſſent prévenir l'action trop précipitée du cœur, & arracher, par ce moyen, le patient des portes du tombeau. J'ai cru devoir méditer profondément le ſujet de ces obſervations, d'après le ſoupçon, peut-être trop fondé, que bien des malades avaient été victimes d'une attention trop ſuperficielle de la part du médecin, à approfondir l'équivoque que préſente l'état du pouls dans une telle circonſtance.

## CHAPITRE III.

*Symptomes de la Conſomption pulmonaire.*

NOUS allons expoſer ici le tableau général des divers ſymptomes de cette maladie ; & ceux qui caractériſent particulièrement chaque eſpèce, ſeront placés ſuivant l'ordre qui leur convient.

On reconnaît la Conſomption naiſſante, à une toux importune, & le plus ſouvent sèche. Quelquefois le malade rejette un mucus écumeux à la ſuite des efforts de la toux, qui eſt ordinairement accompagnée d'oppreſſion à la poitrine & d'une difficulté de reſpirer, ſur-tout après quelque mouvement plus violent qu'à l'ordinaire. Il éprouve en outre des douleurs lancinantes dans le dos ou dans la poitrine, une chaleur incom-

mode à la paume des mains ainſi qu'à la plante des pieds, & une ſéchereſſe ardente à la peau, la ſurface de laquelle préſente ſouvent des aſpérités, ou une apparence dartreuſe. Ses joues ſont teintes d'un rouge très-prononcé, principalement à la ſuite des repas. Ces ſymptomes ſont d'ailleurs accompagnés d'une fièvre lente avec des redoublemens ſur le ſoir, qui en général ſont ſi peu ſenſibles, que le malade s'en apperçoit à peine; mais la marche du pouls eſt toujours conſidérablement au-deſſus de ce qu'elle doit être dans l'état naturel. Cependant l'appétit eſt ſouvent très-peu dérangé, & le patient n'eſt pas abſolument altéré. Sa langue eſt blanchâtre, ſur-tout le matin. Il devient, peu à peu, maigre & débile, & ſes facultés morales, ainſi que ſa vigueur, s'altèrent graduellement.

A meſure que la maladie fait des progrès, tous les ſymptomes augmentent d'intenſité, & deviennent de plus en plus fâcheux. A la conti-

nuité de la toux ſe joint une diſpoſition habituelle de vomir après le manger. La voix devient rauque, creuſe & très-altérée. L'anxiété s'accroît, & le malade ſe ſent accablé par un ſentiment de peſanteur dans tout le département de la poitrine. La reſpiration devient plus vive & plus laborieuſe ; le pouls acquiert de la dureté, ſpécialement vers le ſoir, & il augmente de vîteſſe, au point que les pulſations vont à-peu-près à cent par minute. La peau eſt alors infiniment aride & brûlante, ſur-tout aux extrémités ; & ſa ſuperficie offre des traces farineuſes, comme à la ſuite de la rougeole ou de quelque fièvre éruptive. L'appétit ſe perd, la ſoif devient inquiétante, & une inſomnie conſtante vient aggraver tous les accidens. Sur le matin, il ſe manifeſte de la ſueur avec rémiſſion des ſymptomes fébriles. Les crachats, plus ou moins copieux, ſont ſouvent jaunes, écumeux, mêlés de ſang, d'un goût tantôt douceâtre, tantôt

ſalé, & ſouvent d'une nature âcre & purulente. Quelquefois il ſe trouve, dans les matières expectorées, des branches ramifiées, qui ont quelque reſſemblance avec des portions d'artère bronchiale.

La nature, impuiſſante pour ſupporter plus long-temps le poids de tant de graves ſouffrances, ſe détruit progreſſivement : un relâchement général a lieu dans toute l'habitude ; l'expectoration diminue ; une ſueur colliquative paraît au front & ſur la partie antérieure de la poitrine ; les joues ſont d'un rouge cramoiſi, tandis que la peau des autres parties du viſage reſte pâle & inanimée ; les yeux s'enfoncent dans leur orbite, & s'éteignent par degrés ; les ongles ſe recourbent, & les poils du corps tombent naturellement ; les jambes, ainſi que les articulations, enflent conſidérablement, quoique tout le reſte du corps ſoit entièrement émacié. Enfin, une mort tranquille, & le plus ſouvent inattendue par le ma-

lade (8), vient le délivrer du fardeau de la vie.

On doit bien penſer que tous les divers ſymptomes dont nous venons de faire l'énumération ſe réuniſſent rarement chez le même ſujet, d'autant qu'ils peuvent varier ſuivant le caractère & les circonſtances de la maladie. Ils indiquent, au ſurplus, dans tous les cas, un état inflammatoire ou purulent du poumon.

Nous avons déja obſervé que certaines Conſomptions étaient uniquement l'effet de l'inflammation, ou d'un accroiſſement, contre nature, dans l'action des vaiſſeaux pulmonaires, ſans qu'il y ait cependant rupture des ſolides dans la partie affectée.

---

(8) Ce que dit le docteur White à ce ſujet eſt tellement vrai, qu'on ſerait porté à croire que, par une compenſation digne de la nature bienfaiſante, l'eſprit du malade ſe trouve prémuni contre tous les ſentimens de terreur & de découragement qui l'environnent pour l'ordinaire, dans cet état. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'exiſte point de maladies dans leſquelles on conſerve autant l'eſpoir de guérir que dans celle qui fait l'objet de cet ouvrage.

Il en eſt d'autres qui, dès le principe de l'affection, ſont la ſuite d'un état ulcéreux. Les premières eſpèces ſe terminent généralement par l'ulcération; les autres ſont, pour l'ordinaire, une ſuite directe de l'Hémoptiſie.

Nous inférerons de ce qui vient d'être dit, que les ſymptomes d'une Conſomption naiſſante annoncent toujours que quelque partie du poumon eſt affectée plus ou moins d'un état inflammatoire, qui donne lieu ou à la ſuppuration, ou à la gangrène, ou au ſquirrhe, ſi l'on n'eſt pas aſſez heureux pour prévenir ces réſultats fâcheux. Le danger de la ſuppuration eſt relatif au ſéjour des matières purulentes dans la ſubſtance du poumon, qui produit la Conſomption ulcéreuſe. La gangrène eſt encore plus funeſte, puiſqu'elle amène une mort auſſi prompte qu'elle eſt infaillible.

Lorſque l'inflammation dégénère en ſquirrhe, le cas eſt plus ou moins périlleux, ſuivant l'eſpace occupé par

les duretés ſquirrheuſes ; car il faut remarquer que toute portion du poumon réduite à cet état, ceſſe d'être utile à l'économie animale. Au reſte, la diſſection nous a appris qu'on pouvait vivre pendant des années entières avec des ſquirrhes au poumon, lorſque les concrétions de cette nature étaient en petit nombre & d'un volume médiocre.

La toux qui accompagne la Conſomption dans ſon développement, provient d'une fluxion aiguë ſur les membranes muqueuſes qui tapiſſent la trachée, ou d'une légère inflammation dans quelque partie du poumon ; d'où il réſulte un ſtimulus qui excite & entretient la toux ; unique moyen que la nature ait à employer pour l'évacuation d'une matière qui, autrement, deviendrait infiniment offenſive par ſon ſéjour.

Nous obſerverons auſſi que dans certains rhumes, quoique l'irritation réſide au poumon même, on éprouve cependant un chatouillement aux en-

virons de la partie supérieure de la trachée ; cette circonstance se rencontre seulement dans les cas où l'irritation n'est pas assez violente pour procurer une douleur locale après la toux, attendu que les sens étant incapables d'éprouver à la fois deux impressions, la plus forte fait naturellement oublier la moindre. Ce qui nous porte souvent à imaginer faussement que la cause du mal a réellement son siège dans la partie qui nous paraît la plus affectée. C'est ainsi qu'une pierre dans la vessie cause, par-fois, de la douleur près de l'extrémité du gland, tandis que la vessie elle-même est exempte de souffrances. Il en est de même d'une cause d'irritation dans les intestins grêles, qui souvent se fait sentir sympathiquement à l'extrémité du rectum, malgré l'éloignement de ce point au siège morbifique. D'après cela, ne nous hâtons donc pas de prononcer que le poumon soit hors de danger dans les cas de toux violente, quoiqu'il ne se ma-

nifeſte aucun ſentiment de douleur à cet organe.

Si la matière expectorée eſt claire & écumeuſe, on doit l'attribuer à la violence de la toux, qui ne permet pas aux fluides deſtinés à humecter la ſurface interne de la trachée, de devenir plus épais par le ſéjour, ni de ſe condenſer par l'abſorption des parties les plus ténues.

Nous avons déja fait remarquer que le ſentiment d'oppreſſion à la poitrine était une ſuite de la plénitude des vaiſſeaux pulmonaires, & par conſéquent de leur trop forte diſtenſion. On doit rapporter à la même cauſe une reſpiration vive & laborieuſe, qui annonce que la nature réunit toutes ſes puiſſances pour prévenir une ſtagnation mortelle.

Les divers ſymptomes de la Conſomption naiſſante, dont nous venons de tracer le tableau, prouvent que cette maladie eſt vraiment inflammatoire. Chacun d'eux, ſauf quelques cas particuliers, dérive de cette ſource, &

la méthode curative doit néceſſairement s'y rapporter.

Mais le mal, dans ſes degrés avancés, prend un caractère bien différent : de l'inflammation qui précède, il réſulte une maladie de nature putride, qui exige un traitement entièrement oppoſé à celui du premier état. Eh ! diſons-le à regret, quelque habile que ſoit le Médecin, il eſt rarement dans le cas de combattre, avec ſuccès, un ennemi auſſi redoutable.

Au ſurplus, l'inflammation du poumon ſe termine, ſoit par la réſolution, la ſuppuration, la gangrène, ou le ſquirrhe.

Lorſqu'en conſéquence d'un traitement approprié, & d'ailleurs étayé de la bonne conſtitution du ſujet, la maladie tourne à la réſolution, elle ſe termine alors ſans orage, & ne laiſſe après elle aucune mauvaiſe ſuite. C'eſt pourquoi ce but eſſentiel devrait conſtamment fixer l'attention du praticien.

Si la violence du mal s'oppoſait à la réſolution, on doit s'attendre à la ſuppuration. Le ſang, accumulé dans les parties enflammées, fermente & devient tellement acrimonieux, qu'il corrode & diſſout les ſolides adjacens. C'eſt ainſi que ſe forment les abcès ou les amas de matières, dont l'abſorption donne lieu à la fièvre hectique, à raiſon du *ſtimulus*, & de la qualité ſeptique de l'humeur qui ſe communique à la maſſe générale des fluides. Du reſte, la ſuppuration conſtitue la Conſomption ulcéreuſe, & ce réſultat de la maladie n'eſt rien moins que favorable.

Il ne ſera pas déplacé d'obſerver ici que l'humeur de cette ſuppuration eſt une ſorte de pus ou de matière très-différente de celle qui découle d'abcès réſultans d'une inflammation locale. Celle-ci eſt un fluide épais, homogène, & ſemblable à de la crême, qui tranſude continuellement & en grande quantité, des parties enflammées, mais ſans aucune ſolu-

tion ni deſtruction des ſolides. On eſt convenu de nommer cette humeur particulière, *exſudation inflammatoire.* Quelquefois, étant ramaſſée dans le poumon, elle peut parfaitement s'évacuer par la trachée; & alors le malade ſe trouve dans une chance heureuſe du recouvrement de ſa ſanté. Les praticiens conviennent qu'il eſt peu de circonſtances où les malades n'aient pas été promptement guéris après avoir rejetté, en peu de temps, une grande abondance de matières provenantes du poumon. Il eſt plus que probable que l'eſpèce d'évacuation dont on parle ici n'eſt que le pur réſultat d'une *exſudation inflammatoire ;* ce qui ne peut s'attendre de la ſuppuration ordinaire, lorſque les ſolides ſont entamés d'une manière grave. Au ſurplus, comme ce ſujet eſt de la plus grande importance, je me propoſe de le diſcuter plus à fond dans le cours de ce chapitre.

Etant actuellement ſur l'article des abcès, il ne ſera pas déplacé de rap-

porter un paſſage relatif, puiſé dans l'ouvrage du ſavant docteur Baglivi, qui donne, comme un ſigne certain de vomique cachée dans le poumon, le ſymptome ci-après décrit : *ſi quis tuſſiendo, alba quædam veluti granula excreverit & granula illa compreſſa digitis ſummoperè fœteant, vomicam pectoris latentem certo denuntiant, præſertim ſi alia quoque aderint ſigna, hi ruptâ vomicâ ut plurimum de repentè moriuntur* (9). J'ai connu cependant pluſieurs ſujets qui ſe trouvaient dans

(9) Pour tirer de cette indication un pronoſtic certain, il faudrait ſans doute qu'elle ne fut pas iſolée, & que la préſence de la vomique fut préjugée par d'autres ſignes moins équivoques que celui qui a donné lieu à cette citation ; car j'ai connu beaucoup de perſonnes de la conſtitution la plus évidemment ſaine, qui, par l'effort d'une toux accidentelle ou par la ſecouſſe de l'éternument, rejettaient, de temps à autre, de ces ſubſtances graniformes & fétides, ſans qu'il en ſoit jamais réſulté ni vomique ni autre affection analogue. Je ne crois même pas trop m'avancer, en diſant que je préſume que ces ſortes de graines ne proviennent ni du poumon ni des bronches, mais qu'elles ſont uniquement le réſultat de quelques portions d'alimens qui, dans la déglutition, s'étant arrêtées entre les interſtices des glandes ou cryptes dont la membrane

ce cas, depuis plusieurs années, sans en éprouver aucune conséquence fâcheuse. Il n'y a même pas long-temps que je suis rassuré, pour mon propre compte, sur les alarmes que m'avait causées la lecture de ce passage.

Si la gangrène succède à l'inflammation de la partie malade, la mort est aussi certaine qu'elle est peu éloignée.

Lorsque l'inflammation dégénère en squirrhe, le cas est d'autant plus déplorable, qu'il est presque au-dessus de toutes les puissances de l'art. Cependant si, comme nous l'avons déjà observé, les tumeurs squirrheuses sont en petit nombre & d'un médiocre volume, on peut encore vivre avec cet ennemi pendant nombre d'années. C'est aussi de cette cause que résultent différens degrés de l'asthme, ainsi que la difficulté habituelle de respirer, la toux, &c.

---

de l'arrière-bouche est tapissée, y ont contracté, par le séjour, la forme & la fétidité dont parle Baglivi.

Nous

Nous avons établi que, lorſqu'en conſéquence de la ſuppuration, la matière putride était repompée par l'effet de l'abſorption dans le torrent de la circulation, le *ſtimulus* & le ferment ſeptique occaſionnaient la fièvre hectique, qui accompagne toujours la Phthiſie pulmonaire; mais elle eſt également produite par les abcès des autres parties du corps, pourvu que l'abſorption s'opère juſqu'à un certain degré. Nous allons, au ſurplus, entrer dans quelques détails ſur la nature de la fièvre hectique.

Le docteur Heberden a donné, dans le ſecond volume des Tranſactions médicales, la meilleure deſcription qui ait encore paru ſur cette eſpèce de fièvre. Ce médecin s'explique ainſi: « Dans la véritable fièvre » intermittente, les trois états du » froid, du chaud & de la ſueur, » ſont diſtinctement marqués: l'accès » eſt plus long, la marche de la ma- » ladie infiniment plus conſtante &

» plus régulière, & les intermiſſions » beaucoup plus parfaites que dans » la fièvre hectique. Dans cette der- » nière, lors même de la rémiſſion » la plus ſenſible & dans l'état du » plus grand calme, le pouls offre » une vîteſſe fébrile qui excède, au » moins, de dix pulſations par mi- » nute, le cours ordinaire de celui » d'un homme en bonne ſanté ». Quiconque ſe donnera la peine d'obſerver de plus, les nuances ci-après, très-faciles à ſaiſir, prendra rarement une maladie pour une autre : le froid de la fièvre hectique eſt quelquefois rapidement ſuccédé par la chaleur, ou immédiatement par la ſueur, ſans intermédiaire de chaud. D'autres fois, la chaleur ſurvient ſans aucun ſentiment préalable de friſſon ; & l'on a remarqué que le froid avait ſouvent diſparu ſans la ſucceſſion du chaud ni de la ſueur.

La fièvre hectique eſt peu, ou nullement amortie par la ſurvenance de la ſueur ; le malade conſerve auſſi

quelquefois le même état d'anxiété & d'inquiétude pendant la durée de la ſueur, du chaud & du froid.

Lorſque la ſueur a paſſé, la fièvre continue ordinairement ſa marche; & vers le milieu de l'accès, le friſſon ſe fait de nouveau ſentir; caractère le plus aſſuré de cette fièvre, & qui la diſtingue de celles qui commencent par le ſentiment du froid. Un autre ſigne non moins caractériſtique de la fièvre hectique, c'eſt que ſon retour eſt tellement rapproché du dernier accès, que l'intervalle n'eſt quelquefois que d'une demi-heure.

Souvent la fièvre hectique reparaît pendant deux ou trois accès, avec une régularité auſſi parfaite, que ſi elle était quotidienne, tierce ou quarte; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu qu'elle eut conſervé ce caractère d'intermittence juſqu'à un quatrième accès. Cette fièvre ſera quelquefois dix à douze jours ſans ſe faire ſentir; dans d'autres temps, ſur-tout lorſque le malade approche

de ſa fin, l'accès ſe renouvelle ſi fréquemment dans un même jour, que le froid du nouvel accès eſt immédiatement ſuivi par la ſueur du précédent.

La fièvre véritablement hectique eſt une maladie putride, entretenue par la ſuppuration, ou par la collection d'une matière ſeptique dans quelque partie du corps, qui ſe mêle à la maſſe générale des fluides par l'abſorption. C'eſt ce mélange ſeul qui donne lieu à la fièvre hectique; car nous avons été dans le cas d'obſerver des abcès au poumon ou à d'autres viſcères, dont la matière avait été ſi parfaitement renfermée dans des kiſtes formés par les ſolides adjacens & épaiſſis par l'effet de l'inflammation préalable, que la fièvre hectique avait été prévenue par l'impoſſibilité de l'abſorption de l'humeur ainſi enkiſtée.

C'eſt d'après ce ſyſtême qu'on peut concevoir comment de grandes collections de matières ont été trouvées

dans la ſubſtance du poumon, ou dans d'autres parties internes, chez des ſujets qui, pendant leur vie, n'avaient éprouvé aucun ſymptome indicatif d'un ſemblable déſordre, & qui, d'ailleurs, étaient morts de maladies produites par toute autre cauſe que celle-ci.

On doit obſerver que la fièvre qui accompagne chaque eſpèce de Conſomptions n'eſt pas toujours hectique ni putride : il eſt des cas où la ſuppuration n'a pas lieu ; alors la fièvre concommittante pouvant être d'une nature très-diſſemblable à celle entretenue par la ſuppuration, elle exige un mode de traitement tout différent. Chez d'autres ſujets dans la maladie deſquels il y a en même temps inflammation & ſuppuration, les ſymptomes ſeront confondus au point de rendre très-variable, & même confus, le caractère de la fièvre acceſſoire.

Lorſqu'elle eſt directement cauſée par une irritation du ſyſtême vaſcu-

laire, ou en conſéquence d'un certain degré d'inflammation à quelque partie du poumon, cette fièvre eſt de l'ordre de celles appellées, par les écrivains ſyſtématiques, *Phlegmaſiæ ;* & ſes ſignes diſtinctifs ſont : *poſt horrorem pulſus frequens, calor major, viribus artuum imminutis : phlegmone, vel dolor topicus, ſimul læſa partis internæ functione ; ſanguis miſſus, & jam concretus, ſuperficiem coriaceam albam oſtendens* *.

Des points fréquens & aigus avec grande oppreſſion à la poitrine ; un ſentiment d'embarras dans la reſpiration & une toux précipitée, principalement après un mouvement ſubit, ou à la ſuite de profondes inſpirations ; une chaleur incommode & une grande aridité à la peau ; l'haleine brûlante, un pouls vif & petit, des rémiſſions peu ſenſibles dans la marche de la fièvre, une ſoif ardente, la langue sèche, la perte de l'appétit, & des urines fortement colorées d'une

* Cullen Noſol. méthod. page 260.

teinte rougeâtre ; tels ſont les ſignes non équivoques d'une inflammation conſidérable.

On peut quelquefois confondre les points inflammatoires dans la poitrine, avec des douleurs lancinantes & irrégulières, cauſées par des vents qui ſe trouvent renfermés dans les courbures du colon. Cette indiſpoſition, qui eſt la ſuite ordinaire de mauvaiſes digeſtions, ſe nomme *Pleurodinia flatulenta*. Elle tient auſſi à la faibleſſe & à la ſenſibilité des inteſtins, chez les perſonnes débilitées par les maladies, ou qui ont ſouffert par des évacuations trop conſidérables. D'après cela, on doit ſentir combien il eſt eſſentiel de ne pas ſe méprendre ſur la cauſe de ces douleurs inteſtinales, qui requièrent un traitement très-oppoſé à celui qu'exigent les véritables points à la poitrine.

L'haleine puante, & une qualité ſimilaire dans la matière des crachats, ainſi que dans les déjections excré-

mentielles ; des naufées conſtantes, ou un dérangement des fonctions de l'eſtomac ; une faibleſſe extrême, un pouls vif, mais petit ; une chaleur âpre dans toute l'habitude, d'une nature difficile à exprimer, néanmoins différente de celle qui accompagne l'inflammation ; des urines pâles, troubles & abondantes ; une moiteur habituelle à la peau, même lorſque le malade a froid ; une diarrhée colliquative, des vertiges, des maux de tête ; tous ces ſymptomes annoncent que la diathèſe putride domine au plus haut point d'intenſité, & que la vie du malade eſt dans un danger imminent.

J'oſe eſpérer que ces développemens pourront ſuffire à faire connaître la nature caractériſtique de la fièvre qui eſt inhérente à la pulmonie ; & je me croirai heureux ſi j'ai pu parvenir à fixer l'attention de mes lecteurs ſur un objet de cette importance, au degré qu'il mérite ; bien perſuadé qu'on ſentira auſſi-bien que

moi la néceſſité indiſpenſable d'une réforme ſalutaire dans le traitement qui, juſqu'à préſent, a été ſuivi au préjudice de tant de victimes infortunées de cette terrible maladie !

Après avoir expoſé le tableau des ſymptomes de la Conſomption pulmonaire dans ſon principe, nous allons paſſer à l'énumération de ceux qui s'obſervent dans les degrés les plus avancés de cette affection.

La violence de la toux doit augmenter graduellement avec la maladie originaire. La membrane muqueuſe qui tapiſſe l'intérieur de la gorge & de la trachée, étant privée du *mucus* propre à la lubrifier, ne peut ſouffrir le moindre *ſtimulus* ſans en être agacée. L'humeur de la tranſpiration irrite ces parties ; & l'air commun qui s'y introduit par l'inſpiration, en produiſant auſſi de l'irritation, excite une toux continuelle. Le *ſtimulus* qui a lieu ſur les parties du poumon affectées par le poids ou par l'acrimonie de la matière puru-

lente, donne également lieu à la toux. Lorſque ſa violence va juſqu'à irriter fortement l'œſophage, le diaphragme & l'eſtomac, il en réſulte pour lors des envies de vomir ; circonſtance qu'on reconnaît généralement pour être le ſigne le plus certain de la Phthiſie confirmée.

L'enrouement (10) de la voix provient d'un obſtacle dans l'action des muſcles deſtinés à contracter & à dilater l'ouverture de la glotte. Il peut

---

(10) L'enrouement eſt l'indice le plus diſtinctif qui exiſte entre le catarrhe & la phthiſie pulmonaire. Outre les cauſes auxquelles l'auteur aſſigne cette altération dans la voix chez les pulmoniques, elle peut encore être due au relâchement des cordes vocales qui forment les bords de la glotte, ainſi qu'au deſſéchement, au ſpasme ou à la trop grande conſtriction de ces mêmes cordes ; je regarde, au reſte le dernier cas comme le plus ordinaire ; mais dans le véritable catarrhe la voix en général n'éprouve aucun changement, & la toux acceſſoire n'eſt point ſourde ni rauque comme dans le cas précédent ; ſans doute à raiſon de l'humidité qui lubrifie conſtamment la membrâne du larynx & autres parties contigues ; circonſtance d'autant plus eſſentielle à obſerver dans le diagnoſtic de ces deux maladies, qu'elles ne ſont que trop ſouvent priſes l'une pour l'autre.

être auſſi produit par le poids ſeul du *mucus*. On voit même des cas où les facultés de cet organe ſont entièrement ſuſpendues, & dans leſquels la voix paraît tout-à-fait éteinte. Le bruit particulier qui ſe fait entendre dans le mouvement alternatif de la reſpiration, & que nous appellons en anglais *Wheezing* (11), réſulte communément de ce que les bronches ſont embourbées de *mucus* ou de pus.

L'anxiété extrême, accompagnée d'un ſentiment de peſanteur dans la région antérieure de la poitrine, eſt un des ſymptomes les plus fâcheux. Comme la quantité du ſang accumulée au centre, eſt trop grande proportionnellement à la force ſyſtaltique du cœur, le fluide eſt repouſſé

(11) Le mot anglais *wheezing* équivaut, dans notre langue, a celui de ſifflement ; & le ſon qui réſulte de la manière dont il doit ſe prononcer, rend aſſez bien le bruit cauſé par l'embarras de la reſpiration, lorſque les bronches ſe trouvent embourbées de matières épaiſſes & muqueuſes.

par cet organe avec une difficulté qui devient incompatible avec le repos & la ſanté. Deux cauſes, au ſurplus, concourent à produire cet état morbifique : 1°. La contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux cutanés, diminuant leur diamètre & interrompant la libre circulation du ſang, il en réſulte néceſſairement un refoulement de ce fluide aux environs du cœur, dans une proportion au-delà de l'état naturel. 2°. L'affection morbifique du poumon même, qui le rend incapable d'admettre dans ſes vaiſſeaux le libre paſſage du ſang, lors du trajet de ce fluide du ventricule droit à l'artère pulmonaire, eſt la cauſe immédiate de cette anxiété intolérable dont ſe plaignent les malades conſomptionnaires.

La reſpiration eſt brûlante, précipitée & laborieuſe, à cauſe de l'amas ſurnaturel & de la circulation accélérée du ſang dans les vaiſſeaux qui avoiſinent de près le cœur ; ce qui force cet organe à ſe contracter en

proportion de la réſiſtance qu'il éprouve ; ſans quoi il s'enſuivrait une ſuffocation mortelle. Quand on conſidère que dans l'état de Conſomption une certaine portion du poumon eſt toujours aſſez affectée pour empêcher la libre admiſſion de l'aïr dans les cellules bronchiales, on ne doit pas être ſurpris que la reſpiration devienne laborieuſe, proportionnellement à la gravité du mal ; car la vie ne peut exiſter long-temps ſans la quantité d'air néceſſaire à la dilatation des lobes du poumon. A l'égard de la fétidité de l'haleine, elle eſt due à la putreſcence des matières qui croupiſſent dans les cavités du poumon ou des bronches, & dont la puanteur s'exhale continuellement avec l'air de l'expiration.

Le pouls dur & vîte, la peau sèche & brûlante, la couleur cramoiſie des joues, les ſecrétions en général ſuſpendues ou mal exécutées, la foif, l'inſomnie, tout ceci indique un mouvement trop accéléré dans le

ſyſtême vaſculaire. Ces ſymptomes diminuent ordinairement d'intenſité vers le matin; ils ſont auſſi quelquefois ſuccédés par la ſueur, qui produit un ſoulagement ſenſible lorſqu'elle eſt chaude & générale; principalement encore ſi les urines dépoſent alors un ſédiment épais.

La fièvre hectique, ainſi que nous l'avons déjà obſervé, participe de la nature des fièvres rémittentes; ou, chez les malades qui n'éprouvent pas d'intermiſſion, elle eſt continue avec des rémiſſions très-ſenſibles. L'exacerbation augmente graduellement ſur l'heure du ſoir, de telle manière que le pouls bat alors de 90 à 130 fois par minute. Souvent le malade qui n'éprouve, dans la matinée, qu'un degré de fièvre très-modéré, dont les eſprits ſemblent ranimés, & qui ſe ſent bon appétit, aura ſur le déclin du même jour le corps brûlant par l'ardeur de la fièvre, & ſa tête pourra même ſe troubler par un délire imparfait.

Vers le matin, l'affection ſpaſmo-

dique des vaiſſeaux cutanés diminue ; le pouls devient plus ſouple & moins précipité ; l'altération ceſſe, une ſueur bienfaiſante ſe répand ſur toute la ſurface du corps ; l'urine, enfin, ſe ſature d'un ſédiment convenable. A ces ſymptomes favorables ſuccède un ſommeil doux & rafraîchiſſant, qui rend au malade ſa vivacité, & ſemble le flatter de l'eſpoir de ſa guériſon, juſqu'à ce qu'un nouvel accès vienne détruire cette illuſion conſolante.

Tel eſt le tableau des ſymptomes les moins défavorables, ſur-tout lorſque la diathèſe inflammatoire domine. Il arrive ſouvent que, dans l'état le plus déſeſpéré, le malade ſemble ſe trouver ſi bien vers le matin, ſes eſprits & ſon appétit ſont dans une ſi bonne diſpoſition, qu'il a peu de doutes ſur le recouvrement de ſa ſanté ; mais un praticien attentif & bon obſervateur, ſe trompera rarement dans ſon pronoſtic contraire, même lorſque le malade paraît être au meilleur état poſſible.

Le ſentiment du froid aux joues, au front, au nez & aux doigts, pendant que le reſte du corps eſt dans un état de ſueur chaude & exceſſive ; la pâleur des mains & l'apparence livide des ongles ; la couleur inanimée de ces parties du corps qui, dans l'état naturel, doivent être d'un rouge vermeil, comme les lèvres, les gencives, les parties charnues qui bordent les paupières, &c. ; toutes ces circonſtances ſuffiſent à un obſervateur judicieux, pour qu'il puiſſe diſcerner le véritable état de la maladie, & prononcer ſur l'iſſue qu'elle doit avoir.

Les crachats ſont plus ou moins copieux, jaunes, écumeux, mêlés de ſtries ſanguines, purulens, fétides, d'un goût douceâtre ou ſalé. Quelquefois ils contiennent des parties ramifiées, blanches, viſqueuſes & inorganiſées, qui ont une reſſemblance étonnante avec des portions d'artère bronchiale. La membrane qui tapiſſe intérieurement la gorge, la trachée & la ſubſtance entière du poumon,

poumon, eſt continuellement humectée par un fluide muqueux, provenant des glandes qui ſont abondamment répandues ſur la ſurface de cette membrane. La matière en eſt d'abord claire & limpide ; mais une fois en ſtagnation dans les follicules des glandes, elle perd ſa fluidité en conſéquence de l'abſorption, & par l'effet de l'évaporation des parties les plus ſéreuſes. Quand ce fluide a contracté une qualité gluante & tenace, on l'appelle alors flegme. S'il reſte longtemps en ſtagnation, il prend la conſiſtance de l'empoi, avec une teinte bleuâtre. Quelquefois même cette humeur acquiert une viſcoſité égale à celle de la glu ; &, dans ce cas, on ne peut l'expectorer qu'avec la plus grande difficulté.

Cette ſalutaire ſecrétion peut être plus ou moins abondante, ſuivant l'état des glandes deſtinées par la nature, à la ſéparer de la maſſe du ſang. Les glandes ſecrétoires peuvent être trop relâchées, ou ſe trouver dans

un état de rigidité & d'obſtruction. Dans le premier cas, elles fourniront une trop grande quantité de *mucus*, ainſi qu'on l'obſerve dans le poumon d'un tempérament relâché ou flegmatique; il en eſt de même de ceux qui ayant aggravé, par intempérance, le vice de leur conſtitution, ſont ſujets à éprouver les matins une oppreſſion ſi conſidérable, qu'ils riſqueraient d'en être ſuffoqués, ſi l'action d'une toux bienfaiſante ne les débarraſſait d'une quantité quelquefois ſurprenante de ces flegmes épais & glutineux.

Dans le ſecond cas, ſoit par l'effet d'un air trop vif ou d'un état trop ſec de l'atmoſphère, ſoit dans l'engorgement des glandes, le *mucus* eſt moins élaboré qu'il ſerait néceſſaire pour lubrifier & défendre cette membrane délicate de l'irritation cauſée par le contact de l'air extérieur qui a lieu dans l'acte de reſpirer: il en réſultera alors un ſentiment d'ardeur & d'aſpérité aux parties agacées, une toux

conſtamment sèche, l'inflammation & l'enrouement.

Ce *mucus*, dans ſon état naturel, n'a point d'odeur putride ; mais lorſqu'il eſt jetté ſur le feu, il s'en exhale une particulière, qu'on ne peut guères comparer qu'à celle du fromage grillé. Il eſt clair, écumeux & ſans couleur, s'il eſt expectoré immédiatement après ſa ſecrétion ; mais après avoir ſéjourné, il s'épaiſſit & devient même plus viſqueux que la glu. Cette humeur eſt bleuâtre, inodore, ſans goût déterminé, & elle ſurnage conſtamment dans l'eau, à moins que ſon extrême viſcoſité ne la force, par ſon propre poids, à s'y enfoncer.

Le pus qui réſulte de la ſuppuration eſt toujours précédé ou produit par l'inflammation ; & il offre deux eſpèces d'humeur très-différentes l'une de l'autre.

Il en eſt une formée par les ſucs qui abreuvent le tiſſu des vaiſſeaux enflammés, & par une portion de la ſubſtance même de ces vaiſ-

ſeaux, détruite par l'effet combiné de la ſuppuration & de la fermentation.

L'autre ſorte de pus tranſude de la ſurface des membranes en état d'inflammation; mais elle n'eſt accompagnée d'aucune ulcération, ni d'entamure dans les ſolides de la partie affectée. Cette humeur particulière a été nommée par le célèbre anatomiſte William Hunter qui en a le premier fait la découverte, *Exſudation inflammatoire* (12).

Ces deux eſpèces de matières, quoique très-diſſemblables dans leur nature, leur effet & leurs conſéquen-

(12) Cette découverte ſemble avoir fixé l'opinion ſur la véritable nature de l'humeur purulente qui conſtitue la matière gonorrhéidale, qu'on avait priſe juſques-là pour le produit d'ulcérations, d'éroſions, en un mot, de quelque ſolution de continuité dans les ſolides de la partie affectée, & qu'on a reconnue enfin pour être le réſultat d'une *exſudation inflammatoire*. Au reſte, quoique le mérite de cette découverte ſoit excluſivement attribué par l'auteur de ces Recherches, au célèbre docteur William Hunter, on peut voir au premier livre du Précis de Médecine-pra-

ces, ſont généralement confondues enſemble dans la pratique. C'eſt l'importance d'une auſſi dangereuſe erreur qui m'a décidé à les diſtinguer aſſez ſenſiblement, pour qu'on puiſſe, d'après mes données, établir un diagnoſtic aſſuré dans pluſieurs maladies, principalement celles qui ſont accompagnées d'inflammation & de ſuppu-

---

tique, articles *inflammation* de poitrine & *ſtagnation*, que cette ſorte de ſuppuration n'avoit nullement échappé à la ſagacité de l'illuſtre Lieutaud. On peut croire auſſi, d'après une lettre publiée en 1778, par Daſſy d'Arpajean, médecin de mérite à Fontainebleau, qu'il avait du moins entrevu le phénomène de cette tranſudation purulente. Voici ce qu'il en dit : « Ces obſervations ſemblent établir deux claſſes de » phthiſiques : dans les uns la ſuppuration dévore le » poumon ; dans les autres, le viſcère reſte intact, » quoiqu'ils crachent du pus. Peut-être ces derniers » ſont-ils ceux que l'art peut ſauver, tandis qu'il » reſte ſans reſſources pour les premiers. C'eſt-là une » recherche à laquelle on n'a pas encore penſé ; à » laquelle cependant aurait dû conduire la lecture » des obſervations & l'ouverture des cadavres. Con- » fondus par de grands traits de reſſemblance, ces » deux états, bien différens, doivent dans le con- » cours des ſymptomes qui les rapprochent, avoir » chacun des caractères propres & aſſez diſtincts pour » être ſaiſis : c'eſt aux praticiens à s'occuper de cet » objet important, &c. »

ration. En conſéquence, je vais faire enſorte de traiter cet objet, de manière à ce que toute perſonne puiſſe être à portée de ſaiſir les nuances qui conſtituent la différence de ces réſultats de la ſuppuration. Au reſte, ſi ces développemens me faiſaient tomber dans la prolixité, j'offre à mes lecteurs mon intention pour excuſe; un nouveau ſentier eſt difficile à tracer, mais un aveugle peut marcher avec ſécurité dans une route ancienne & bien battue.

Lorſque la membrane muqueuſe qui tapiſſe le nez, la gorge & toute la ſurface interne des poumons eſt enflammée, il en découle une quantité de matière purulente, en proportion de l'intenſité de la phlogoſe. Chacun peut, plus ou moins, obſerver ce fait dans le *Coryſa*, indiſpoſition qui a pour cauſe un certain degré d'inflammation de la membrane ci-deſſus mentionnée. Dans de pareils cas, au lieu de flegmes on crache & l'on mouche une grande quantité

d'humeur épaiſſe & jaunâtre. Si cette excrétion purulente, autrement *exſudation inflammatoire*, eſt auſſi ſenſible dans un rhume, quelquefois ſi léger, qu'il exiſte ſouvent ſans douleur quelconque, devons-nous donc être ſurpris de cette abondance ſi conſidérable de matières dans des inflammations violentes & d'une grande étendue ?

Le Baron Van-Swieten * témoigne ſon étonnement de ce que le poumon ne ſe trouve pas toujours conſumé dans des ſujets morts de phthiſie pulmonaire, lorſque, durant le cours de la maladie, l'expectoration du pus a été très-abondante. Ce Médecin convient auſſi, de bonne-foi, que lui & d'autres de ſes confrères s'étaient trompés dans de pareils cas, en ſuppoſant que ce viſcère avait dû être entièrement détruit. Il a été obſervé, à l'hôpital de Vienne, ** un exemple

* Comment. in Aphoriſm. Boerrhaavii.

** De Haen, Rat. medendi, pars I.

de cette eſpèce, qui établit qu'après de copieuſes évacuations de pus par la voie des crachats, le poumon d'un ſujet mort de la Conſomption fut trouvé dans ſon intégrité parfaite, ſans la moindre trace d'ulcération ni de vomique.

Cette ſorte de matière purulente, ainſi que la plupart des fluides du corps animal, prend une conſiſtance épaiſſe par le ſéjour, ſi elle reſte long-temps en ſtagnation; ou quand les parties d'où tranſude cette humeur ſont violemment enflammées, elle ſe deſsèche & ſe convertit en une concrétion dure & inorganique, qui s'attache ſi fortement aux parois qui l'entourent, qu'elle ne peut en être ſéparée ſans peine. D'après les obſervations que j'ai faites à ce ſujet, ceci ſemble expliquer la théorie de ces ſubſtances ramifiées qui ſont ſouvent crachées par les pulmoniques, qu'on nomme concrétions polypeuſes, & qu'on a confondues, par erreur, avec des lambeaux de l'artère bronchiale,

préſumés s'être détachés par la putréfaction.

On voit, dans l'ouvrage intitulé *Acta Eruditorum*, l'exemple d'un malade poitrinaire qui expectora une ſubſtance ramifiée de la longueur de la paume de la main. Tulpius & d'autres Médecins, témoins de ce fait, parurent grandement étonnés (ce en quoi ils avaient bien raiſon) que le parenchyme, ou la ſubſtance charnue du poumon, eut pu ſe diſſoudre au point de donner lieu au démembrement d'une branche auſſi conſidérable de la veine pulmonaire; laquelle paraiſſait ſi complètement ſéparée, qu'on eut dit que cette ramification prétendue avait été diſſéquée avec infiniment d'adreſſe. Si effectivement cette matière expectorée eut été ce qu'on croyait, ce cas aurait offert un phénomène des plus remarquables; & perſonne n'eut pu voir, ſans étonnement, que le malade ne fût pas expiré ſubitement par l'abondante hémorrhagie qui de-

vait indiſpenſablement ſuivre la rupture d'un vaiſſeau de cette importance.

Van-Swieten, en citant la guériſon parfaite d'un malade à la ſuite de l'expectoration d'une ſubſtance membraneuſe, épaiſſe, homogène & non organiſée, donne pour cauſe de pareilles concrétions, un épanchement de ſang qui ſe coagule dans les bronches par le ſéjour & la condenſation. Il eſt bon de ſe rappeler que le ſang extravaſé, s'il n'eſt abſorbé, & qu'il vienne à éprouver le contact de l'air extérieur, fermente bientôt, devient putride, & contracte une acrimonie tellement corroſive, qu'elle détruit les différentes parties avec leſquelles elle communique *. Il ſerait inutile de mentionner d'autres exemples analogues, d'autant plus qu'il s'en rencontrera fréquemment de ſembla-

* Le célèbre Docteur Warren rapporte, dans le vol. I des Tranſactions Médicales, un exemple remarquable de cette eſpèce, qu'il a obſervé chez une jeune femme.

bles dans la pratique, ſi l'on veut ſe donner la peine d'examiner attentivement les excrétions du malade.

Il n'eſt pas rare non plus que les pulmoniques rendent par la voie des ſelles de ces mêmes ramifications; & ces ſubſtances ont quelquefois été priſes, au grand préjudice des malades, pour des portions de vers. Cette circonſtance ſe rencontre plus ſouvent chez les très-jeunes ſujets qui, comme nous l'avons déjà obſervé, avalent communément, au lieu de cracher, les matières qui ſont rejettées du poumon.

Les cohéſions de l'humeur d'une *exſudation inflammatoire* aux parties même enflammées, ſe voient aſſez ordinairement. Le ſavant auteur de cette découverte en produit un grand nombre de preuves, parmi leſquelles on peut ajouter la matière viſqueuſe & tenace qui colle les paupières entre elles dans de fortes ophtalmies; les peaux blanchâtres qui s'apperçoivent dans l'angine inflammatoire, &

qu'on a ſouvent priſes, par erreur, pour des ulcères putrides. J'ai remarqué pluſieurs fois une ſubſtance abſolument ſimilaire ſur la peau enflammée, qui entourait les lèvres d'un cancer au ſein de la largeur d'une pièce de douze ſous, & laquelle reſſemblait au ſuif par la couleur; mais d'une conſiſtance très-compacte & fort difficile à ſe détacher de la peau, ſe régénérant d'ailleurs très-promptement. Queſtion. Les matières graſſes qui ſe trouvent ſi fréquemment dans les déjections dyſſentériques, ne ſeraient-elles pas de la même nature que celle dont il vient d'être fait mention * ?

Cette ſorte particulière de ſecrétion (13) dans ſon état naturel paraît

---

* Pringle, Obſervations ſur les Maladies des armées, page 74. Paris, Théophile Barrois, 1793, *in*-8°.

(13) Pour fortifier cette aſſertion, je citerai l'autorité du ſavant Mudge, qui, dans ſon Traité ſur les affections catarrheuſes, fait mention d'une fracture ſans

être fluide, homogène & jaunâtre ; elle reſſemble à de la crême épaiſſe ; elle eſt inodore, d'un goût fade, & elle ſurnage dans l'eau.

En cet état, les plaies récentes & en bon train de guérir fourniſſent abondamment de cette matière, qui forme ce que les Chirurgiens appellent *Pus louable*. C'eſt cette ſecrétion que la nature ſemble avoir adoptée comme une ſubſtance propre à réunir entre elles les fibres charnues nouvellement régénérées ; & par cette raiſon on ne devrait jamais officieuſement l'eſſuyer des plaies qu'elle abreuve. C'eſt par l'effet de cette qualité régénératrice, que nous voyons des membranes enflammées former entre elles de promptes cohéſions ;

---

ſolution de continuité ni corroſion dans les chairs, laquelle, au bout de dix-ſept jours que le membre fracturé avait reſté enveloppé & exactement garanti du contact de l'air extérieur, donna la valeur d'une cuillerée d'un véritable pus de bonne qualité, qui ne pouvait être que le réſultat d'une tranſudation ſemblable à celle à laquelle l'auteur fait ici alluſion.

telles que celle des plaies entre les doigts, les adhérences du poumon à la plèvre, &c.

Dans les ſujets d'une mauvaiſe complexion, dont la fibre eſt trop faible ou très-relâchée, ou dont la maſſe des fluides ſe trouve viciée par quelque humeur acrimonieuſe, comme le ſcorbut, les ſcrophules, la vérole, &c. cette matière ſalutaire ne ſe fait point appercevoir, & alors les plaies ſe conſolident très-difficilement. C'eſt par la même raiſon que les ulcères ſcrophuleux & les plaies fongueuſes ont tant de peine à ſe guérir.

Il ſemblerait auſſi qu'il exiſte un certain degré d'inflammation requis pour exciter l'*exſudation* de cette eſpèce, & dont le point fixe ne peut être déterminé que par l'expérience. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'élaboration de cette humeur ne peut être parfaite, lorſque l'inflammation eſt au-deſſus ou au-deſſous de ce degré.

Cette *exſudation* ne ſe manifeſte dans les plaies récentes, que lorſque la violence de l'irritation & de la douleur a diminué juſqu'à un certain point ; on ne la voit jamais réſulter des ulcères indolens ou ſans inflammation, non plus que des plaies dont les lèvres, devenues calleuſes, ont perdu leur ſenſibilité.

D'après cette théorie inconteſtable, il eſt à croire qu'en excitant une inflammation artificielle dans pluſieurs eſpèces d'ulcères qui dépendent d'une conſtitution viciée, on pourrait réuſſir à opérer des cures ineſpérées, même dans des cancers, pourvu qu'ils ne fuſſent pas produits par l'infection générale de la maſſe des humeurs (14). J'ai vu des ulcères vénériens de la plus mauvaiſe qua-

(14) Ce qui pourrait s'oppoſer, dans tous les cas d'ulcère cancéreux, au ſuccès du moyen ici propoſé, c'eſt qu'il eſt démontré, par l'expérience, que tous les remèdes irritans & ſtimulans, & particulièrement l'application des cauſtiques, augmentaient prodigieuſement l'acrimonie de l'humeur vraiment cancéreuſe.

lité qui, après avoir réſiſté à un grand nombre de frictions mercurielles, ainſi qu'à des topiques employés par les meilleurs Chirurgiens, ont été guéris en cinq ou ſix jours de temps, par une mixtion eſcarotique recommandée par M. Gordon * (15).

L'application de ce cauſtique cauſe une douleur vive, & qui eſt généralement ſuivie de la perte d'un peu de ſang; mais à cette opération il ſuccède un degré convenable d'inflammation; ou, comme on le dit

---

* Medical obſervations.

(15) Cette préparation, conſignée au volume premier, page 383, des Obſervations Médicales, ſe compoſe ainſi:

℞ De mercure doux ou calomel préparé. ʒ j.
De poudre de céruſe compoſée. . . . . ℈ ij.
D'eau de chaux. . . . . ʒ iv.

Mêlez pour faire la lotion.

Je dois dire, au ſurplus, que dans les divers eſſais que j'ai faits de cette lotion cauſtique, les réſultats ne m'ont pas procuré le même ſuccès que celui dont parle l'auteur.

vulgairement,

vulgairement, la digeſtion de l'humeur s'en ſuit, & l'ulcère ſe termine par une prompte guériſon.

Ces réflexions m'ayant paru pouvoir être utiles à l'art chirurgical, j'ai cru devoir en faire l'objet de cette courte digreſſion; & j'eſpère qu'on ne m'en ſaura pas mauvais gré.

Le produit de l'exſudation inflammatoire *per ſe* n'entre point en fermentation, ni ne contracte aucune qualité putride. Ce fait a été prouvé par pluſieurs expériences réitérées ſur une certaine quantité de cette matière conſervée à deſſein; & qui, en très-peu de temps, eſt devenue sèche, s'eſt durcie, & a contracté une ſaveur fade & légèrement acide, ſans aucun ſigne de fermentation ni de putreſcence.

Ayant ſuffiſamment parlé de la nature de l'*exſudation inflammatoire*, nous allons décrire les autres eſpèces d'humeurs provenant de la ſuppuration ou des abcès en général.

La matière produite par la ſuppu-

ration ſemble être un compoſé d'*exſudation inflammatoire*, & d'un mélange de ſang & de portions de ſolides putréfiées.

Nous avons eu occaſion d'obſerver les effets délétères du ſang lorſqu'il ſe trouve extravaſé dans quelque cavité du corps, & qu'il n'eſt pas réabſorbé. Nous avons également prouvé que la ſuppuration qui vient à la ſuite d'une échymoſe, eſt toujours défavorable; le contact de l'air, en pareil cas, étant ſingulièrement pernicieux.

En conſéquence, le ſang épanché dans les cavités du poumon, par l'effet d'une hémoptiſie, ne pouvant être ni expectoré ni réabſorbé dans la circulation, tourne promptement à la putreſcence, & devient d'une âcreté très-ſtimulante. Dans cet état, le ſang eſt d'un brun noirâtre, il eſt ichoreux, exceſſivement âcre & très-fétide.

Il n'eſt pas étonnant, d'après cela, de voir réſulter les effets les plus graves à la ſuite de l'hémoptiſie, comme

une violente inflammation, des ulcérations & la gangrène. La maladie qu'on appelle, en anglais, *galloping Cóuſumption* (16), nous offre de fréquens exemples de déſordres pareils. Les malades attaqués d'une fièvre ardente commencent par cracher le ſang, & ils meurent enſuite en peu de ſemaines. Il n'eſt pas rare alors de trouver le poumon en état de mortification.

Cette matière ſanieuſe occaſionne, par ſon *ſtimulus*, une prompte inflammation dans les ſolides avec leſquels elle communique; & elle ſe mêle alors avec le produit de l'*exſudation inflammatoire*. Ce mélange donne lieu à beaucoup de variétés dans la qualité apparente & dans les effets du pus ainſi combiné, ſuivant

(16) Cette dénomination anglaiſe équivaut à ce que nous appellons en France, *Phthiſie inflammatoire*, autrement *Pulmonie aiguë*; maladie dont la violence & la malignité précipitent rapidement les patiens au tombeau.

le degré de prédominance de l'un ou de l'autre des principes qui conſtituent cette combinaiſon : plus il y aura de matière ichoreuſe, plus l'expectoration ſera proportionnellement fétide, noire, ſanieuſe & putride. La condition contraire produira une ſecrétion qui ſe rapprochera infiniment davantage du pus louable ; la matière en ſera beaucoup plus blanche, plus onctueuſe, plus homogène, & ſur-tout moins putride que la première.

Cette ſorte d'humeur ainſi combinée ſurnage dans l'eau, & frappe déſagréablement l'odorat ; excepté que la quantité d'ichore n'y fût dans une proportion imperceptible. Mais ſi on la jette ſur des charbons ardens, ſa putreſcence ſe manifeſte très-ſenſiblement. Par ce procédé, il eſt toujours poſſible de la diſtinguer d'avec la ſuppuration qui eſt purement le réſultat de *l'exſudation inflammatoire ;* laquelle, quoique jettée au feu, n'exhale aucune ſaveur putride, mais

développe seulement une odeur alkaline qui a rapport à celle du fromage grillé.

L'*exsudation inflammatoire* ne peut avoir lieu qu'avec l'inflammation; mais elle existe presque toujours sans rupture ni solution de continuité dans les solides. Au contraire, la matière qui est le résultat de la suppuration ordinaire, dépend essentiellement d'entamure & de perte de substance; & cette déperdition peut être indépendante d'aucune phlogose quelconque.

D'après ce précis, on doit sentir l'importance qu'il y a à distinguer parfaitement ces espèces d'humeurs l'une de l'autre. Ce n'est aussi qu'en observant le plus soigneusement possible la matière des crachats, qu'on peut s'assurer du véritable état de la partie affectée. Par ce moyen, on reconnaîtra si le poumon est enflammé ou non, ou s'il est en état d'ulcération.

De cette manière, on sera rarement

embarraſſé pour porter un pronoſtic certain ſur l'événement de la maladie, & il ſera poſſible d'en prévoir chaque ſymptome alarmant. J'oſe me flatter, en outre, que ces obſervations pourront fournir des idées de réforme dans la méthode générale du traitement de la Conſomption pulmonaire; réforme autant à deſirer pour l'avantage des malades que pour l'honneur de la médecine.

Les crachats des pulmoniques ſont formés, ſoit d'un *mucus* commun ou de flegmes, ſoit de la *tranſudation inflammatoire*, par la matière de la ſuppuration, ou par une extravaſation de ſang. Quelquefois même les crachats ſont entretenus par des portions ſubſtantielles qui ſe détachent du poumon par l'effet de la ſuppuration (17). Enfin, l'on a vu des concré-

(17) Quoique les annales de la médecine ne manquent pas d'obſervations pour prouver que des portions, des lobes même du poumon, ont été entièrement expectorés ſans préjudice ultérieur pour la vie des malades, j'ai préſumé qu'on ne verrait pas ſans

tions pierreuſes rendues par l'expectoration ; mais ce cas eſt infiniment rare.

En conſéquence de ce qui vient d'être obſervé ſur l'exiſtence des diverſes ſortes d'expectoration dans la Phthiſie pulmonaire, il doit être facile de juger ſainement de l'état du poumon dans les différentes affections de ce viſcère. Je crois cependant devoir, en faveur des praticiens moins

---

intérêt un exemple analogue & aſſez récent, rapporté par M. Mudge, ſavant médecin & chirurgien à Plymouth, & membre de la ſociété royale de Londres, dans ſon Traité ſur la toux catarrhale, imprimé à Plymouth en 1783 : « Je me rappelle (dit-il) d'a-» voir été témoin, à l'hopital de S. Thomas de Ply-» mouth, d'une guériſon bien extraordinaire à l'égard » d'une pulmonie tellement confirmée, qu'on l'avait » crue incurable. Le ſujet qui en était atteint, après » avoir expectoré une quantité énorme de matière » purulente, conſumé d'ailleurs par une fièvre lente, » & épuiſé par des ſueurs & une diarrhée colliqua-» tives, fut réduit à un état ſi déplorable, qu'on » regarda comme inutile de continuer l'adminiſtra-» tion d'aucun ſecours de l'art. Cependant, contre » l'attente générale, non-ſeulement la maladie ne » prit plus d'accroiſſement, mais il ſe manifeſta » quelque lueur de mieux. La purulence des cra-

expérimentés, récapituler les points principaux du ſujet qui vient d'être traité.

Plus les crachats approchent de la conſiſtance & de la couleur du *mucus* ordinaire, plus le pronoſtic de la

---

» chats commença à diminuer, les ſueurs nocturnes » & les déjections devinrent moins abondantes, la » vivacité du pouls s'affaiblit par degré, & les » pulſations prirent une marche plus diſtincte & » moins irrégulière. Il ſurvint auſſi de l'appétit ; les » yeux, la contenance du malade, tout, en un mot, » ranima l'eſpoir qu'on avait perdu de rappeler cet » infortuné à la vie. Un changement auſſi extraor- » dinaire qu'il était inattendu, fixa toute l'attention » du médecin de l'hôpital, qui, après avoir preſcrit » un régime convenable à la circonſtance, crut devoir » conſeiller au malade de quitter la ville pour aller » reſpirer l'air de la campagne : ce qui fut effectué. » Neuf mois après, ce même ſujet, parfaitement ré- » tabli de ſa maladie de poitrine, fut obligé de ren- » trer à l'hôpital à cauſe d'une plaie accidentelle qui » lui était ſurvenue à la jambe ; mais il fut aſſez » malheureux, pendant ſon nouveau ſéjour, d'y ga- » gner la petite vérole, dont il mourut. Attendu la » ſingularité de la maladie précédente, & ſur-tout » ſa guériſon inopinée, on fit l'ouverture du cada- » vre ; & au grand étonnement des gens de l'art, » on vit que la totalité des lobes droits du poumon » avait été complètement détruite ; ce qui avait » donné lieu à la reſpiration de s'établir du côté » oppoſé ».

maladie ſera favorable ; ſur-tout lorſque l'humeur eſt expectorée avec aiſance, & qu'elle n'excède guères la quantité naturelle. Si le *mucus* eſt clair, écumeux, peu abondant, qu'on le rende avec douleur, & par l'effort d'une toux continuelle, on doit alors ſoupçonner des tubercules ou des concrétions ſquirrheuſes au poumon ; &, dans ce cas, l'événement de la maladie eſt aſſez généralement funeſte. Au ſurplus, ces ſymptomes ont ordinairement pour principe la Conſomption ſcrophuleuſe (18).

Lorſqu'on eſt aſſuré que les cra-

(18) L'analogie évidente qui exiſte entre le levain écrouelleux & le virus tubifique, a tellement frappé les gens de l'art, qu'il en eſt qui ont été juſqu'à avancer que la Phthiſie pulmonaire n'était que le développement d'un principe ſcrophuleux qui produiſait une métaſtaſe de cette humeur, des glandes lymphatiques à la ſubſtance du poumon. Le docteur May, médecin anglais d'un mérite reconnu, a, dans ſon *Eſſai ſur la Conſomption pulmonaire*, imprimé à Londres en 1791, avancé cette opinion, ſans doute trop exagérée, mais qu'il étaie de raiſonnemens qui ne laiſſent pas que d'être ſéduiſans. Ce qui pourrait, du moins, venir à l'appui de ſon

chats proviennent uniquement de *l'exſudation inflammatoire*, il eſt certain que quelque portion du poumon eſt en état d'inflammation. Mais comme le fait nous démontre qu'en pareil cas il n'y a pas ſolution de continuité dans les ſolides, on eſt fondé à eſpérer une iſſue favorable de la maladie; pourvu, toutefois, que les autres ſymptomes de l'inflammation locale ne ſoient pas portés à un trop haut point d'intenſité.

Cette ſorte d'expectoration accompagne ſpécialement la Phthiſie, qui eſt la ſuite de rhumes négligés; & quand elle n'eſt pas ſuivie d'autres accidens, elle peut continuer longtemps ſans entraîner des ſuites fâcheuſes. Van-Swieten en fournit un exemple remarquable, relativement à un homme de diſtinction mort à l'âge de ſoixante-dix ans, qui, depuis

---

ſentiment, c'eſt qu'il n'eſt point de climat où les écrouelles & la pulmonie ſoient auſſi communes qu'en Angleterre.

trente années, crachait une quantité de pus parfaitement digéré. Pendant les quatre dernières années de ſa vie, cette excrétion pouvait ſe porter à pluſieurs onces chaque matin. Il uſait d'une nourriture ſubſtantielle & abondante, & avait d'ailleurs fort bon appétit.

L'humeur pure de *l'exſudation inflammatoire* peut, comme nous l'avons déjà obſervé, ſe ſécher & ſe durcir juſqu'à une concrétion parfaite : c'eſt dans cet état qu'elle prend la forme des parties dans leſquelles elle eſt dépoſée ; ce qui lui donne l'apparence de ces portions membraneuſes qui ſont ſouvent crachées par les pulmoniques, & qu'on a priſes quelquefois pour des lambeaux de la tunique interne de quelque vaiſſeau ſanguin.

L'humeur d'une nature ichoreuſe & ſanieuſe eſt rarement expectorée ſeule, attendu l'âcreté de ſon *ſtimulus*, qui excite promptement l'inflammation, & conſéquemment *l'exſudation*

*inflammatoire.* C'eſt-là la cauſe du mélange de ces deux matières dans une proportion relative à la prédominance de l'une ou de l'autre. Ainſi, plus l'ichore dominera, plus la matière ſera brune, ſanieuſe, claire & infecte : quelquefois même le goût & l'odeur des crachats ſont inſupportables, au point de cauſer des défaillances au malade. Il eſt arrivé auſſi, dans la pulmonie de cette nature, que des fragmens du poumon même ont été expectorés avec la matière putride qui les avait corrodés.

Cette eſpèce d'excrétion étant toujours précédée de perte de ſubſtance & d'ulcération au poumon, elle ne peut, dans le meilleur état poſſible, que fournir un pronoſtic déſavantageux. Quand la matière eſt violemment putride, & que ſon expectoration eſt accompagnée d'une vive inflammation, le malade peut rarement eſpérer de réchapper. Si les crachats ſe trouvent mêlés avec des

portions ſubſtantielles du poumon, la maladie eſt alors eſſentiellement mortelle.

On obſerve fréquemment que la violence de l'inflammation & l'effet des ſecouſſes d'une toux continuelle, donnent lieu à la rupture ou à l'ouverture de quelques petits vaiſſeaux ſanguins du poumon. Cet accident eſt du plus mauvais augure, ſur-tout ſi la quantité du ſang excède celle qu'il faut ſimplement pour teindre les crachats.

Il ſurvient par fois, dans la Phthiſie pulmonaire, un accident des plus rares, mais dont la préſence eſt toujours funeſte : ce ſont des ſubſtances pierreuſes & friables comme du calc, qui ſuivent l'expectoration des crachats. Ces calculs ſemblent participer de la nature des concrétions goutteuſes. Quelquefois les morceaux en ſont tellement gros, compactes & angulaires, qu'ils déchirent, dans leur paſſage, la ſubſtance charnue du poumon, ainſi que la trachée ; ce

qui cauſe, pour lors, une hémorrhagie dangereuſe.

C'eſt une opinion généralement admiſe, que le pus, de quelque nature qu'il ſoit, ne ſurnage pas, mais qu'il s'enfonce conſtamment dans l'eau. D'après cette idée, les pulmoniques ſont dans l'habitude de cracher dans ce liquide pour s'aſſurer de la qualité des matières qu'ils expectorent. Rien, cependant, n'eſt plus équivoque que les indices qui peuvent réſulter de ce procédé. Le *mucus* commun, autrement le phlegme, étant, dans ſon état naturel, d'une gravité ſpécifique moindre que celle de l'eau, nagera conſéquemment ſur la ſurface de ce liquide; mais lorſque, par l'effet d'un long ſéjour dans quelque cavité du corps, cette humeur a acquis beaucoup de conſiſtance, & qu'elle eſt expectorée en maſſes auſſi viſqueuſes que la glu, alors il n'eſt point ſurprenant qu'elle ſe précipite au fond de l'eau. Il en eſt de même de la matière puriforme qui, dans ſon premier état,

ſurnage ; mais une fois épaiſſie par l'abſorption de ſes parties les plus ſéreuſes, & devenue par-là très-difficile à expectorer, elle forme des particules dures & ſolides qui s'enfoncent dans l'eau par la ſeule gravité de leur poids. La même choſe a lieu à l'égard des parties ſubſtantielles du poumon.

Il eſt cependant à propos que les malades faſſent l'épreuve de cracher dans de l'eau, afin de mettre le médecin à portée d'examiner plus facilement l'excrétion, & d'en tirer les indices néceſſaires. Au ſurplus, je ne me ſuis appeſanti ſur cet article, que pour démontrer que l'enfoncement des crachats dans l'eau n'eſt nullement un ſigne infaillible de leur qualité purulente. La preuve la moins équivoque ſur laquelle on puiſſe aſſeoir un jugement en pareil cas, eſt celle qui nous eſt fournie par l'inſpection & l'odeur : un œil obſervateur reconnaîtra ſans peine ſi la matière eſt purulente ou non ; & l'odorat

exercé ne ſe trompera jamais ſur ſa qualité putride (19).

L'exhalaiſon de putridité qui ſe développe dans les crachats par le pro-

---

(19) L'Auteur de ces Recherches paraît entièrement d'accord avec Lieutaud & autres gens de l'art qui ont écrit ſur l'équivoque qui exiſte dans les moyens de reconnaître poſitivement la purulence des crachats par le procédé de l'eau. Celui du feu qu'il indique, & dont l'uſage eſt connu en France, peut être moins incertain ; mais il exige une expérience & un tact qui doivent néceſſairement nuire à ſon infaillibilité. Quoi qu'il en ſoit, voici le réſultat d'une découverte intéreſſante faite récemment, à ce ſujet, par feu M. C. Darvin, & rapporté, dans ces termes, par le docteur Temple, dans ſa Pratique de Médecine, page 175, imprimée à Londres en 1792. « Faites diſſoudre la matière expectorée, ſoit dans » l'acide vitriolique, ſoit dans l'alkali cauſtique *, & » ajoutez-y de l'eau pure. S'il ſe fait un précipité » parfait dans chacune de ces ſolutions, c'eſt un ſigne » certain de la préſence du pus. Si, au contraire, la » précipitation n'a lieu dans aucune d'elles, alors on » peut être ſûr que la matière n'eſt que muqueuſe ». Mais je dois obſerver que pour être plus aſſuré du réſultat de ces diverſes expériences, il convient néceſſairement d'employer de la matière expectorée pendant la nuit ou dans la matinée, avant que le malade ait mangé ; car dans le cours de la journée, ſur-tout après les repas, les crachats contiennent tellement de *mucus*, & ſouvent ſi peu de pus, qu'on pourrait facilement être induit à erreur.

* Li[illegible]vium cauſticum.

cédé

cédé du feu, est le signe le plus assuré de l'ulcération du poumon ; elle dénote aussi le mélange de quelques particules sanguines & de solides en putréfaction. Quant au produit de *l'exsudation inflammatoire, per se*, nous avons déjà observé que cette humeur ne répandait au feu aucune exhalaison de putrescence. Mais si elle est mêlée avec d'autres substances putrides, il s'en dégage alors une odeur particulière, qui est extrêmement désagréable.

On agite beaucoup, dans les écoles de médecine, la question de savoir si la Consomption pulmonaire est essentiellement, ou non, une maladie contagieuse (20). Les uns main-

(20) Cette distinction entre l'espèce de pulmonie contagieuse par essence, & celle qui n'est pas sujette à se communiquer, est peut-être la définition la plus simple qui ait paru, & la plus propre à résoudre la question importante sur la communicabilité du virus rabifique. Le plus grand nombre des médecins est pour l'affirmative ; l'illustre Lieutaud, entre autres, ne fait aucune difficulté d'admettre la pulmonie comme essentiellement contagieuse entre les personnes d'un

tiennent l'affirmative ; d'autres ſoutiennent l'opinion contraire. On a déſigné cette affection pour être uniquement un état de purulence qui affecte le poumon. Cette définition, quoique exacte en général, relativement à la queſtion que nous diſcutons, n'eſt cependant pas ſans équivoque, ſur-tout depuis qu'on a découvert qu'il pouvait exiſter un écoulement purulent ſans la moindre rupture des ſolides dans l'économie animale.

---

même ſang ; mais, par une diſtinction qui eſt particulière, il met en problême de ſavoir ſi la contagion peut s'étendre du mari à la femme, *& vice verſâ*. Quant à Van-Swieten, il était tellement perſuadé de cette qualité contagieuſe dans tous les cas de pulmonie, qu'il a pouſſé, j'oſe le dire, ſon opinion juſqu'au degré du merveilleux ; on en jugera par le paſſage ſuivant, tiré de ſes commentaires ſur les aphoriſmes de Boerhaave, livre 4 : *Quin imo, licet tantus ſputorum fœtor non adſit, mali tamen quid ab habitu deploratorum Phtiſicorum metuendum videtur : dum ultima oſcula uxor phtiſica moribunda fixerat mariti mento, poſteà totus ille locus glaber manſit, licet denſa barba creſceret in omni ambitu : cæterum tamen nihil mali optimus ille vir indè paſſus fuit, & plures annos ſupervixit abſque ullo male affecti pulmonis indicio.*

Si le pus expectoré eſt uniquement le réſultat d'une *exſudation inflammatoire*, il n'exiſte alors aucun mélange de matières putrides, ni ſolution de continuité, ni ulcération au poumon ; & dans cet état, je penſe que la maladie n'eſt nullement contagieuſe.

Mais lorſque le poumon eſt ulcéré & que le pus en provenant, ſe trouve imprégné de miaſmes putrides, la maladie doit, pour lors, être vraiment ſuſceptible de contagion ; car les émanations qui réſultent de la déperdition de ſubſtances, en s'attachant au corps d'une perſonne ſaine, peuvent y produire l'effet d'un ferment ſeptique.

Paſſons actuellement à la deſcription des ſymptomes du dernier degré de la Conſomption pulmonaire, qu'on peut enviſager comme les avant-coureurs de la deſtruction prochaine de la machine animale. Le corps s'émacie entièrement, les jambes & les pieds enflent, les yeux s'enfoncent dans

leur orbite & ſe terniſſent ; une faibleſſe extrême accompagne un pouls très-vif & fort irrégulier ; la diarrhée colliquative, des ſueurs abondantes, froides & viſqueuſes ſurviennent, & affaibliſſent le malade au point de détruire graduellement ſon exiſtence ; l'expectoration diminue ou ceſſe entièrement ; l'oppreſſion de poitrine devient ſuffocante ; tous ces ſymptomes, en un mot, ſont ſuivis d'une anxiété mortelle qui termine, à la fin, les jours du malade.

Chacun de ces ſymptomes eſt la conſéquence naturelle d'une débilité exceſſive & de l'atonie extrême qui règne dans l'action des fibres muſculaires. On ſait qu'il eſt beſoin d'un certain degré de tenſion dans les ſolides pour aider à leur vibration, de manière à ce qu'ils puiſſent agir avec l'énergie convenable ſur les différens fluides qui circulent dans leurs cavités. Mais l'équilibre néceſſaire entre les ſolides & les fluides venant à ſe rompre, ceux-ci deviennent alors

ſtagnans, & forment des enflures & des épanchemens dans les parties les plus éloignées du cœur.

Il eſt conſtant que c'eſt la graiſſe dans les membranes cellulaires qui donne de la plénitude au corps, & qui en arrondit les formes. Mais dès que cette ſubſtance eſt diſſipée, les fibres muſculaires ſe deſſèchent, & la peau qui les recouvre colle ſur les os & les muſcles, de manière à produire cette apparence hideuſe que préſente le dernier degré de l'hectiſie, & qu'en termes de l'art on nomme *facies hippocratica.*

La fibre du corps animal eſt conſtamment affaiblie par chaque effort extraordinaire de ſon action; & les parties les plus ſuſceptibles de ſpaſme ou de douleur ſont toujours les plus expoſées à éprouver, proportionnellement au degré de ſenſibité dont elles ſont douées, les effets de la ſecouſſe. Ce fait peut s'obſerver à l'égard des affections hyſtériques & ſpaſmodiques, ainſi que dans les parties qui

ont été récemment affectées de goutte ou de rhumatisme. La fibre animale ressemble, à cet égard, à une corde élastique d'instrument de musique, qui, après avoir été tendue le plus fortement possible, ne produit plus que des vibrations imparfaites : l'artiste le plus expert ne saurait alors en tirer un son juste, jusqu'à ce que la corde ait repris le propre degré de tension qui convient à son élasticité.

Nous venons donc d'établir l'indispensabilité d'un équilibre parfait entre les solides & les fluides ; ou entre les parties contenantes & les parties contenues, afin que la fibre animée puisse agir avec un degré convenable de puissance & d'énergie. C'est effectivement ce défaut d'équilibre qui produit l'état de faiblesse dont les évacuations excessives de toute espèce sont toujours suivies : une sueur abondante, des selles plus copieuses & plus fréquentes qu'à l'ordinaire, causent souvent des symp-

tomes alarmans de débilité dans des conſtitutions très-irritables, ou dans leſquelles les forces vitales ont été affaiblies par des maladies précédentes.

On voit cependant des conſomptionnaires chez leſquels l'extrême faibleſſe ne ſaurait être attribuée à aucune des cauſes dont il vient d'être fait mention. La douleur qu'ils éprouvent eſt peu conſidérable ; ils ne ſont point affectés de ſpaſme, & leurs évacuations ne vont pas au-delà de la proportion ordinaire. Alors on ne peut attribuer l'état de débilité où ſe trouvent ces malades, qu'à l'effet ſédatif de l'acrimonie ſeptique qui affecte l'habitude entière, & qui ſemble aſſoupir l'action nerveuſe, ainſi que cela s'obſerve dans le *Synocus*, le *Typhus*, & autres maladies de l'eſpèce putride.

Dans cet état de faibleſſe extrême, l'action des fibres étant impuiſſante, le cœur devient incapable de repouſſer une quantité ſuffiſante de ſang

dans les artères; de-là la faibleſſe & l'irrégularité du pouls. Par la même raiſon, le ſang ne peut procurer au cerveau le degré de tenſion convenable à ce viſcère. Ceci, joint à l'effet ſédatif de l'acrimonie ſeptique, donne lieu à la *typhomanie* ou à cette ſorte de délire comateux, dans lequel le malade aſſoupi prononce ſourdement des mots mal-articulés; & lorſqu'on lui parle il répond pertinemment, mais il retombe auſſitôt dans le même état de ſtupeur. Ce délire obſcur précède ordinairement de peu de jours, la mort du malade.

La diſſolution des fluides & le relâchement général cauſés par l'inertie du ſyſtême nerveux, donnent lieu à la diarrhée ainſi qu'aux ſueurs colliquatives, d'autant plus abondantes, que l'atonie des vaiſſeaux permet aux fluides vitaux de s'échapper.

. . . . . *incertus ibidem*
*Sudor, & ille quidem morituris frigidus.*
VIRG.

Enfin le cœur, incapable de repouſſer le ſang artériel, & ſon action devenant de plus en plus languiſſante, il en réſulte une ſtaſe de ce fluide dans les principaux organes de la vie, qui délivre le malade d'une longue ſérie d'ennuyeuſes & cruelles ſouffrances, en lui cauſant la mort.

Après les détails circonſtanciés que je viens de donner ſur les ſymptomes de la Conſomption pulmonaire abandonnée à la nature ſeule, & ſans l'aide d'aucun ſecours de l'art, je vais m'occuper de ſa partie curative, qui ſera précédée de quelques éclairciſſemens relatifs à la diviſion des eſpèces de cette cruelle maladie. Heureux ſi mes réflexions, en jettant un nouveau jour ſur un ſujet d'une telle importance, peuvent, dans quelque occaſion, concourir au bien de l'humanité ſouffrante.

## CHAPITRE IV.

### *Des différentes espèces de Consomption pulmonaire.*

ON conviendra que la pratique généralement adoptée jusqu'ici, ne fait aucune distinction des espèces très-différentes de cette maladie. Il ne faut pas non plus se dissimuler que, faute de cette distinction, son traitement n'est fondé que sur une routine constante, aveugle, & trop souvent préjudiciable aux malades. Cependant, si l'on est vraiment animé du desir sincère de leur guérison, on sentira qu'il est indispensable de faire céder à ce devoir important tout sentiment étranger. Quelle peut être, en effet, l'intention de ces praticiens, qui administrent indistinctement les gommes échauffantes & les huiles essentielles à des sujets attaqués d'une

fièvre ardente, ou affectés d'une inflammation locale, dans des cas en un mot où le ſyſtême vaſculaire eſt dans l'état le plus évident d'irritation ? Je ne puis me perſuader qu'on parle ſérieuſement, en alléguant que l'effet de ces médicamens doit être de conſolider & de guérir les ulcères internes, par la raiſon qu'ils procurent une digeſtion ſalutaire dans les plaies extérieures. Je n'ai qu'un ſeul argument à oppoſer à cette aſſertion : comment ces remèdes peuvent-ils remplir l'indication qu'on leur ſuppoſe, lorſqu'il n'y a ni plaie ni ulcère à guérir (21) ?

Je puis dire avoir vu adminiſtrer, à forte doſe, l'huile éthérée de térébenthine à un malade attaqué d'une Phthiſie inflammatoire, le pouls du-

(21) Qu'il me ſoit permis de donner le même argument à réſoudre à ces partiſans ſyſtématiques des gommes & des réſines ardentes, qui adminiſtrent ces médicamens comme vulnéraires & déterſifs dans toute eſpèce de gonorrhées, & indifféremment dans tous les périodes de la maladie.

quel battait rarement au-dessous du nombre de 120 pulsations par minute; & qui, en outre, éprouvait un violent point de côté & une ardeur brûlante dans toute l'habitude : le même abus se renouvelle journellement à l'égard de l'emploi des baumes & des résines d'une nature stimulante.

J'ose cependant espérer que l'exemple de quelques médecins d'un mérite éminent, qui se sont élevés au-dessus d'une routine si préjudiciable, étendra progressivement son influence ; qu'elle dissipera peu à peu le brouillard du préjugé, & fixera plus particulièrement l'attention des praticiens sur le véritable état du corps dans les maladies. Par ce moyen, celle qui fait le sujet de ces Recherches cessera d'être plus long-temps un opprobre national.

Quelques auteurs modernes ont cru qu'il suffisait, dans la pratique, de diviser la Phthisie pulmonaire en deux espèces : *Phthisis sicca, & mucosa ;* mais je crois cette distinction

auſſi vague qu'elle eſt inexacte ; je la conſidère même comme tendante à introduire un certain degré de confuſion entre le diagnoſtic & la cure. Je tâcherai donc de démontrer que cette diviſion eſt ſuſceptible d'un mode d'arrangement infiniment plus convenable.

Mes diverſes obſervations, & les expériences que j'ai réitérées ſur les différentes ſortes de matières expectorées dans la Conſomption pulmonaire, m'ont convaincu qu'il exiſtait eſſentiellement deux maladies de cette nature, abſolument diſtinctes l'une de l'autre dans leurs cauſes, leurs ſymptomes & leur cure : l'une qui tient ſimplement à la diathèſe inflammatoire ; l'autre qui dérive de l'état ulcéreux du poumon : c'eſt ce que j'établirai dans le cours de cet ouvrage.

Au reſte, mon but étant d'y traiter ſeulement des eſpèces de Phthiſie pulmonaire idiopatiques, je paſſerai ſous ſilence celles qui ſont purement

ſymptomatiques, & dépendantes, ſoit d'un vice ſcorbutique ou vénérien, ſoit d'autres affections dans leſquelles l'effet ne peut ceſſer qu'après que la cauſe a été détruite.

## CHAPITRE V.

### *De la Phthiſie, ou Conſomption pulmonaire inflammatoire.*

Cette eſpèce eſt ordinairement la ſuite de rhumes négligés, & tient le plus ſouvent à une diſpoſition conſtitutionnelle. Elle ſe manifeſte d'abord par une toux ſèche & incommode, qui continue pour l'ordinaire long-temps ſans qu'il ſurvienne d'autres accidens plus alarmans. Le malade éprouve enſuite dans certaines parties de la poitrine des douleurs aiguës, vagues & lancinantes; leſquelles ſont aggravées par les ſecouſſes de la toux, ou dans l'inſtant

des inſpirations profondes, particulièrement après un mouvement extraordinaire. Il reſſent auſſi des palpitations de cœur, mais qui ſont de peu de durée. Ces déſordres règnent ſouvent pendant pluſieurs mois ſans que le malade perde ſon appétit ni que ſa ſoif augmente. De plus, en examinant ſa langue, on apperçoit qu'elle eſt blanche & chargée d'un limon viſqueux. La reſpiration eſt ardente, ſur-tout le matin, & la vîteſſe du pouls excède de beaucoup celle de l'état naturel.

Cependant la toux augmente, principalement vers le matin; la douleur à la région de la poitrine devient plus aiguë & plus conſtante; l'appétit commence alors à décliner, ſur-tout pour les préparations de viandes; &, ſans être beaucoup altéré, le malade éprouve de l'ardeur & de la ſéchereſſe à la bouche. Il ſurvient auſſi dans la nuit des inſomnies, en partie cauſées par la toux, & par une ardeur fébrile qui eſt rarement ſuivie d'une

ſueur générale ; il s'en manifeſte ſeulement vers le commencement du jour, à la tête & ſur le devant de la poitrine, tandis que les pieds & les mains ſont ſecs & brûlans. La peau de toute l'habitude du corps eſt également ſèche d'une manière remarquable, & ſa ſuperficie paraît être d'une nature ſurfuracée ; ſymptome qui, d'après une obſervation attentivement ſuivie, m'a paru être propre à cette eſpèce particulière de Conſomption.

Le pouls devient alors ſenſiblement vif & tendu ; ſes pulſations vont à-peu-près de 90 à 100 dans le moment le plus calme de la fièvre, & le ſoir il bat juſqu'à 120 fois par minute. Le malade ſe plaint de maux de tête qui, quelquefois, ſont ſuccédés par le ſaignement de nez (22),

(22) Il paſſe pour conſtant que ces ſaignemens de nez prolongent la vie du malade, à moins que l'hémorrhagie ne fut une ſuite directe de la diſſolution du ſang.

mais

mais preſque jamais en grande quantité. L'urine eſt généralement peu altérée, ſur-tout celle de la journée; celle de la nuit eſt ordinairement trouble, & dépoſe un ſédiment blanc & rare. Le malade éprouve encore une eſpèce de ſerrement ou de contraction à la poitrine, qui l'empêche de reſpirer auſſi librement que dans l'état de ſanté, ſans cependant lui cauſer préciſément de douleur. L'air qu'il reſpire n'eſt imprégné d'aucuns miaſmes de corruption, & il ne ſent à la bouche nul rapport d'odeur putride. La matière expectorée eſt ordinairement peu abondante; elle offre la conſiſtance d'un flegme muqueux. Quelquefois elle eſt écumeuſe, d'autres fois elle eſt plus épaiſſe, mais rarement elle eſt purulente dans cet état de la maladie. Elle n'exhale auſſi aucune fétidité, ſon goût eſt ſeulement fade & douceâtre. Enfin, comme étant le ſeul produit de *l'exſudation inflammatoire*, lorſque cette humeur eſt poſée ſur des charbons

ardens, elle développe l'odeur qui lui eſt propre, & dont nous avons déjà parlé. Au reſte, tous ces ſymptomes continuent ſouvent pendant pluſieurs mois ſans accroiſſement ſenſible ; de manière qu'à moins que le malade ne ſoit extrêmement débile & émacié, il eſt poſſible qu'un obſervateur ſuperficiel n'appercevant pas de danger à cet état, porte ſon pronoſtic en conſéquence.

Il arrive fréquemment que la maladie continue ſa marche de cette manière, ſans la ſurvenance d'autres accidens que de ceux qui ſont inhérens à la faibleſſe exceſſive ; & le malade, maigre comme un ſquélette, périt enfin par excès de maraſme. Chez d'autres ſujets, les ſymptomes violens d'une diathèſe inflammatoire ſe font conſtamment remarquer pendant le cours de la maladie ; mais il eſt plus ordinaire, dans cette ſorte de Conſomption, de voir la rupture d'un vaiſſeau ſanguin, & la ſuppuration qui en eſt une ſuite, donner lieu

à la Phthiſie ulcéreuſe de l'eſpèce dont il ſera queſtion dans les chapitres ſuivans.

Chaque ſymptome de la Phthiſie inflammatoire dénote un accroiſſement dans l'action du ſyſtême artériel, qui eſt produit par l'irritation morbifique des fibres muſculaires. Quelquefois les ſignes très-marqués d'une inflammation locale ſe prolongent juſqu'au dernier période de la maladie, & paraiſſent provenir d'une cauſe inhérente à la conſtitution du ſujet; peut-être auſſi d'un principe d'irritabilité dans le ſyſtême artériel, occaſionnée par une diſpoſition ſtimulante qui eſt propre aux fluides, même en état de ſanté.

Mais en général ce ſont les ſymptomes d'une inflammation locale, ainſi que ceux de la diathèſe inflammaroire, qui ſe font le plus remarquer. Cet état eſt évidemment démontré par la violence & la durée des points de côté, par un pouls vif & dur, par l'oppreſſion de poitrine, la

difficulté de reſpirer, la douleur de tête, par la ſoif, la chaleur de la peau & l'ardeur des urines. Quant au ſang, il a toujours, dans cette maladie, une qualité viſqueuſe, qui augmente en proportion de l'intenſité de l'inflammation.

D'après ces circonſtances, on doit ſentir l'impropriété, le danger même qu'il y a d'adminiſtrer en pareil cas des remèdes capables d'augmenter la chaleur & l'irritation. Il eſt temps enfin d'ouvrir les yeux ſur la pratique abuſive qui a lieu depuis ſi long-temps à cet égard. Non-ſeulement le bien de l'eſpèce humaine, mais même l'honneur de l'art, invoquent puiſſamment la proſcription de ces médicamens incendiaires, tels que les baumes de copahu, d'opobalſum, de benjoin, la gomme ammoniaque, le gayac, la myrrhe, le ſtyrax, l'oliban, & autres préparations ardentes de ce genre. Je ſuis ſi intimement perſuadé que ces drogues ont été la cauſe immédiate de la deſtruction d'un grand

nombre d'individus, que je ſerais plutôt tenté de les exclure totalement de la pratique, en les conſidérant comme de véritables poiſons, que de les admettre en qualité de remèdes dans la Conſomption pulmonaire.

Malgré ma conviction perſonnelle, je n'aurais cependant pas pris ſur moi de combattre ouvertement une pratique auſſi généralement admiſe & ſi profondément enracinée, ſi mon opinion n'était étayée de l'approbation du docteur Fothergill, dont la haute réputation en médecine ne peut manquer d'offrir une autorité (23) ſuffiſante pour le ſuccès d'une pareille entrepriſe de ma part.

---

(23) J'ajouterai aux autorités citées celle du célébre Tiſſot et du Docteur Buchan, Médecin Anglais, ſi juſtement en haute réputation pur le mérite de ſa *Médecine domeſtique*. Ces Auteurs diſent qu'on a coutume de ſurcharger « l'eſtomac des malades par des » remèdes huileux & balſamiques; mais que ces dro» gues, bien loin de détruire la cauſe de la pulmonie, » ne font que lui donner plus de force en échauf» fant le ſang, qu'elles retardent la guériſon & ren» dent mortelle une maladie qui eſt curable.

Je réclame auſſi, en faveur de mon opinion, celle de Sir John Pringle, qui s'explique en ces termes dans ſes obſervations ſur les maladies des armées * : « depuis la dernière édition » de cet ouvrage, j'ai été ſi ſouvent » trompé dans l'attente des ſuccès » de pareils baumes, que je les ai mis » entièrement à l'écart ».

## CHAPITRE VI.

### *De la cure de la Conſomption inflammatoire.*

AVANT d'entamer le traité ſur la cure de l'eſpèce de Conſomption qui eſt accompagnée d'une inflammation locale au poumon, & d'une diathèſe générale inflammatoire, je me per-

* *Voyez* Pringle, Obſervations ſur les maladies des armées, l'an 1793, *in*-8°. chez Théophile Barrois, quai des Auguſtins, n°. 18.

mettrai quelques observations préliminaires sur celle qui dérive essentiellement d'une irritabilité contre nature du système artériel. J'invoque d'avance l'indulgence de mes lecteurs à l'égard de ces conjectures, comme aussi relativement à mes réflexions sur les autres sortes de cette maladie. Ce qu'il y a de certain, c'est que je puis assurer avoir rencontré plusieurs fois des cas de Consomption pulmonaire qui existaient sans aucune apparence d'inflammation locale ni de solution de continuité à la substance du poumon (24);

(24) Ne serait-ce pas là cette maladie que nous connaissons sous le titre de *Pulmonie sèche*, autrement *Consomption Anglaise ?* affection heureusement aussi rare en France, qu'elle est funeste à ceux qui en sont atteints. Son caractère est de miner essentiellement les principes de la vie en desséchant & flétrissant, par degrés, l'organe du poumon, sans qu'il soit ulcéré ni entamé d'aucune manière. Les malades ont une fièvre lente, dont les exacerbations sont peu sensibles. Leur langue est belle, l'appétit & le sommeil sont peu altérés, il n'existe presque point de toux; les malades ne crachent pas; mais ils vomissent, sans effort, les alimens peu de temps après les avoir pris. Leurs selles ne présentent rien de purulent,

& dans lesquels le patient dépériſſait graduellement, ſans autre incommodité que celle d'une toux importune qui était ſuivie d'une très-médiocre expectoration, ſeulement formée de *mucus* ordinaire. J'ai remarqué en outre que le malade, plongé dans l'inſouciance & l'apathie, éprouvait un ſentiment d'oppreſſion & d'embarras à la poitrine, qui était beaucoup augmenté par le mouvement, & qui donnait lieu à de légères palpitations de cœur. Cet état eſt auſſi marqué par une averſion étonnante pour tout ce qui eſt capable de troubler le repos du corps; de ſorte que le malade qui, auparavant cette affection, offrait l'heureuſe diſpoſition d'une gaieté naturellement vive, devient tout-à-coup taciturne & ſédentaire. Le pouls eſt toujours fébrile, & pendant l'exacerbation du ſoir, il fait rare-

& ſont dures & rares, juſqu'au moment où la diarrhée colliquative ſe manifeſte. Enfin les patiens ſuccombent, après avoir ſucceſſivement paſſé par tous les degrés du maraſme.

ment ſentir au-deſſous de cent pulſations par minute ; ſouvent même elles excèdent ce nombre. Les urines de la première partie de la journée ſont fort peu altérées ; dans les autres temps elles dépoſent un ſédiment trouble & blanchâtre ; le ventre eſt entièrement conſtipé ; la peau préſente beaucoup de ſéchereſſe, & la ſueur ſe manifeſte très-rarement. La langue eſt blanche, & la reſpiration laborieuſe, quoique d'ailleurs l'air expectoré ſoit infiniment doux. Au ſurplus, ces ſymptômes ſe ſoutiennent pendant pluſieurs mois ſans apparence de ſoif ardente, ni de perte ſenſible d'appétit ; mais le malade amaigrit à vue d'œil, & s'affaiblit d'une manière alarmante.

On pourra peut-être conſidérer ces ſymptomes ſeulement comme inhérens au premier degré de la Conſomption pulmonaire ; ils peuvent auſſi indiquer l'exiſtence d'une inflammation locale, qui augmente toujours juſqu'à un certain point avant la

mort du patient ; mais comme cet état de la maladie exige un traitement différent de celui qui eſt requis lorſque la diathèſe inflammatoire eſt plus apparente, je penſe qu'il eſt très-important d'en marquer ici la différence.

L'opinion que je me ſuis formée à l'égard de cette eſpèce d'affection pulmonaire, en la conſidérant uniquement comme une conſéquence directe de l'irritabilité du cœur & du ſyſtême artériel, m'a mis à portée de guérir cette maladie chez des ſujets qui n'avaient retiré aucun avantage du traitement uſité en pareil cas, ni des ſaignées réitérées, non plus que des pectoraux. Ce n'eſt point à titre d'oſtentation que je rappelle ces ſuccès ; mais je le fais avec cette humilité qui convient à un inſtrument des bienfaits de la Providence.

Les remèdes dont je me ſuis ſervi en pareil cas, ſont les antiſpaſmodiques & ceux de nature ſédative, tels que le quinquina, les acides miné-

raux & les véſicatoires. L'application, ſur-tout de ces derniers, a preſque toujours été ſuivie d'un ſoulagement très-prompt ; je les ai conſtamment poſés avec avantage ſur la partie de la poitrine où les malades ſentent le plus d'embarras & d'oppreſſion. Ce qui a ordinairement lieu aux environs du *ſternum*.

Le meilleur remède interne qu'on puiſſe auſſi adminiſtrer, eſt une forte décoction, ou infuſion de quinquina uni à une quantité proportionnée d'elixir acide de vitriol, donnée à des intervalles convenables.

La viande & le bouillon de ſubſtances animales étant contraires à cet état, il eſt à propos que le malade ſe nourriſſe uniquement de végétaux. Quant à la boiſſon, celle d'eau froide eſt la ſeule appropriée dans la circonſtance. Je donne d'ailleurs pour conſeil très-important, que ce traitement aura peu ou point d'effet s'il n'eſt exactement d'accord avec le régime qui vient d'être indiqué.

J'ajouterai encore que l'uſage des remèdes doit être favoriſé par la pureté de l'air & par le repos du corps. On aura ſur-tout grande attention de ne pas monter des hauteurs eſcarpées, de ne point courir ni marcher trop vîte, ni de s'incliner trop fréquemment le corps.

Au ſurplus, ſi l'on a été aſſez heureux pour éloigner la maladie, le moyen d'éviter une rechûte eſt d'obſerver, pendant quelque temps, un régime pareil à celui que je viens de preſcrire; & l'on prendra en même temps, deux fois par jour, vingt gouttes d'élixir acide vitriolique délayées dans un verre d'eau froide. J'ai connu des pulmoniques de l'eſpèce en queſtion, qui, après avoir continué l'uſage de cette boiſſon pendant pluſieurs mois, & s'être entièrement abſtenus de ſubſtances animales, avaient récupéré une ſanté auſſi parfaite qu'inattendue.

Cette digreſſion étant terminée, nous allons actuellement parler de la

Conſomption pulmonaire aiguë, laquelle étant toujours accompagnée de diathèſe inflammatoire, exige une méthode curative toute différente de celle que nous venons de recommander.

La guériſon de cette eſpèce de Conſomption doit avoir pour but, 1°. de diminuer la tenſion & l'irritabilité du ſyſtême artériel; 2°. de détruire l'inflammation locale; 3°. enfin, de procurer une détermination du fluide vital à la ſurface du corps.

La tenſion du ſyſtême artériel eſt ſenſiblement diminuée par l'effet de la ſaignée; moyen ſi eſſentiellement néceſſaire dans cette affection vive, qu'il eſt preſque impoſſible d'y ſuppléer autrement. La viſcoſité du ſang, l'oppreſſion de poitrine, la difficulté de reſpirer (25), l'accroiſſement de

(25) M. Jeannet Deſlongrois, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, dans un Traité qu'il a publié ſur la Pulmonie, offre, comme un moyen de rendre momentanément la reſpiration plus libre & moins laborieuſe, celui de ſerrer fortement les

la douleur & la force du pouls dénotent assez le besoin urgent de tirer du sang dans une quantité suffisante.

L'inflammation locale se dissipe par l'application des vésicatoires, & par une insufflation de vapeurs chaudes & émollientes dans les poumons, que les malades peuvent également humer à travers le tube d'un entonnoir renversé, ou par tout autre procédé équivalent (26). La vapeur d'eau d'orge, de guimauve, ou la décoction d'espèces pectorales, fréquem-

---

jarretières du malade. Cet Auteur déduit en même tems les causes physiques de l'avantage de ce procédé, fort simple en lui-même, & qui n'entraîne aucun inconvénient.

(26) Il est infiniment plus avantageux & plus commode de se servir, pour cette opération, de l'instrument ingénieux connu dans ce pays-ci sous le nom *d'inhaler*, ce qui équivaut en Français au mot *inspiratoire*, & dont ont est redevable au Docteur Mudge, auteur d'un ouvrage sur la toux catarrhale, duquel il a déja été question sous le n°. 17 de ces notes. Je fournis, à la fin de cette traduction, la planche figurative de cet instrument, avec les détails nécessaires à son usage, qui est très-communément employé en Angleterre. Il se vend à Paris, chez Mineau, rue des Frondeurs-S.-Honoré. On peut,

ment inſpirée, produit un bon effet en lubrifiant les membranes affectées, & en détruiſant la conſtriction des parties enflammées; mais celles qui ſont ardentes ou ſtimulantes, comme l'éther, la fumée de benjoin, &c. peuvent devenir extrêmement dangereuſes.

A l'égard des véſicatoires, on les applique ordinairement entre les deux épaules; mais lorſqu'il s'agit de détruire une douleur locale, leur effet eſt beaucoup plus aſſuré en les rapprochant auſſi près qu'il eſt poſſible de la partie affectée, en quelque lieu de la poitrine que ce puiſſe être. Je puis dire avoir vu ce procédé faire ceſſer, en peu d'heures, des douleurs & des toux opiniâtres qui avaient réſiſté à des ſaignées réitérées (27).

---

au reſte, conſulter la traduction de la Médecine domeſtique du Dr. Buchan, par M. Duplanil, Médecin, qui s'étend de la manière la plus ſatisfaiſante ſur les avantages de l'inſpiratoire & les moyens de s'en ſervir.

(27) L'ouverture d'un ſéton ou d'un large cautère a ſouvent produit l'effet le plus avantageux dans cette

L'état de conſtriction qui règne à la ſurface du corps, cède communément à l'emploi des ſels neutres & à

---

maladie. Voici ce qu'en dit M. Mudge, dans l'ouvrage que je viens de citer ſous la note précédente. « Non-ſeulement ( dit cet Auteur ) j'ai vu beaucoup » de circonſtances où le cautère entre les deux » épaules, avait produit un grand bien ; mais j'en ai » éprouvé ſur moi-même le ſuccès le plus ſenſible. » Par ſuite d'une conſtitution originairement faible, » & d'une diſpoſition tendante évidemment à la » Phthiſie, je fus ſaiſi d'une affection grave au poumon, caractériſée par une toux ſèche & importune, » par un ſentiment d'oppreſſion & des points douloureux à la poitrine ; enfin, par un crachement de » ſang qui fut ſuivi de la fièvre hectique. J'éprouvais, » en outre, après les repas, une ardeur brûlante dans » la paume des mains & à la plante des pieds ; j'étais, » en un mot, réduit à un état de maigreur & d'épuiſement extrêmes.

« Après un grand nombre de ſaignées, un long » uſage des eaux de Briſtol à leur ſource même, & » l'emploi du quinquina, ainſi que de différentes » eſpèces de baumes & de réſines, moyens qui furent » tous inſuffiſans, on ſe décida à m'ouvrir entre les » deux épaules, à l'aide du cauſtique, un cautère » d'environ trois pouces de diamètre, dans lequel » on plaça quarante ou cinquante pois. Dès que » l'eſcarre fut tombée & que l'écoulement ſe fut » établi, j'éprouvai auſſi-tôt un ſoulagement marqué : l'irritation locale au poumon ſe diſſipa, les » points douloureux diſparurent ; enfin, au moyen » de la ſuppuration qu'on eut ſoin de prolonger pen-

l'uſage

l'uſage des émétiques (28) pris à petite doſe, de manière à ne cauſer que de légères nauſées ſans vomiſſement. Les boiſſons chaudes & délayantes priſes en grande abondance, rempliſſent également le même but.

---

» dant quelques mois, tous les accidens céſſerent, » & n'ont plus reparu depuis ». Voyez, au ſurplus, ce qui eſt dit à la note 37 de l'application des véſicatoires, qui pourrait également être d'une grande reſſource dans un état pareil.

(28) Un Médecin anglais (Thomas Reid) dans un ouvrage intéreſſant, quoique des plus ſyſtématiques, publié à Londres en 1782, ſur la Phthiſie pulmonaire, indique l'uſage des émétiques, particulièrement de l'ipécacuanha, à doſes graduées & ſouvent réitérées, comme un véritable ſpécifique à cette cruelle maladie, dans ſes premières époques. On eſt d'autant plus porté à partager ce ſentiment, que dans différentes affections de la poitrine, telles que le rhume invétéré, le catarrhe, l'aſthme, &c. les émétiques ſagement adminiſtrés offrent un remède d'une ſûre & prompte efficacité. J'ajouterai de plus que j'ai retiré de ce moyen un ſuccès marqué dans la Phthiſie pulmonaire naiſſante, qui n'était point accompagnée de crachats ſanguinolens. Cependant l'expérience ne m'a pas encore donné le droit de prononcer ſur le degré de confiance que mérite ce traitement dans les degrés plus avancés de la maladie. Je dirai ſeulement que le nom de l'auteur qui propoſe ce moyen curatif & le but important qu'il a pour objet, ſont plus que ſuffiſans pour en autoriſer l'eſſai.

De tous les ſels neutres, le nitre & le ſel ammoniac crud, ſpécialement lorſqu'ils ſont combinés enſemble, ſont les plus efficaces; mais il faut en uſer largement quand les premières voies peuvent le ſupporter ſans inconvénient.

On peut ranger dans la ſeconde claſſe les antimoniaux, notamment le tartre émétique & l'ipécacuanha, combinés avec l'opium, de manière à ce que les inteſtins n'en ſoient trop irrités. Ces vomitifs doivent être pris à faible doſe, & on doit les répéter à des intervalles convenables, juſqu'à ce que la dérivation à la peau ſe ſoit effectuée. Enfin, l'action de ces remèdes ſera aidée par des boiſſons chaudes & délayantes, telles que l'eau d'orge, l'infuſion de fleurs de ſureau, le petit-lait, &c. qui favoriſent doucement la tranſpiration ſans la forcer.

Ce traitement doit être continué pendant le temps qui convient pour entretenir une douce moiteur à la

peau, & juſqu'à ce que le pouls ſoit rétabli dans ſon état naturel ; ſigne le moins équivoque du ſuccès des remèdes ; c'eſt pourquoi il eſt intéreſſant de s'aſſurer fréquemment de la ſituation du pouls par le nombre de ſes pulſations.

La nourriture ſera peu abondante, ſimple & choiſie dans le règne végétal. Les mets de viande, ainſi que les liqueurs ſpiritueuſes ou fermentées, doivent être proſcrits (29) ; le lait

(29) Le café eſt également nuiſible dans cette maladie, à cauſe de l'acrimonie de ſon huile amère & ardente qui, en irritant fortement la fibre, doit néceſſairement augmenter l'action du ſyſtême vaſculaire & enflammer le ſang. Le thé n'y eſt pas moins contraire, par l'effet qu'il a de relâcher les organes de l'eſtomac & des inteſtins, d'affaiblir les ſucs digeſtifs en les délayant continuellement, d'attaquer, à la longue, le genre nerveux, & d'épuiſer ſourdement les puiſſances vitales. L'uſage habituellement exceſſif qu'on fait de cette boiſſon en Angleterre eſt, de l'aveu même des médecins de cette contrée, une cauſe certaine de la fréquence de la Conſomption pulmonaire. Écoutons ce qu'un médecin de mes amis (le docteur Buchan, fils du célèbre médecin de ce nom) a écrit au ſujet du thé, dans une thèſe qu'il a ſoutenue à l'Univerſité de Leyde, ſur la Phthiſie pulmonaire. En parlant des cauſes qui diſpoſent à

(30), les panades, les boudings (31), les légumes & les fruits ſont les ſeuls alimens convenables à cet état. L'eau de ſource, le petit-lait ou le lait de beurre, & l'eau de Briſtol, qui eſt

---

cette affection trop funeſte, il s'exprime de cette manière : *Calidiores potiones, & longè præceteris, illam tàm frequens, ſed noſtratibus, heu ! tam inveſta conſuetudo, theam & theiformes infuſiones quam calidiſſimas inhauriendi ; quibus, præter calorem perpetuo debilitantem, procul dubio ineſt, ſaccharo etiam* [*nec adjuvat*] *celatum venenum aliquod, concoctionem cibi potiſſimum impediens, & quaſi ab origine robora corporis & vim vitæ immunuens.* Ce langage de la raiſon eſt celui de tous les médecins anglais * ; & cependant ils ſont les premiers à autoriſer, par leur exemple, l'uſage abuſif de cette boiſſon pernicieuſe.

(30) L'emploi du lait, comme moyen curatif dans la pulmonie, eſt encore un de ces objets de diſcuſſion ſur lequel les gens de l'art ne ſont point d'accord. En Angleterre, où la diète fortifiante a généralement prévalu ſur le régime contraire, le lait eſt peu d'uſage, ſur-tout dans les maladies du genre de celle-ci ; & je ne crains pas de dire que je ſuis aſſez porté à partager cette opinion. Le lait, nous n'en doutons pas, a ſes vertus, ſoit comme aliment, ſoit comme remède ; mais ne ſerait-il pas poſſible que ſa couleur analogue à celle du chyle, que ſon goût doux & flatteur, que les qualités nutritives & balſamiques, en un mot, que nous attachons à cette

* Voyez le Traité du Docteur Lettſom, ſur le thé, imprimé à Londres en 1772.

légèrement minérale, formeront alternativement, ou à ſon choix, la boiſſon du malade. Enfin, attendu que chaque reproduction d'un nou-

---

ſubſtance élémentaire, préparée par les mains de la nature pour l'eſtomac des jeunes animaux, nous euſſent peut-être fait trop illuſion en nous induiſant à croire que, par cette analogie, le lait devait également convenir aux eſtomacs délabrés & infirmes? Si l'on conſidère le peu de rapports qui doit exiſter entre l'eſtomac tendre & délicat, mais bien conſtitué d'un enfant, & celui d'un adulte débile & languiſſant, dont les organes digeſtifs ſont uſés, ou ſe trouvent empâtés de ſucs viciés, acides, & de matières imparfaitement élaborées; ſi l'on veut, dis-je, ſe rappeller l'eſpèce de décompoſition que ſubit ce fluide avant de pouvoir ſe digérer, & faire attention au travail pénible que, dans cet état, il doit occaſionner à l'eſtomac d'un malade; enfin, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le principe de corruption qu'il doit communiquer à la maſſe des liquides qui, dans la pulmonie, marchent eux-mêmes à grands pas vers une corruption complète, combien ne trouvera-t-on pas de raiſons qui s'oppoſent à ce que le lait puiſſe jamais remplir les indications qu'on lui ſuppoſe dans la cure de la Phthiſie pulmonaire? Hyppocrate ne le permit jamais dans les ulcères du poumon; Hoffman ne l'ordonne point dans cette maladie; enfin, le ſavant Haller, dont l'autorité doit avoir quelque influence en médecine, nous dit, en parlant du lait: *eſt in lacte ſuum vitium. Debilitat adultum hominem, ut omnis vegetabilis victus ſolet, ventriculum obtundit. Alvum aliis nimis ſolvit,*

veau chyle dans le ſang y cauſe un certain degré de fermentation, qui excite ſouvent beaucoup d'anxiété chez la plupart des conſomptionnaires, il eſt à propos d'obvier à cet inconvénient par une nourriture légère & peu ſubſtantielle.

Lorſque le malade eſt parvenu au point de ſa guériſon ( ce qui ſe re-

---

*ſiccat aliis, ablinitis inteſtinis, & in univerſum minus convenit iis hominibus quibus fibra debilis eſt & laxa.* Finalement, pour ne rien laiſſer à deſirer à mes lecteurs ſur ce ſujet, je ne ſaurais mieux faire que de les renvoyer aux ſavantes Obſervations de M. Raulin, *ſur les préjugés où l'on eſt à l'égard de l'uſage du lait dans la pulmonie*, ouvrage au mérite duquel il ſerait difficile de rien ajouter.

(31) Le pouding eſt un des mets conſtitutifs de la cuiſine anglaiſe, & qui ſe diverſifie à l'infini. On ne peut guère comparer cette préparation qu'à certaines crêmes au riz & aux amandes qui ſont employées ſur nos tables en France, ou à cette ſorte d'entre-mets que nous y nommons *œufs au lait*. Il eſt une autre eſpèce de pouding beaucoup plus commune, qui ſe compoſe avec une pâte groſſière de riz cuit à l'eau, du beurre, du ſel, & des graines de raiſins ou de groſeilles confites, & qu'on appelle *plumb pudding*. On doit ſentir qu'une nourriture pareille ne ſerait nullement propre à des eſtomacs faibles ou malades.

connaît au retour du pouls à ſon état naturel, à l'abſence des douleurs, à la ceſſation de la toux & à la quantité diminuée des crachats, devenus d'ailleurs moins viſqueux & ſe rapprochant beaucoup du *mucus* ordinaire), la faibleſſe inhérente à cet état de convaleſcence eſt bientôt diſſipée par l'exercice modéré du cheval, par le changement d'air, & par l'uſage du quinquina combiné avec les acides minéraux. Le convaleſcent peut enſuite reprendre graduellement ſon train de vie ordinaire, en évitant ſeulement les excès de tout genre.

On ſera peut-être ſurpris de voir qu'il n'ait point été fait mention de loochs, ni d'autres remèdes huileux propres à calmer la toux. La vérité eſt que je ne les ordonne jamais, ayant toujours obſervé qu'ils étaient plutôt nuiſibles que ſalutaires, par le dégoût qu'ils cauſent à l'eſtomac en l'empâtant, & attendu leur aptitude à éloigner l'appétit. D'ailleurs, la toux ne ceſſe qu'avec la maladie; &

l'on peut seulement en appaiſer la violence à l'aide des anodyns, des boiſſons chaudes & délayantes, ainſi que par de doux laxatifs.

## CHAPITRE VII.

### *De la Phthiſie, ou Conſomption ulcéreuſe.*

CETTE eſpèce de maladie eſt la conſéquence immédiate d'un état ulcéreux du poumon. La matière purulente qui découle de la plaie étant mêlée, par l'abſorption, à la maſſe générale du ſang, y produit une fermentation ſeptique, qui ſe communique à toute l'habitude. C'eſt pourquoi cette maladie, d'une nature vraiment putride, doit être entièrement diſtinguée de l'eſpèce précédente, qui eſt purement inflammatoire.

Cette affection ſuppoſe, dans le principe, une rupture de quelque

vaiſſeau dans la ſubſtance du poumon, & par ſuite, une extravaſation de ſang, qui eſt devenu ſtagnant dans les interſtices & les cavités cellulaires de ce viſcère. Ce fluide ainſi épanché, acquiert une qualité acrimonieuſe ſi fortement putride & corroſive, qu'il diſſout non-ſeulement les parties avec leſquelles il eſt directement en contact, mais il détruit encore le ſyſtême général auquel il a communiqué par la voie de l'abſorption. Cette maladie eſt la ſuite la plus directe de l'hémopthiſie.

Voici, au ſurplus, les ſymptomes qui la caractériſent particulièrement. Elle eſt toujours accompagnée d'une fièvre lente, dans le cours de laquelle le malade éprouve des accès de friſſon qui ſont ſuivis d'une chaleur brûlante, & quelquefois d'une ſueur imparfaite, ſans l'intermède du chaud. Le battement des artères excède communément le nombre de cent pulſations par minute; mais le pouls, quoique vif et petit, eſt aſſez mollet. L'inten-

ſité de la fièvre augmente conſidérablement ſur le ſoir, & la chaleur devient exceſſive malgré la moiteur générale de la peau. La langue eſt ſèche & la ſoif ardente. Les joues ſont empreintes d'une teinte cramoiſie, tandis que le reſte du corps eſt extrêmement pâle: il ſurvient auſſi, pour l'ordinaire, une ſueur froide au front & à la poitrine.

L'appétit du malade diminue progreſſivement, ſur-tout pour les mets de ſubſtances animales; au lieu qu'il deſire avec ardeur les fruits aqueux & les boiſſons acidules. Il éprouve, de plus, des nauſées habituelles & de fréquens vomiſſemens après les repas; ſa reſpiration, vive & laborieuſe, eſt pour ainſi dire haletante. Le ſouffle de ſon haleine exhale une odeur infecte. Il ſe plaint de points aigus & douloureux dans la région de la poitrine; la toux eſt violente & preſque continuelle. La matière des crachats, plus ou moins copieuſe, eſt blanche ou jaune, ſanieuſe, ſangui-

nolente, toujours putride & d'une odeur insupportable, sur-tout quand elle est échauffée par le feu.

A cette époque la voix s'enroue; quelquefois même elle s'éteint entièrement, & ne produit plus qu'un son creux & rauque qui est propre à cet état de la maladie. Le patient s'affaiblit & amaigrit à vue d'œil; son regard devient fixe, & l'éclat de ses yeux se ternit au point que la conjonctive paraît d'une couleur de perle trouble. La peau est sans cesse tourmentée de démangeaisons importunes, qui font naître à sa surface des pustules rougeâtres & en grand nombre. Enfin, la diarrhée survient avec des tranchées & des ténesmes cuisans; & en examinant attentivement les selles du malade, on y découvre des parties purulentes qui exhalent une odeur cadavéreuse.

Souvent l'apparition des pustules dont nous venons de faire mention, trompe le praticien, & peut l'induire à considérer ce symptome comme dé-

rivant d'une cauſe ſcorbutique. Alors le malade, ſéduit par cette illuſion, ſe rend gaiement aux eaux minérales d'Harrowgate (32), dont les principes actifs & ſtimulans, détruiſent bientôt ſa frêle exiſtence, s'il n'eſt prévenu à temps, par des avis judicieux, du danger qu'il y a d'uſer de ce remède dans une pareille ſituation.

Enfin, les pieds & les mains enflent; la couleur du viſage prend une teinte cadavéreuſe; la diarrhée colliquative augmente, & les tranchées ainſi que les ténesmes, deviennent inſupportables; les crachats ſe ſupprimment, & une ſorte de délire obſcur & de ſtupeur comateuſe eſt le dernier avant-coureur d'une mort très-prochaine.

D'après ce que nous venons d'ex-

(32) Harrowgate eſt une petite ville d'Angleterre dans la province d'York, à 70 lieues de Londres. Les eaux minérales qu'elle fournit ſont ſulphureuſes à un degré conſidérable; & on les emploie avec ſuccès dans les maladies de peau invétérées, ainſi que dans les affections ſcorbutiques.

poſer ſur les ſignes caractériſtiques & ſucceſſifs de la Conſomption ulcéreuſe, on ne peut ſe faire illuſion ſur l'évidence de la putridité dans cette maladie. Chaque ſymptome indique l'état de putreſcence où ſont les fluides, & décèle les effets du virus tabifique, dont la réabſorption entraîne néceſſairement la deſtruction générale du ſyſtême.

## CHAPITRE VIII & dernier.

*De la cure de la Conſomption ulcéreuſe.*

POUR procéder avec juſteſſe à l'égard de l'objet de ce chapitre, nous devons conſidérer que cette maladie, dans le fait, offre à la fois la complication d'une fièvre putride générale, & d'un état ulcéreux du poumon. La cauſe de la mort la plus immédiate eſt ſans contredit la fièvre putride; car il arrive que des pulmoniques vi-

vent plusieurs années avec l'organe du poumon dans un état beaucoup plus endommagé qu'on ne le trouve chez des sujets morts d'une phthisie décidément ulcéreuse. En conséquence, pour mettre à même d'obvier à cette affection, nous allons en former le principal sujet de notre attention dans la suite de cet ouvrage.

La cure de la fièvre hectique putride doit être tenté, 1°. en combattant le pouvoir sédatif de l'âcrimonie septique; 2°. en cherchant à corriger & à adoucir la diathèse putride des humeurs.

La première indication se trouve remplie dans l'administration des remèdes qui ont la puissance d'augmenter & de soutenir la tension des fibres, sans leur causer aucun degré de stimulus ni d'irritation. On range dans cette classe les toniques, spécialement le quinquina & les acides minéraux, remèdes auxquels on peut ajouter l'action immédiate du froid.

Chacune des propriétés reconnues

au quinquina, démontre ſon importance dans la Conſomption ulcéreuſe, & fait deſirer que l'uſage de cette écorce ſoit plus généralement répandu qu'il ne l'eſt dans la pratique ; mais il ne ſera cependant pas déplacé d'obſerver que, bien loin d'en retirer des avantages, on reſſentira au contraire des effets pernicieux de ce remède, s'il eſt indiſcrètement adminiſtré. On s'en ſervait beaucoup il y a quelques années dans cette maladie ; mais faute de l'adapter aux ſeules circonſtances dans leſquelles il peut convenir, on s'eſt apperçu qu'il nuiſait beaucoup aux malades, en les échauffant & en augmentant chez eux la difficulté de reſpirer.

Cet inconvénient ne doit être attribué qu'au peu d'attention du praticien à diſtinguer la différence eſſentielle qui exiſte entre les diverſes eſpèces de Conſomptions, qu'on conſidérait, mal à propos, comme une ſeule & même maladie, & qui étaient traitées en conſéquence. Lorſque,

par l'effet d'un hasard heureux, le quinquina a été employé dans les cas de Consomption ulcéreuse, on en a toujours retiré de bons effets ; mais quand ce remède a été prescrit dans les cas où il y avait douleur violente & locale, & où la diathèse inflammatoire dominait, il est aisé de pressentir les suites funestes qui ont dû en résulter. Pour règle générale, on ne doit jamais user du quinquina toutes les fois qu'il y a inflammation considérable.

Nous avons également eu lieu d'observer qu'attendu l'état de faiblesse des premières voies dans les sujets affectés de cette sorte de maladie, le quinquina pris en substance avait rarement produit un effet avantageux (33) ; cette écorce est infiniment plus convenable en décoc-

(33) C'est aussi le sentiment du Docteur William May, dont j'ai déjà cité l'autorité & l'ouvrage. Ce Médecin dit que le quinquina pris en substance cause des nausées & un poids douloureux à la région

tion

tion ou en infusion ; & la formule suivante est celle qui m'a paru préférable à toute autre préparation.

℞ De quinquina pulvérisé. . . . . 3 vj.
D'eau pure. . . . . ℔ ß.
Faites infuser à froid pendant huit heures, & filtrez la liqueur quand elle a reposé.
Ajoutez ensuite de l'infusion ci-dessus. ℥ jß.
De teinture de quinquina d'Huxham (34). 3 j.
D'élixir vitriolique q. s. pour former cette dose qu'on prendra deux ou trois fois par jour.

---

épigastrique, & qu'il a vu plusieurs fois cette écorce rejettée, par l'effet de l'émétique, telle qu'on l'avait prise, si ce n'est qu'elle s'était formée en petites masses enduites d'un limon solide & visqueux. Du reste, j'ose croire, d'après les succès que j'en ai retirés dans les degrés avancés de la Phthisie pulmonaire, que c'est le plus puissant tonique & antiseptique qu'on puisse y employer. Je citerai même une fille âgée d'environ 25 ans, chez laquelle j'ai fait cesser une espèce de toux convulsive, en même tems que la fièvre lente accessoire, par le seul usage du quinquina uni à l'opium. Cette malade réunissait tous les symptomes d'une phthisie naissante, à l'hémopthisie près ; & d'après le résultat de mon traitement, je ne puis que croire que sa maladie était principalement due à un spasme nerveux dans la poitrine, occasionné par l'atonie des solides (*atonia gignit spasmum*, a dit Hoffman). Enfin il est probable que le quinquina a également agi dans cette circonstance, & comme fébrifuge, & comme antispasmodique.

(34) La teinture d'Huxham, remède fort en vogue

L'action du froid, en s'oppoſant à la putreſcence des humeurs du corps animal, eſt tellement puiſſante, qu'elle a ſouvent, employée à un degré convenable, totalement prévenu la putréfaction. Le froid agit puiſſamment comme tonique dans toutes les maladies putrides. Il fortifie le ſyſtême général ; il augmente les reſſorts de

---

en Angleterre, dans les cas où il s'agit de fortifier l'eſtomac, & notamment pour combattre les fièvres intermittentes, n'eſt autre choſe qu'une teinture de quinquina compoſée, qui diffère peu de celle qui eſt employée dans notre pharmacie. En voici la recette telle qu'elle eſt inſérée dans le nouveau diſpenſaire de Londres, imprimé en 1789.

| | | |
|---|---|---|
| ℞ | De poudre de quinquina. . . . . | ℥ ij |
| | D'écorce d'orange ſèche. . . . . | ℥ jß |
| | De racine de ſenéka concaſſée. . . . . | ʒ iij |
| | De ſafran oriental. . . . . | ʒ j |
| | De poudre de cochenille. . . . . | ϑ ij |
| | D'eſprit-de-vin. . . . . | ℥ xx |

Faites digérer pendant quatorze jours ; coulez enſuite cette teinture pour l'uſage.

J'ai employé avec fruit cette préparation dans la pulmonie ulcéreuſe, lorſque l'eſtomac des malades ne pouvait ſupporter le quinquina en nature, ou ſous forme d'électuaire.

la fibre ; il ranime étonnamment les eſprits vitaux. Enfin, il ſemble que c'eſt par inſtinct de la nature, que les conſomptionnaires eux-mêmes ſoient toujours portés à rechercher le froid avec tant de délices. C'eſt auſſi ſous ces rapports que je leur conſeille de prendre leurs boiſſons & les remèdes abſolument froids ; ſi ce n'eſt cependant dans des circonſtances où quelques ſymptomes inflammatoires s'oppoſeraient à cette méthode.

Il eſt en outre de la dernière importance de faire reſpirer aux malades un air pur & frais ; celui de leur appartement doit être fréquemment renouvellé par l'ouverture des portes & des fenêtres, à des momens convenables ; car rien n'eſt plus nuiſible dans cette maladie que d'habiter des appartemens clos & chauds, ou maſqués par d'autres logemens. On doit conſidérer le fluide atmoſphérique qui nous inveſtit de toutes parts comme un bain réel dans lequel nous ſommes plongés, qui agit conſtamment ſur

nos corps, & qui nous fortifie ou nous relâche, en proportion du degré de fraîcheur ou de chaleur dont l'air ſe trouve imprégné.

C'eſt par de ſemblables moyens qu'on pourra combattre avec ſuccès la puiſſance ſédative de l'acrimonie putride.

La ſeconde indication propre à corriger la diathèſe putride des humeurs, ſe trouve dans l'uſage des remèdes anti-ſeptiques qui ſont, 1°. le quinquina; 2°. tous les végétaux rafraîchiſſans & de nature aceſcente; 3°. l'air fixe.

L'effet de ces remèdes doit être favoriſé par des boiſſons délayantes, priſes en abondance; mais on doit avoir attention de nettoyer auparavant les premières voies des impuretés qu'elles pourraient contenir; car dans cette eſpèce de maladie la bile & les autres humeurs ont une grande diſpoſition à la putreſcence; & ſi on les laiſſe croupir dans les inteſtins, non-ſeulement elles y produiront un

principe conſtant de fermentation, mais il en réſultera encore des accidens locaux, tels que des nauſées, le vomiſſement, des évacuations exceſſives, des coliques douloureuſes, des téneſmes, &c.

Le quinquina ayant été juſtement recommandé comme tonique dans la Conſomption ulcéreuſe putride, nous allons conſidérer ici ſa vertu comme anti-ſeptique. Les expériences du docteur Macbride prouvent ſuffiſamment que le quinquina poſſède cette qualité au point le plus éminent; puiſqu'il eſt établi qu'un degré convenable de fermentation dégage de cette écorce une matière ſubtile qui a le pouvoir de rendre la fraîcheur à des ſubſtances animales déjà putréfiées. C'eſt ce qui a donné lieu de retirer de l'application de ce remède un ſi grand avantage dans la cure des mortifications naiſſantes; ainſi que pour la guériſon des plaies & ulcères dans leſquels les ſolides ſont totalement relâchés, & les fluides en état

de diſſolution. L'expérience journalière juſtifie également l'efficacité du quinquina dans les fièvres malignes, les eſpèces de petite vérole de la plus mauvaiſe qualité, & dans toutes les affections où les humeurs tendent évidemment à la putreſcence. Du reſte, nous avons déjà indiqué la manière la plus favorable d'adminiſtrer ce remède *par excellence*.

La théorie de la putréfaction, & conſéquemment la découverte des ſubſtances propres à la prévenir dans les corps animés, n'eſt parfaitement connue que depuis peu d'années. Nous en ſommes redevables aux ouvrages que Sir John Pringle & les docteurs Black & Macbride ont publiés ſur la nature & le méchaniſme de la putréfaction ; auſſi la médecine peut-elle actuellement ſe flatter de poſſéder les moyens les plus ſpécifiques pour combattre avec ſuccès un auſſi formidable ennemi.

Les ſucs récens des fruits & des végétaux ſont de très-puiſſans cor-

rectifs de la putrescence ; mais leur effet est plus spécialement sensible quand ils sont en fermentation ; car il est démontré que dans cet état les fruits & les végétaux fournissent une quantité de vapeur subtile & antiseptique à un degré éminent, qui a la faculté de restituer aux substances animales la fraîcheur qu'elles avaient perdue par la putréfaction.

Ce principe fugitif repose & sommeille, pour ainsi dire, dans l'union de différentes espèces de matières composées ; & il ne peut s'en dégager & prendre un nouvel essor que par une destruction de leur texture, savoir : dans les substances animales, par la putréfaction ; dans les végétaux, par la fermentation ; & dans les substances minérales, par différens procédés de décomposition.

Les végétaux acescens sont d'un usage important dans toutes les maladies où la bile a acquis une impression putride. Ils adoucissent & corrigent graduellement l'acrimonie de

cette humeur, & préviennent par-là beaucoup d'inconvéniens acceſſoires qui en réſulteraient.

Sous ce point de vue, le ſuc récent des fruits aqueux devient d'un uſage eſſentiel dans la Conſomption ulcéreuſe. On doit ſur-tout préférer ceux qui poſſèdent une acidité douce & piquante, comme les oranges, les pommes, les raiſins de Corinthe, &c. mais il convient de n'en uſer que dans leur parfaite maturité. Il n'eſt pas moins important d'obſerver que lorſque les fruits ſont trop mûrs, ils ne ſont plus doués de cette propriété anti-putride pour laquelle je les recommande : un fruit au-delà de ſa maturité, & dont les ſucs acides ſe ſont évaporés, tourne bientôt lui-même à la putreſcence ; il peut même alors aggraver le mal au lieu de le combattre. Au ſurplus, les malades doivent uſer des fruits en abondance, mais cependant dans une proportion qui ne puiſſe pas cauſer de flatuoſités à l'eſtomac ni aux inteſtins.

Le célèbre Hoffman nous cite l'exemple d'un pulmonique de l'espèce dont il est question, qui, s'étant refusé à toutes sortes de remèdes, fut tiré en moins de trois semaines de l'état le plus déplorable pour avoir mangé une quantité prodigieuse de fraises *.

Dans cette maladie, ainsi que dans toutes celles de l'espèce putride, le malade desire ardemment les fruits acidules & les végétaux. C'est ce qui donne lieu de présumer que si l'on s'écartait moins des indications de la nature daus la plupart des maladies, on retirerait probablement de bien plus grands avantages dans le résultat de leur traitement. Il n'est assurément que trop de malades qui sont morts, pour avoir fait céder aux règles étroites de l'art le vœu méconnu de la nature ! Il faut cependant convenir que les médecins instruits commencent enfin à se délivrer des entraves

* Vide Cap. de affect. phtisicâ.

du préjugé, pour n'écouter que les préceptes invariables de cette mère ſage & prévoyante. Une ſemblable indépendance des opinions erronées de nos prédéceſſeurs, jointe à l'attention de ne pas dévier de la route tracée par la nature dans le cours des maladies, à coup ſûr, ne peut que tourner à l'avantage du genre humain, en perfectionnant l'art de guérir.

J'oſe donc me livrer à l'eſpoir que le ſiècle préſent formera une époque importante dans les annales de la médecine. L'eſprit d'une recherche libre & indépendante ſemble ſe répandre univerſellement; & comme membre du corps reſpectable auquel je me fais gloire d'appartenir, je puis dire ici que les praticiens ont, de concert, combiné leurs efforts pour étendre la perfection de l'art juſques dans ſes dernières ramifications.

Nous allons enfin parler de la troiſième indication, qui tend à introduire dans l'intérieur une quantité

suffisante de ce puissant correctif de la putréfaction, *l'air fixe* (35).

---

(35) Depuis la première édition de cet ouvrage, il a paru une brochure en anglais, par laquelle le docteur Beddoes, professeur de chymie à l'Université d'Oxford, offre comme un moyen curatif, & qu'il regarde comme presque infaillible dans les premiers degrés de la phthisie pulmonaire, l'emploi par inspiration de différens airs artificiels, modifiés & combinés avec l'air atmosphérique. Outre des argumens d'une grande force, cet habile médecin étaie son système de l'autorité des plus célèbres chymistes de notre siècle. Il invoque sur-tout en sa faveur l'assentiment de Fourcroy, savant que la République Française s'honore de posséder autant sous le rapport des sciences, que comme un de ses législateurs. En un mot, les observations rapportées à l'appui des raisonnemens de l'auteur, sont aussi authentiques qu'elles paroissent concluantes.

Au moyen de son procédé, le docteur Beddoes, & d'autres praticiens qu'il cite, sont parvenus à diminuer considérablement la quantité de l'expectoration; à rendre la poitrine libre & dégagée, de douloureuse & oppressée qu'elle était; à restaurer au malade l'appétit & le sommeil; à détruire sur-tout d'une manière merveilleuse la fétidité de l'haleine des malades; en un mot, à rendre le pouls à-peu-près à son état naturel.

L'auteur d'une découverte aussi importante s'engage à publier incessamment les détails relatifs à l'appareil nécessaire pour se procurer ces différens airs artificiels. Il promet aussi la description & la gravure de l'instrument, qu'il annonce, au reste, peu différent du gazomètre de l'*infortuné* Lavoisier. Mais écoutons

Tous les végétaux dans un état de vive fermentation ſont imbus de ce principe élaſtique, qui ſe développe en grande quantité, au moyen de l'efferveſcence qu'on excite par la mix-

---

le docteur Beddoes lui-même, plein de ſon ſujet, & animé du deſir brûlant de ſervir l'humanité, après avoir fait l'énumération rapide des diverſes maladies dans leſquelles il penſe que ſon procédé pourroit réuſſir, s'écrier dans ſon enthouſiaſme : « S'il eſt malheureuſement beaucoup de maladies dans leſquelles ni les malades ni les praticiens n'ont nullement lieu d'être ſatisfaits de l'état actuel de la médécine, il exiſte beaucoup de circonſtances qui ſemblent indiquer l'époque prochaine d'une grande révolution dans l'art. Nous ſommes déjà redevables à la chymie pneumatique de commander en quelque ſorte aux élémens qui compoſent les ſubſtances animales; & l'on ne peut révoquer en doute l'influence d'une proportion convenable de ces mêmes élémens modifiés & combinés. C'eſt donc à la médecine pneumatique à ſavoir en faire une ſage & juſte application à la reſtauration & à la conſervation de la ſanté Ainſi, s'il n'eſt point abſurde de ſuppoſer l'organiſation humaine ſuſceptible de perfection, par analogie avec celle qu'on a déjà fait éprouver à différentes eſpèces d'animaux & de végétaux, pourquoi ne ſe livreraiton pas à l'eſpoir, non-ſeulement d'un changement avantageux dans la pratique actuelle de la médecine, mais encore dans la conſtitution même de la nature humaine? changement heureux qui réaliſerait enfin une partie des rêveries de l'alchymie ».

tion de ſubſtances alkalines avec l'affuſion d'un acide.

Les liqueurs ſalines ſont d'une grande efficacité dans la pulmonie ulcéreuſe, pourvu qu'elles ſoient avalées dans l'inſtant de l'effervescence, & qu'on en répète ſouvent l'uſage. Parmi le nombre des préparations de cette eſpèce, celle compriſe ſous la formule ſuivante m'a paru auſſi agréable à prendre qu'elle eſt avantageuſe dans ſes effets.

℞ D'eau de Seltzer. . . . . ℥ jv.
De ſucre de limon récent . . . . . ℥ ß.
De ſel d'abſinthe. . . . . ℈ j.

Mêlez le tout, pour être avalé pendant l'effervescence.

Le mélange d'un alkali modéré avec du vinaigre commun, produit le même effet que la préparation ci-deſſus. Cette mixtion a ſeulement le déſavantage de moins flatter le goût; mais, à raiſon de la modicité du prix, ce remède devient très-utile à la claſſe peu fortunée. L'eau fortement acidulée par l'acide vitrio-

lique, avec une addition proportionnelle d'un doux alkali, remplit également le même but : cette boiſſon eſt d'ailleurs infiniment plus agréable & à meilleur marché que la dernière ; elle peut même lui être préférée dans pluſieurs circonſtances.

Mais nous obſerverons qu'on ne doit attendre du ſuccès de ces mixtions, qu'autant que l'uſage en eſt fréquemment employé : il n'eſt pas poſſible d'eſpérer beaucoup d'effet d'une boiſſon de cette eſpèce priſe une ſeule fois en ſix ou huit heures de temps.

Les infuſions de malt, de mélaſſe, de miel, de ſucre, &c. en état de vive effervescence, peuvent auſſi former des moyens curatifs d'une grande efficacité dans cette maladie. Il eſt ſeulement néceſſaire qu'elles ne ſoient pas trop fortes, & qu'il n'y entre point de ſubſtances qui puiſſent nuire à la fermentation, telles que le houblon & tous les amers en général. Il eſt ſur-tout eſſentiel que ces infuſions

ſoient bues pendant l'efferveſcence; car dès qu'elles ſont devenues inſipides & qu'elles ont perdu leur acidité, non-ſeulement leur effet médicinal ceſſe, mais attendu leur aptitude à fermenter dans un ſens contraire au but qu'on ſe propoſe, il peut en réſulter des inconvéniens de différente eſpèce: c'eſt ce qui prouve la néceſſité de renouveller ſouvent le procédé de l'efferveſcence. Le porter ſpiritueux mis en bouteille, le cidre, le poiré, l'hydromel, &c. toutes ces boiſſons peuvent remplacer avantageuſement celles dont il a été parlé plus haut. J'ai connu une dame qui attribue, avec beaucoup de vraiſemblance, ſa guériſon d'une Conſomption pulmonaire ulcéreuſe à l'uſage habituel du porter (36).

Les eaux minérales de Seltzer &

(36) Le porter eſt une boiſſon fermentée, faite avec de l'orge très-deſſéchée par la torréfaction. C'eſt la plus ſpiritueuſe & la plus ſubſtantielle de toutes les bières; c'eſt, en un mot, la bière *par excellence* des Anglais.

de Pyrmont ſont auſſi très-efficaces dans cette maladie, pourvu qu'on les prenne fraîches & en quantité ſuffiſante ; mais leur cherté nuit généralement à leur uſage.

Le docteur Prieſtley a découvert le procédé d'imprégner l'eau commune d'air fixe. Par cette ſimple addition, l'eau contracte la qualité gaſeuſe qui eſt particulière aux eaux de Seltzer & de Pyrmont, & peut offrir les mêmes avantages *. Il ſuffit ſeulement d'en boire abondamment, & d'en faire ſa boiſſon ordinaire. Au ſurplus, ſi quelque circonſtance exigeait un remède plus chaud, il ſerait bon d'ajouter à la mixtion un peu de vin de Bordeaux, du cidre ou de l'hydromel. Toutes ces boiſſons d'ailleurs répondent au même but.

Si pendant l'uſage de ces remèdes les premières voies devenaient dou-

* Voyez la méthode d'imprégner l'eau d'air fixe, dans le petit Traité du docteur Prieſtley ſur ce ſujet ; mais l'appareil le plus propre à ce procédé, eſt de l'invention du docteur Nooth.

loureuſes,

loureuſes, ou qu'elles fuſſent diſtendues par des vents, on peut dans ce cas avoir recours aux aromates ainſi qu'aux amers, mais avec les précautions néceſſaires.

Actuellement que nous avons amplement traité de la manière de parer aux accidens les plus urgens de la Conſomption pulmonaire ulcéreuſe, ou de la putreſcence générale des fluides, nous allons indiquer la méthode curative du mal dans ſa ſource, c'eſt-à-dire, de l'ulcère au poumon.

Mais avant d'entrer en matière, il ne ſera pas inutile de faire quelques réflexions ſur la difficulté ſouvent inſurmontable de guérir les plaies & les ulcères, même aux parties extérieures du corps; ſur-tout lorſque le mal eſt ſitué près des jointures ou autres endroits expoſés à un mouvement habituel. Malgré que le chirurgien ait l'avantage des applications locales, & qu'il ſoit en ſon pouvoir de prévenir un ſurcroît d'acrimonie dans la plaie; comme auſſi d'empêcher la

communication de l'air extérieur, ſi préjudiciable aux plaies en général, on ne peut ſe diſſimuler que la guériſon en eſt ſouvent impoſſible ; à moins qu'un repos abſolu de la partie affectée ne favoriſe l'effet des remèdes. D'après cela, doit-on être ſurpris de voir les efforts de l'art auſſi ſouvent en défaut dans la cure des ulcères au poumon ! organe qui, pendant chaque inſtant de la vie, ſe trouve dans une action continuelle occaſionnée par le mouvement alternatif de l'inſpiration & de l'expiration. Il eſt d'ailleurs preſque impoſſible d'atteindre immédiatement la partie ulcérée, ſi ce n'eſt par l'inſuflation de l'air ou de quelque vapeur dans la cavité des bronches ; & comme il n'exiſte aucun égouttoir dans la partie la plus déclive de la plaie, la matière a d'autant plus de difficulté à s'évacuer par l'expectoration, que ſa ſortie eſt contraire à la force de gravité. Dans l'état de ſanté, l'action des muſcles ſuffit bien pour ſurmonter cet effort ;

mais le corps ſe trouvant affaibli par la maladie, l'action muſculaire, diminuée proportionnellement, devient alors inſuffiſante. Ajoutons à ces inconvéniens celui du contact inévitable de l'air ambiant avec la partie ulcérée, pendant l'inſpiration.

On doit tenter la cure de l'ulcère au poumon par des moyens propres à remplir les indications ſuivantes : 1°. Détourner l'affluence des humeurs qui ſe portent à cet organe, pour déterminer leurs cours vers la ſurface du corps. 2°. Chercher à évacuer la matière purulente dont le poumon peut être imbu. 3°. Corriger l'acrimonie de celle qui reſte, pour obvier à l'infection générale.

Lorſqu'une douleur locale, la difficulté de reſpirer, & une inflammation violente annoncent une affluence morbifique de fluides vitaux au poumon, alors les ſels neutres, le tartre émétique, l'ipécacuanha uni à l'opium (37),

(37) On doit être d'autant plus ſurpris de voir qu'il ait été fait une mention auſſi legère de l'*opium*

& tous remèdes qui ont la puiſſance de relâcher les tégumens extérieurs, & de rétablir l'équilibre dans la circulation, ſont parfaitement indiqués. Nous avons déjà mentionné la manière dont ils doivent être adminiſtrés ; mais comme dans la Conſomption

---

dans le cours de cet Ouvrage, que l'adage d'un des plus ſavans Médecins que l'Angleterre ait produits (Sydenham), *ſine opio manca eſt medicina*, y eſt on ne peut pas plus accrédité. Il ne m'appartiendrait pas ſans doute, de prononcer entre l'aſſurance hardie des Médecins anglais, & notre prudence timorée en France ſur l'emploi de l'opium ; mais je dois impartialement rendre hommage à la vérité, en publiant que ce remède m'a parfaitement réuſſi dans bien des cas où je n'euſſe pas oſé l'adminiſtrer avant mon voyage dans cette contrée; & particulièrement dans diverſes affections de la poitrine indépendantes d'inflammation. Je dirai plus ; c'eſt à l'opium, uni au quinquina & à l'élixir de vitriol, que je dois ma guériſon perſonnelle d'un catarrhe chronique qui avait réſiſté, pendant près de ſix mois, à toutes les autres reſſources de l'art. Au ſurplus, quand même l'effet de l'opium dans la pulmonie ſe bornerait uniquement à tempérer la violence de la toux, à retarder la colliquation des diarrhées, ou à procurer du calme & le ſommeil (avantages qu'on ne ſauroit refuſer à ce médicament) ; à prolonger, par conſéquent, l'exiſtence des malades dont le ſort eſt déſeſpéré, eh ! ne ſerait-ce pas toujours un remède bien précieux à l'humanité ?

ulcéreuſe confirmée il exiſte rarement un degré remarquable d'inflammation, il y a conſéquemment fort peu d'occaſions qui requièrent l'emploi de ces médicamens.

Un ſentiment de peſanteur à la poitrine, la bouche infectée d'une odeur putride, & la reſpiration pénible ; ces ſymptomes, dis-je, réunis à la faibleſſe & à des nauſées, donnent lieu de ſuſpecter une accumulation de matières putrides au poumon. Dans ce cas, il eſt à propos de favoriſer le vomiſſement par une infuſion de camomille ; ou ſi ce moyen ne ſuffiſait pas, on peut donner ſans crainte l'ipécacuanha à une doſe aſſez faible pour ne procurer que de légères évacuations. L'amas & le ſéjour d'une humeur auſſi offenſive pourraient, non-ſeulement cauſer de grands inconvéniens, à raiſon de ſon *ſtimulus*, ſur les parties qu'elle occupe, mais encore par ſon abſorption dans la maſſe générale des fluides.

Les cautères & les ſétons ont quel-

quefois produit une heureuſe dérivation de cette humeur à l'extérieur. Sir John Pringle, d'après des expériences réitérées avec ſuccès, recommande ſingulièrement l'ouverture d'un ſéton ſur le ſiège même de la partie extérieure de la poitrine la plus affectée. C'était auſſi la méthode des anciens.

Dès qu'on a évacué, autant qu'il eſt poſſible, la matière putride, on doit réunir enſuite tous ſes efforts pour corriger l'acrimonie de celle qui peut reſter au-dedans; de manière à rendre nulle ſon action locale, & à empêcher le réſultat d'un ferment ſeptique ſur la maſſe des fluides.

Le ſeul moyen que je connaiſſe pour être propre à remplir cette indication, eſt d'introduire dans les poumons une quantité ſuffiſante d'air fixe, produit par des mixtions ſalines en état d'efferveſcence (38).

(38) J'ai cru devoir indiquer une autre préparation que le docteur W. May propoſe comme un médicament d'une grande efficacité dans la pulmonie ulcéreuſe :

Ce procédé, d'un uſage entièrement moderne, eſt le réſultat de quelques découvertes nouvellement faites en phyſique, & j'oſe eſpérer pour le bien de l'humanité qu'il deviendra bientôt univerſel. Au reſte, ce n'eſt que d'après les preuves les moins équivoques de l'excellent effet de cet agent curatif, que je me ſuis décidé à en recommander expreſſément l'emploi.

Si l'on conſidère les bons & étonnans réſultats de ce principe antiſeptique ſur des ulcères extérieurs qui avaient réſiſté à tous les moyens connus de guériſon, en produiſant dans les plaies une prompte diſpoſition à ſe conſolider, en corrigeant la

---

℔ D'extrait de quinquina . . . . . Grs. x.
De fer vitrioliſé . . . . . Grs. v.
De baume du Pérou q. ſ. pour faire trois pilules, à prendre deux fois par jour, en buvant par-deſſus la potion ſuivante.
℔ De Mixtion ſaline . . . . . ℥ ij.
De poudre de gomme myrrhe . . . . . Grs. x.
Formez une potion à prendre au moment de l'effervescence.

putreſcence de la matière, & en détruiſant, comme par enchantement, ſon odeur fétide, nous devons certainement être encouragés dans l'attente d'un effet pareil ſur les ulcères internes; pourvu que l'agent puiſſe atteindre immédiatement la partie ulcérée; ce qui s'opère aiſément, attendu que l'air fixe peut, ainſi que l'air atmoſphérique, être inſpiré dans les cavités du poumon. Il eſt aſſez connu que l'odeur inſupportable qui s'émane de l'ulcère cancéreux n'eſt pas la moindre partie des ſouffrances du malade. Eh bien! cet inconvénient ſe détruit radicalement par l'application directe de l'air fixe ſur le mal même. Cet agent n'eſt pas moins puiſſant pour altérer le caractère de la malignité de l'ulcère, ainſi que j'en ai fait pluſieurs fois l'épreuve. On peut voir auſſi, dans les obſervations médicales de Londres, quelques exemples qui établiſſent que ce procédé a guéri des ulcères de la plus mauvaiſe qualité. Enfin, j'ai été moi-

même témoin oculaire d'un cancer ulcéreux au ſein, dont la marge était aſſez étendue pour contenir le diamètre d'une groſſe pomme de pin, & qui fut réduit à la largeur d'une couronne (39), par l'application de l'air fixe. Ce topique, à la vérité, était aidé par l'uſage interne de la ciguë. Ce n'eſt cependant pas une raiſon ſuffiſante pour eſpérer toujours un effet ſemblable dans l'ulcère putride du poumon.

Mon ſavant ami, le docteur Percival, de Mancheſter, a fait l'eſſai de ce moyen curatif; & la citation ſuivante prouvera les ſuccès qui en ont réſulté. « Encouragé, dit-il, par » ces conſidérations, & encore plus » par le témoignage d'un très-judi- » cieux médecin de Stafford, en fa- » veur de ce puiſſant anti-ſeptique, » j'ai adminiſtré l'air fixe dans plus

(39) La couronne anglaiſe eſt une pièce de monnoie qui réunit à-peu-près la valeur & la dimenſion de nos écus de ſix francs.

» de trente cas de Phthiſie pulmo-
» naire. La fièvre hectique, chez
» pluſieurs ſujets, a été conſidéra-
» blement abattue, & la matière ex-
» pectorée eſt devenue moins offen-
» ſive & mieux digérée ; mais le
» docteur Whitering m'informe qu'il
» a été plus heureux encore dans ſes
» eſſais : un pulmonique confié à
» ſes ſoins, a recouvré une ſanté
» parfaite par l'emploi approprié de
» ce remède ; un autre en a éprouvé
» un ſoulagement très-marqué ; &
» enfin un troiſième malade, dont
» l'état était vraiment déplorable, a
» prolongé évidemment ſon exiſtence
» pendant plus de deux mois par le
» même procédé * ».

La méthode uſitée pour l'introduction de l'air fixe dans les cavités du poumon eſt d'inſpirer ce gaz élaſtique à travers le goulot d'une cafetière, ou par le moyen de l'*inſpiratoire* **, inſtrument qu'on emploie

* Expérience : eſſais. vol. II.
** Voyez-en la figure à la fin de cet ouvrage.

pour d'autres fumigations. Le docteur Prieſtley a découvert que l'air fixe nitreux poſſédait une qualité anti-ſeptique encore plus puiſſante. Cette eſpèce de vapeur peut être produite par l'union de l'acide nitreux aux différens métaux, le zinc excepté; & la manière de l'employer eſt la même.

Il ſerait également fort avantageux pour les pulmoniques de reſpirer pendant quelques heures de ſuite, chaque jour, dans des lieux où l'air fixe s'engendre continuellement, comme, par exemple, dans des braſſeries, où les malades pourraient auſſi humer la vapeur ſur la cuve même, pendant que la nouvelle bière eſt en état de fermentation (40).

---

(40) D'après le réſultat de ces expériences, il eſt probable que l'acide gazeux produit par la fermentation vineuſe, & employé avec les ménagemens convenables, remplacerait, avec ſuccès, l'air fixe qu'on obtient de la bière en effervescence. Les mêmes raiſons me portent à croire qu'on retirerait encore plus d'avantages de l'air gazeux & élaſtique qui s'exhale abondamment, & de la manière la plus

On pourra peut-être s'imaginer que ce procédé exige infiniment de

---

ſenſible, des eaux minérales & thermales de Vichy, ou autres ſemblables, en faiſant humer ou inſpirer cette vapeur aux malades ſur les ſources même. Quoique peu analogue à mon ſujet, j'ai penſé qu'on ne verrait pas, ſans intérêt, ce que mon père a écrit touchant ce principe éthéré dans une diſſertation ſur les eaux de Vichy, imprimée à Moulins en 1753. « Ce principe (dit ce véritable Médecin) eſt ſul-» phureux, il s'élance hors de ſa ſource, & on le » voit, dans un tems chaud & ſerein, pétiller & » j'aillir comme des étincelles. Si les eaux de Vichy » charrient avec elles des parties volatiles, elles ne » doivent pas y être inutilement; la nature ne fait » rien en vain; l'Auteur ſuprême la fait toujours » agir pour une fin. Combien ne devons-nous pas » eſtimer le volatil * de nos eaux? Il en eſt com-» me l'eſprit qui les anime & les rend fécondes; » c'eſt une matière éthérée, ſubtile, qui, par ſon » affinité avec les eſprits animaux, pénètre, ſans » obſtacle, toutes les divarications des nerfs, tous » les réduits des viſcères; elle ſe porte, avec faci-» lité dans les parties les plus enfoncées & les plus » reculées de notre corps, & va leur donner un » nouveau mouvement & une nouvelle vie. C'eſt » un rayon de lumière qui va porter ſa ſérénité » dans le corps abattu par la maladie; en un mot, » c'eſt un eſprit fécond qui eſt porté ſur nos eaux.

* On ne trouvera pas étonnant que M. Tardy nomme ce principe gazeux *eſprit volatil*, ſi l'on veut ſe rappeller qu'à l'époque de l'impreſſion de ſon ouvrage, on n'avait pas encore imaginé de qualifier ce gaz du nom un peu extraordinaire, *d'air fixe*.

précautions, pour obvier à ce que le patient ne soit suffoqué par la qualité méphitique de ce gaz; mais nous pouvons, d'après notre propre expérience, assurer hardiment qu'il est absolument sans danger : j'ai connu différentes personnes qui avaient respiré ainsi cette vapeur pendant plus d'une heure de suite, & qui avaient répété l'opération jusqu'à trois & quatre fois par jour, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient, non plus que de son usage prolongé.

Si par l'effet de ces remèdes la fièvre hectique perd de son intensité; si le pouls revient à son état naturel; si la toux se modère; si la matière des crachats, rendue avec plus de facilité, devient moins infecte & moins purulente; qu'elle prenne une consis-

---

» Mais qu'on ne s'y trompe pas, on ne trouve » cet esprit qu'à leur source; c'est-là seulement où » il se plaît à manifester sa présence & ses bons effets: » à vingt pas, ce n'est plus le même goût, la » même odeur; par conséquent ce ne sera plus des » eaux si animées, si efficaces, &c. »

tance plus épaiſſe & ſemblable à celle de la bonne crême ; que ſon goût s'adouciſſe, & que ſon odeur approche de celle du fromage grillé quand on la fait exhaler ſur des charbons ardens, alors on peut avoir de grandes eſpérances pour la guériſon du malade.

Si la fièvre hectique n'offrait que de légers ſymptomes ; ſi elle n'était accompagnée d'aucune irritation locale, ce ne ſerait peut-être pas un ſigne alarmant pour la vie du malade que d'éprouver un crachement purulent ; pourvu qu'il fut ſeulement le produit d'une *exſudation inflammatoire*, ſecrétion dont nous avons établi les caractères diſtinctifs dans les chapitres précédens. Cette ſorte d'expectoration peut indiquer, au contraire, que l'ulcère du poumon eſt en train de guérir ; le pus qui en réſulte étant la ſubſtance ou l'agent dont la nature ſe ſert pour la régénération des fibres charnues détruites par la ſuppuration. *Pus quoque quacumque*

*parte erumpit, si est læve, album, & unius modi, sine ullo metu est* *.

Après avoir développé le mode curatif qui convient à la Consomption ulcéreuse, comme maladie essentielle, il est nécessaire de faire mention de quelques-uns de ses symptomes, qui semblent exiger, dans leur marche, une attention plus particulière. Ils diminueront à proportion que la maladie approchera de sa fin; mais quelquefois aussi ils paraîtront assez alarmans & assez dangereux, pour exiger tous les soins du médecin. Tels sont des points aigus, un vomissement continuel, une diarrhée violente, l'expectoration très-pénible, & des sueurs colliquatives excessives.

Il a été observé, dans la première partie de ces Recherches, que le *stimulus* de la matière putride, indépendamment d'autres causes, pouvait, de temps à autre, produire l'inflammation aux environs des parties

* Cornel. Cels. de Med. libr. 2.

ulcérées, & par conſéquent cauſer des points douloureux dans la poitrine. Ce cas peut indiquer le beſoin de ſaigner ; mais on ne doit uſer de ce moyen qu'avec la plus grande circonſpection ; de peur que les forces du malade ne ſoient inutilement affaiblies par la perte de ſon ſang, déjà ſuffiſant à peine pour réſiſter aux déſordres de la fièvre putride. On ne doit pas être moins en garde ſur le danger de confondre la *pleurodynia flatulenta*, d'avec les véritables points inflammatoires dont nous avons établi la diſtinction dans le chapitre III de cet ouvrage.

Je viens de conſeiller de tirer du ſang dans quelques circonſtances de la Conſomption ulcéreuſe ; mais je dois obſerver que l'application des véſicatoires eſt d'un uſage plus étendu, & peut-être moins ſuſceptible d'inconvéniens que la ſaignée (41).

(41) On pourra difficilement, en France, ſe prêter à croire que les véſicatoires, dont l'effet eſt d'aug-

Lorſque

Lorſque les douleurs occupent la capacité de la poitrine, ſans ſiège déterminé, les véſicatoires doivent être appliqués ſur le dos; mais quand le mal eſt ſeulement local, on doit placer l'emplâtre le plus près poſſible de la partie douloureuſe, à quelque lieu de la poitrine que ce ſoit.

Paſſons actuellement aux vomiſſemens, à la diarrhée, à la ſuppreſſion des crachats, ſymptomes d'une con-

---

menter l'action du ſyſtême vaſculaire & d'accroître l'effervescence du ſang, puiſſent ſuppléer à la ſaignée, laquelle, en diminuant la plénitude des vaiſſeaux & la rigidité des artères, produit ſenſiblment le calme & la détente. Mais, au reſte, pour moyen intermédiaire & moins extrême, je conſeillerais, d'après l'autorité du Docteur Buchan, & la pratique des meilleurs Médecins de Londres, l'application d'un emplâtre de poix de Bourgogne, de cinq à ſix pouces de diamètre, entre les deux omoplates, qu'on peut renouveller tous les huit jours, en ayant ſeulement l'attention de le lever de tems à autre pour eſſuyer la ſérosité à laquelle cette application donne lieu. Le ſeul inconvénient de cet emplâtre eſt une démangeaiſon ſouvent incommode qu'il occaſionne; mais qu'on peut éloigner en humectant la partie avec de l'eau tiède & du lait, ou également avec une décoction d'eau de ſureau, de guimauve, &c.

séquence tellement fâcheuse, qu'à moins qu'on ne parvienne à les éloigner promptement, ils précipitent bientôt le malade au tombeau. Les expressions de Celse, d'après Hypocrate, peuvent parfaitement s'appliquer à cet état de la maladie. *Maximeque, ubi post hæc orta dejectio est, protinus moritur. Item, pus expuisse in hoc morbo, deinde ex toto spuere desiisse, mortiferum est.*

Il arrive fréquemment que dans les périodes les plus avancés de la maladie, la partie acrimonieuse de l'humeur putride reflue du poumon dans la masse générale des fluides, & se décharge ensuite dans les intestins. C'est-là la cause de ces désordres alarmans, tels que des vomissemens, des ténesmes, des maux de tête & des vertiges, des oppressions, des défaillances, des sueurs froides, &c. Alors, si l'on examine attentivement les selles du malade, on reconnaîtra qu'elles sont vraiment purulentes & d'une odeur fétide & cadavéreuse. Indépen-

damment des ſuites d'une telle métaſtaſe, la bile & les ſucs gaſtriques, à raiſon de la diathèſe générale de putridité, peuvent contracter une acrimonie capable de produire des accidens ſemblables & tout auſſi alarmans. Enfin, il ſe préſente ſouvent des cas de cette nature, dans leſquels le malade eſt ſi promptement épuiſé, qu'à peine a-t-on le temps de lui procurer du ſoulagement, même par l'emploi des palliatifs.

J'ai été dernièrement témoin d'un exemple de cette eſpèce, chez une demoiſelle infiniment amaigrie & exténuée par l'effet d'une Conſomption ulcéreuſe. Cette malade, d'une conſtitution très-irritable, fut ſoudainement priſe de faibleſſes & attaquée de vomiſſemens violens qui, après avoir duré quelques heures, furent ſuivis de douleurs intolérables dans les inteſtins. Bientôt enſuite il en réſulta des évacuations ſi copieuſes, qu'elle rendait ordinairement dans l'eſpace de douze heures, juſqu'à qua-

rante ſelles, tantôt ſanguinolentes, tantôt purulentes, mais toujours accompagnées de téneſmes des plus cuiſans. Cette perſonne ſe trouvait alors tellement affaiblie par la quantité énorme de ces déjections, qu'elle tombait, pour pluſieurs heures, dans un état d'inſenſibilité parfaite.

On eſſaya d'adminiſtrer, ſous toutes les formes connues, les opiats & les aſtringens, qui procurèrent par intervalles quelque léger répit; mais ce calme était toujours acheté bien cher, ſoit par des maux de tête cruels, ſoit par des vertiges & des efforts de vomir qui ſurvenaient à tout moment. La malade tombait dans un état d'accablement incroyable, & ſes yeux portaient alors une empreinte qu'il ſerait difficile d'exprimer; ils offraient, en un mot, l'aſpect de la mort. Du reſte, ſa ſenſibilité était telle, qu'elle ne pouvait ſupporter la plus faible lumière ni le bruit le plus léger, pas même celui d'une perſonne

qui traverſait l'appartement le plus doucement poſſible.

Il était exceſſivement difficile de ſavoir quel parti prendre dans une conjoncture auſſi preſſante : d'une part, le ſyſtême était ſi irritable, qu'il ne paraiſſait pas poſſible qu'il pût jamais ſurmonter les effets dangereux d'une telle accumulation d'acrimonie dans les inteſtins ; & d'un autre côté, la débilité de la malade ſemblait interdire toute tentative pour l'évacuation de cette matière offenſive. Le ſeul moyen qui reſtât pour ſoulager ſes ſouffrances, était de s'efforcer à corriger la putridité de cette matière acrimonieuſe, & d'affaiblir ainſi la violence de l'irritation.

Heureuſement, m'étant rappellé d'une courte diſſertation du docteur Percival ſur la racine de Colombo (42), qui établit que ce remède

(42) Cette racine précieuſe qui nous vient ſous forme de nœuds de Colombo, ville dans l'île de Ceylan, offre une ſurface raboteuſe d'un jaune brun,

avait arrêté de violens vomiſſemens & des dévoiemens exceſſifs après avoir réſiſté à tout autre moyen de l'art ; je tentai l'eſſai de cette racine, & je l'ordonnai ſous la forme qui ſuit :

℔ De poudre de Colombo . . . . . 3 ß.

A prendre toutes les heures dans de l'eau de Pyrmont.

*Nota.* A défaut d'eau de Pyrmont, on peut ſe ſervir avec le même avantage de toutes ſortes d'eaux minérales ferrugineuſes.

La première doſe procura un ſoulagement marqué ; & après la troiſième priſe la malade n'éprouva plus ni tranchée, ni aucun des accidens qui nous avaient ſi juſtement alarmés. Je fis néanmoins répéter l'uſage de ce remède toutes les trois heures, avec l'addition de quelques grains de rhubarbe ; & au moyen de ce traitement,

---

& paraît, dans l'intérieur, d'un verd citroné. Sa ſaveur eſt d'une amertume déſagréable & légèrement aromatique. L'expérience a appris que ce remède était un excellent anti-ſeptique, & un puiſſant correctif de la putreſcence ; & qu'on l'avait employé, avec le plus grand ſuccès, dans des cas de vomiſſemens & de diarrhée les plus déſeſpérés.

favoriſé par les boiſſons ſalines effervescentes dont il a été queſtion dans ce chapitre, ma malade revint à un état de ſanté bien meilleur qu'on n'eut jamais pu l'eſpérer. Je crois même fermement avec elle que cette méthode l'a tirée du danger le plus imminent.

J'ai recueilli, dans quelques cas où les douleurs étaient des plus aiguës, un excellent effet de l'addition d'un demi-grain d'ipécacuanha à la racine de Colombo, dans la même proportion que celle ci-deſſus preſcrite.

Lorſque l'expectoration devient plus rare & plus pénible, & que l'oppreſſion à la poitrine s'accroît, la racine de ſcille offre alors des préparations fort avantageuſes. Les ſolutions de gomme ammoniaque peuvent être également utiles dans ce cas; pourvu qu'il n'exiſte point de ſymptomes inflammatoires.

Les ſueurs colliquatives paraîtront rarement, à ce que je penſe, ſi le

traitement que je viens d'indiquer eſt employé à temps utile, & avec l'exactitude qu'il requiert. Cependant, dans le cas où la ſurvenance de ces ſueurs ſemblerait exiger une attention particulière, l'uſage du quinquina, uni à l'acide minéral, peut être d'une grande efficacité, ſur-tout ſi ce remède eſt aidé par l'action du froid. Au ſurplus, l'eau de chaux très-utile dans beaucoup de circonſtances, ne paraît nullement convenir dans celles-ci, à cauſe de ſa trop grande affinité avec l'air fixe.

Quant au régime diététique qu'il convient d'obſerver dans la Conſomption ulcéreuſe, pour éviter d'être prolixe, je me référerai à ce que j'ai déjà obſervé à cet égard dans la première partie de cet ouvrage. Cependant, je crois qu'il ne ſera pas déplacé d'en récapituler ici les objets principaux. Je répéterai donc que pour concourir à la cure de la Conſomption pulmonaire ulcéreuſe, la nourriture des malades doit être en-

tièrement prise dans le règne végétal (en exceptant néanmoins les coquilages (43), dont on peut user librement). En conséquence, les légumes, les fruits & leurs diverses préparations, feront les alimens les plus convenables. Le lait de vache, de jument ou d'ânesse, à raison de sa qualité balsamique & nourrissante, est également ici indiqué. Nous conseillons en outre, pour boisson habituelle, soit l'eau minérale de Seltzer, de Pyrmont, de Bristol, soit l'eau artificiellement imprégnée d'air fixe.

---

(43) Je vais rapporter, à l'appui de cette exception en faveur des coquillages, une observation singulière, transmise par le Docteur Kentish, dans une dissertation qu'il a publiée, en 1784, sur la Phthisie pulmonaire : *Unus ex amicis meis cum febre hecticâ, tussi violentâ exscreatione, colliquativis purulentâ, sudoribus diu laboraſſet; diæta parca lacteâ, ſine fructu, tandem contra medici conſilium victu pleniore, oſtracis, falerno, & cereviſiæ uſus eſt, ſymptoma maligna diſparuerunt, feliciterque convaluebat.* On peut ajouter à cette citation, qu'on a remarqué que les ouvriers qui sont employés au travail des salines, ou ceux qui habitent près des marais salans, n'étaient presque jamais attaqués de la pulmonie, & très-rarement affectés de la toux de poitrine.

Lorſque les circonſtances requièrent une boiſſon plus cordiale, nous recommanderons pour lors l'uſage des vins de Bordeaux, de Lisbonne ou du Rhin; comme auſſi le cidre, le porter & l'hydromel (44), pourvu que ces différentes boiſſons ſoient fraîches, & douées de cette vivacité piquante qui annonce la préſence d'un principe anti-ſeptique. Je ne prétends pas, au ſurplus, interdire abſolument l'uſage modéré de la nourriture animale, ſi toutefois elle eſt légère & d'une digeſtion facile, & principalement quand les malades paraiſſent le deſirer avec ardeur; mais, dans tous les cas, le mieux eſt de s'en priver entièrement.

Je vais actuellement haſarder de déclarer mon ſentiment ſur l'influence

(44) Il eſt à préſumer que l'Auteur a voulu parler de l'hydromel vineux, autrement fermenté; car l'hydromel ſimple eſt une boiſſon adouciſſante, déterſive, & même légèrement laxative, qui ne conviendrait nullement dans le cas où l'autre eſpèce eſt indiquée.

de l'exercice & de l'air dans la Consomption pulmonaire.

L'exercice du cheval eſt hautement recommandé d'après l'autorité du célèbre Sydenham, qui croyait ce moyen auſſi aſſuré dans la cure de la pulmonie, que le quinquina eſt ſpécifique dans les fièvres intermittentes. Loin de partager ce ſentiment, j'oſe être d'avis que l'équitation ne doit pas être employée légèrement dans cette maladie, attendu qu'il exiſte fort peu de cas où cet exercice ne ſoit nuiſible aux pulmoniques.

On ne peut diſconvenir qu'il n'accélère, même en état de ſanté, le mouvement artériel, & qu'il ne rende toujours la reſpiration plus vive chez les ſujets d'une conſtitution délicate. On ſait auſſi qu'il en réſulte ſouvent des points douloureux dans la poitrine, ſur-tout après les repas. Dans le fait, cet exercice produit inconteſtablement une détermination plus abondante de ſang aux vaiſſeaux pro-

ches du cœur, que lorſque le corps eſt dans un état parfait de repos. Nous remarquons que dans toutes les eſpèces de Conſomption pulmonaire, ſpécialement pour peu qu'il y ait d'inflammation, le fluide ſanguin a toujours plus de tendance à ſe porter au poumon, & que la guériſon dépend, en grande partie, de l'éloignement prompt & effectif de cette affluence. D'après cette vérité reconnue, je ſuis donc autoriſé à avancer que l'exercice du cheval n'eſt pas ſans danger dans la maladie qui fait l'objet de ce traité (45).

---

(45) En me référant à ce que j'ai déjà dit, dans l'avant-propos de cet Ouvrage, à l'égard du ſentiment perſonnel de l'Auteur, relativement à l'exercice du cheval dans la pulmonie, (ſentiment que je ne partage pas dans tous ſes points), j'ajouterai que ſi le malade a la poitrine douloureuſe, ſi ſa reſpiration eſt courte & laborieuſe, & ſi, indépendamment d'autres ſymptomes fébriles, il exiſte une vîteſſe contre nature dans la marche du pouls, il paraît certain que l'équitation, loin d'être utile, peut, au contraire, y devenir alors funeſte: l'oſcillation imprimée au ſyſtême artériel, par les ſecouſſes bruſques & fréquentes des mouvemens du cheval, en augmentant le ton & la rigidité de la fibre vaſculaire, doit néceſſai-

C'eſt auſſi par la même raiſon que dans de pareilles circonſtances les malades doivent éviter de marcher trop vîte & trop long-temps ; attendu que la force muſculaire, en ajoutant à l'impétuoſité de la circulation, excite néceſſairement le cœur à ſe contracter plus fréquemment que dans l'ordre naturel.

Enfin, dans toutes les maladies où les puiſſances vitales ſont trop fortes, proportionnellement à l'état du corps, comme dans toutes les fièvres inflammatoires, qu'il y ait inflammation locale ou non ; dans tous les cas de faibleſſe & d'inertie accompagnés de l'irritation générale du ſyſtême vaſculaire, ainſi que cela arrive com-

---

rement aggraver les accidens qui réſultaient déjà de ce que cette action artérielle excédait l'équilibre requis pour l'état de ſanté. Quoi qu'il en ſoit, les Docteurs Smith & May, médecins anglais d'un mérite reconnu, propoſent de ſubſtituer à l'équitation, lorſque l'état du malade rend cet exercice impraticable, le jeu de l'eſcarpolette. Mais les mouvemens oſcillatoires d'un pareil exercice ne ſont-ils pas auſſi au-deſſus des forces d'un Conſomptionnaire exténué ?

munément dans la Conſomption ulcéreuſe, un repos abſolu du corps eſt de toute indiſpenſabilité. Cette opinion inconteſtable eſt d'ailleurs fondée ſur la ſage pratique des anciens.

Au reſte, en propoſant, comme moyen curatif, le calme & l'inactivité abſolue du corps, j'ai entendu parler principalement du repos néceſſaire aux organes du poumon lorſque ce viſcère ſe trouve affecté de la maladie dont il eſt queſtion. Nous ſommes, à la vérité, dans la néceſſité d'en mouvoir les lobes à chaque inſtant de notre vie, pour pouvoir exécuter le jeu de la reſpiration, & ce mouvement naturel eſt doux & tranquille ; mais l'action de ſauter, de crier, de danſer, de monter à cheval, &c. agite violemment cet organe à ſon grand préjudice.

Le calme des paſſions & la tranquillité de l'ame ne ſauraient également être aſſez recommandés dans cette affection. En effet, pour peu

qu'on réfléchiſſe, il ſera facile d'appercevoir l'influence immédiate du moral ſur les fonctions du phyſique. Les paſſions vives cauſent, en général, une accumulation de ſang au cœur & dans les vaiſſeaux pulmonaires, qui occaſionne ſouvent des ruptures & la mort ſubite, ainſi que cela eſt journellement prouvé par l'ouverture des cadavres. Il ſuit de-là qu'une hémoptiſie peut ſe renouveller facilement par la rupture des vaiſſeaux d'une texture naturellement tendre; ou, qui s'étant imparfaitement conſolidés, ne ſont plus aſſez forts pour réſiſter à l'irruption ſoudaine du déluge de ſang qui reflue occaſionnellement dans leurs faibles cavités.

Par un défaut d'attention convenable à la puiſſance du mouvement, dont les effets ſont d'accélérer la circulation, en précipitant l'action du cœur & en cauſant de la diſtenſion au ſyſtême vaſculaire, on a commis de grandes erreurs dans la preſcription, à tous les ſujets atteints de la

Conſomption pulmonaire indiſtinctement, d'un exercice certainement au-deſſus de leurs forces. Je n'ai pu voir ſans émotion, un malade ayant la reſpiration vive avec une toux ſèche, des points aigus dans la poitrine, une ardeur conſidérable dans toute l'habitude, la langue deſſéchée, & dont le pouls ne rendait pas moins de 120 pulſations par minute ; auquel, dis-je, on avait preſcrit de monter journellement à cheval pendant deux heures de ſuite. Auſſi, eſt-il aiſé de prévoir quel fut le réſultat de l'exécution d'un avis pareil.

Mais lorſque le malade commence à devenir convaleſcent, qu'il eſt exempt de fièvre, qu'il n'exiſte plus de douleur locale, que les accidens, en un mot, qui peuvent encore ſe reproduire ne ſont plus qu'une ſuite de la faibleſſe naturelle à la convaleſcence, le cas devient tout différent : alors, l'équitation aidera beaucoup au rétabliſſement parfait de la ſanté. On doit ſeulement avoir l'attention de commencer

mencer cet exercice par le mouvement le plus doux, & de l'augmenter par degrés, de crainte que quelque reſte d'irritation locale ne donnât lieu à une nouvelle détermination, contre nature, du ſang au poumon, encore tendre & affaibli par ſa première indiſpoſition. Je ſerais également d'avis qu'on montât à cheval le matin, par préférence à l'après-midi.

L'état de l'air étant de la plus grande importance dans cette maladie, on ne ſaurait faire aſſez d'attention à ſon choix. Le malade éprouvera les plus grands avantages par le ſeul changement d'atmoſphère; & ce moyen, fort ſimple en lui-même, a ſouvent produit des cures ineſpérées. Sans l'aſſiſtance d'un air convenable, toute l'habileté poſſible, aidée des remèdes les plus puiſſans, aura bien peu de ſuccès; on ne ſera pas ſurpris de cela ſi l'on veut conſidérer la tendre ſtructure du poumon, & ſon immédiate expoſition à l'action de l'air externe que la poitrine reçoit

continuellement dans le mouvement de l'inſpiration. Lorſque ce viſcère eſt dans un état de ſenſibilité morbifique, principalement dans toutes les eſpèces de Conſomption pulmonaire, l'effet pernicieux du contact de l'air ſera infiniment plus remarquable.

L'expérience nous a prouvé que chaque perſonne vivante corrompait, par la reſpiration, un galon (46) d'air en moins d'une minute de temps; & l'air ainſi gâté devient un véritable poiſon qui tue, en un inſtant, tout animal qu'on y plonge : mais on ſait auſſi que les moyens les plus ſimples ſuffiſent pour corriger les qualités méphitiques de cet air.

---

(46) Le galon eſt une ſorte de meſure liquide anglaiſe qui contient environ quatre pintes de Paris. Quant aux moyens de renouveller l'air & d'en corriger les vices, on n'en connaît pas de plus certain que l'uſage du ventilateur. On peut conſulter, à l'égard de cette invention utile, la Traduction françaiſe que M. Demours, médecin de la faculté de Paris, a publiée, en 1744, de l'ouvrage de M. Hales, concernant le ventilateur.

Cette obſervation ſuffit pour démontrer le danger qu'il y a de vivre dans une atmoſphère étroite & renfermée ; à plus forte raiſon lorſque l'air y eſt imprégné des vapeurs échauffées qui s'émanent d'un grand nombre de perſonnes réunies. On doit s'attendre également aux mêmes inconvéniens de la vapeur méphitique qui s'exhale des eaux ſtagnantes, des égouts communs & autres ſources de corruption. Enfin, le ſéjour des grandes villes ſera toujours plus ou moins malſain en proportion du nombre de ſes habitans & de l'eſpace dans lequel ils ſeront confinés. La mal-propreté des villes ne peut auſſi qu'avoir l'influence la plus dangereuſe ſur la ſanté des hommes (47).

C'eſt à ce titre que les habitans de la ville d'York doivent infiniment de

(47) En regrettant que les bornes étroites de cet Ouvrage ne me permettent pas de rappeller tout ce que le Docteur Buchan a écrit, dans la première partie de ſa Médecine domeſtique, élégamment traduite en français, concernant l'influence de l'air, de

reconnoiſſance aux perſonnes bienfaiſantes qui ont formé le projet du deſſéchement de la rivière de Foſs,

---

l'exercice & de la propreté ſur la ſanté des hommes, je ne ſaurais aſſez engager mes lecteurs à conſulter ce chef-d'œuvre d'Hygiène & de la Médecine prophylactique, qui ne doit pas moins intéreſſer les gens en ſanté que les malades.

Je ne crois pas devoir terminer le complément de ces notes ſans ſatisfaire à la reconnaiſſance due aux lumières de l'Auteur que j'ai traduit, en donnant de la publicité à une cure intéreſſante que j'ai déjà été aſſez heureux d'obtenir d'après ſes erremens. En voici le détail hiſtorique & ſuccint. Un confiſeur anglais de S. James-ſtreet, âgé d'une quarantaine d'années, & d'une complexion plus flegmatique que ſanguine, était, depuis environ ſix mois, dans un état de phthiſie pulmonaire, confirmée & caractériſée, au moment où il vint me conſulter (15 Janvier 1793), par une fièvre lente, de l'oppreſſion & des points douloureux à la poitrine, qui étaient beaucoup augmentés par le mouvement du corps. L'expectoration, quoique facile & peu abondante, était évidemment le produit d'une *exſudation inflammatoire*. La faibleſſe & l'amaigriſſement du corps, l'inſomnie, les ſueurs nocturnes, le vomiſſement après les repas, tous ces ſymptomes donnaient au malade les craintes les plus fondées ſur ſon état. Voyant, au ſurplus, qu'il avait employé, tour à tour & ſans ſuccès, les baumes & réſines, les amers & le jus de creſſon, je crus à propos de le mettre pendant une huitaine de jours à l'uſage des bouillons de veau nitrés qui furent ſuccédés par un léger vomitif réitéré le ſurlendemain, & par un

dont les eaux preſque ſtagnantes produiſent chaque été des vapeurs impures & malignes, qui infectent évidemment l'air des environs. L'exécution de ce plan, combiné avec le projet d'un canal pour la navigation, offrira le double avantage de concourir à la ſalubrité de l'air, & de favoriſer grandement le commerce de cette contrée.

---

doux laxatif. Ce traitement proviſoire ayant déjà, ſuivant mes vues, produit une détente très-ſenſible dans le ſyſtême artériel, je fis alors appliquer un large véſicatoire ſur la partie antérieure de la poitrine, qui était celle où l'oppreſſion & la douleur ſe faiſaient habituellement ſentir. La reſpitation devint auſſi-tôt parfaitement libre, & les points douloureux diſparurent comme par enchantement. Je laiſſai couler le véſicatoire pendant une quinzaine; après quoi j'employai une forte décoction de quinquina aiguiſée par l'acide vitriolique, & j'augmentai graduellement la doſe de cette mixtion juſqu'à ſix onces par jour, ſans que l'eſtomac du malade en parût fatigué. Ce traitement, favoriſé d'ailleurs par un régime analogue, produiſit un effet bien plus prompt que je n'aurais pu l'eſpérer : la fièvre céda en peu de tems, les ſueurs nocturnes ſe ſupprimèrent par degrés, les forces ſe rétablirent de même; &, en moins d'un mois & demi, le malade a recouvré la ſanté la plus parfaite.

Le changement ſeul, & effectué de bonne heure, d'une atmoſphère malſaine contre un air ſec & fréquemment renouvellé, ſuffira ſouvent à la guériſon d'une Conſomption pulmonaire naiſſante. Mais, hélas ! les progrès du mal ont une marche ſi lente & des nuances tellement inſenſibles, que les principes de la vie ſont déjà minés avant que le malade ou ſes amis ſe ſoient apperçus du danger. C'eſt pourquoi je ne ſaurais trop recommander aux malades de paſſer ſans perte de temps, dans un climat plus convenable à leur ſanté, dès les premières atteintes de Conſomption.

L'air humide & renfermé eſt infiniment plus dangereux encore, attendu qu'il ne peut abſorber qu'avec la plus grande difficulté les miaſmes putrides qui s'émanent des corps animaux. Il en réſulte un amas de ces particules impures qui, par leur ferment ſeptique, engendrent les maladies putrides & ſappent progreſſive-

ment les fondemens de la vie. Les villes d'une population nombreuſe, dont la ſituation eſt enfoncée, & qui ſe trouvent dans le voiſinage de vaſtes forêts, de fondrières ou de marais, ſont ſpécialement expoſées à l'influence maligne des vapeurs de cette nature.

Un air ſec & renouvellé eſt, en tout, contraire au premier : il abſorbe, avec une prompte facilité, les particules ſeptiques du corps animal, & les diſſipe de même. C'eſt ce qui le rend ſi favorable à la ſanté & à la prolongation de la vie. Au reſte, ce n'eſt que dans les lieux élevés, expoſés aux vents (du nord ſur-tout), & éloignés de l'atteinte des brouillards humides & marécageux ; dans des poſitions qui ne ſe trouvent pas maſquées par des montagnes ou des bâtimens dominans ; qui, enfin, ſont ſitués ſur un ſol ſec & ſablonneux, qu'on doit eſpérer de rencontrer l'air le plus propice à la vie & à la ſanté des hommes ; principalement de ceux

qui ſont affectés de la maladie dont nous venons de traiter.

Ceux-ci doivent, de plus, rechercher une température modérée, qui, en détournant l'affluence contre nature, du fluide ſanguin à l'organe du poumon, concourt efficacement à la guériſon de la Conſomption pulmonaire. C'eſt par cette raiſon que les malades de cette eſpèce ſe trouvent ſi ſenſiblement ſoulagés aux approches de la belle ſaiſon. Combien auſſi n'en eſt-il pas qui ont prolongé le cours de leur exiſtence pendant nombre d'années, en abandonnant ſimplement l'atmoſphère froide & humide des contrées du nord, pour aller reſpirer l'air pur & modérément chaud du Languedoc & de la Sicile !

FIN.

# EXPLICATION DE LA PLANCHE,

## PAR LE TRADUCTEUR,

*Avec les moyens indicatifs de ſe ſervir de l'inſpiratoire qui y eſt figuré.*

### FIGURE I.

L'INSPIRATOIRE tel qu'il ſe préſente lorſqu'il eſt placé pour l'uſage; excepté que l'opercule trouée (A), qui doit alors être fermée, paraît actuellement renverſée, à l'effet de laiſſer appercevoir l'ouverture de la ſoupape.

Cet inſtrument, formé d'une boîte cylindrique de plomb, de fer-blanc ou de tout autre métal, ce qui eſt indifférent pour ſon objet, doit avoir communément quatre pouces & demi de haut, ſur quatre pouces de diamètre.

## FIGURE II.

Une ſection du couvercle de l'inſtrument dans laquelle on apperçoit la ſoupape de liège qui eſt de forme circulaire (B), ainſi que la partie conique (C), dans laquelle s'adapte un tube flexible dont il va être queſtion ci-après.

Lorſque l'inſpiratoire, qui doit contenir, à-peu-près, la quantité d'une pinte de liquide, a été aux trois quarts rempli d'eau chaude par l'ouverture à laquelle s'ajuſte le tuyau de cuir (D), on fixe l'inſtrument ſous une des aiſſelles du malade, qui doit garder le lit pendant l'opération; & enſuite le bout du tube flexible (E), garni d'une embouchure d'ivoire ou de toute autre ſubſtance équivalente, s'applique à la bouche pour l'opération. Alors, par l'effet de l'inſpiration, l'air extérieur ſe trouvant attiré dans les ouvertures (F), s'élance dans la cavité de la poignée creuſe de l'inſtrument,

en parcourt la partie la plus déclive, & remonte, à travers l'eau chaude, dans le prolongement du tube. Cet air, imprégné des vapeurs du liquide, s'exhale ainſi dans les organes du poumon.

Ces vapeurs qui, lors de l'expiration, ſortent de la poitrine, ſe déchargent ſur la ſurface de l'eau; & au lieu de forcer ce liquide à refluer par la poignée creuſe (F), l'air s'échappe à l'extérieur en ſoulevant la ſoupape (B). De cette manière, le jeu alternatif de la reſpiration s'effectue librement, ſans qu'on ſoit obligé de retirer l'inſtrument de la bouche.

La partie flexible du tube (D), qui doit avoir environ ſix pouces de long, s'ajuſte par l'un des bouts à une embouchure d'ivoire, de bois, ou de toute autre matière analogue, & l'extrémité contraire s'adapte au cône (C), qui eſt fixé ſur le couvercle de l'inſpiratoire.

Ce tube élaſtique ſe fabrique avec un ſpiral de fil de laiton qu'on re-

couvre très-étroitement avec du cuir ou de l'étoffe de ſoie cirée ; & pour plus de ſolidité, on peut dévider à l'entour un fil de ſoie très-fort.

Au reſte, il convient de donner au tube (D) un degré convenable de flexibilité & de longueur (ſix pouces, par exemple), pour qu'il puiſſe s'adapter commodément à la bouche du malade, lorſqu'il a la tête couchée ſur l'oreiller.

On obſervera, en outre, de ne reſpirer la vapeur exhalée de l'inſpiratoire que lorſque la chaleur en ſera réduite à une température ſupportable ; & il ſuffira de continuer l'opération ſeulement pendant une demi-heure chaque fois.

On aura enfin l'attention d'empêcher que, pendant le procédé, la libre circulation de l'air à travers les trous du treillis de l'opercule (A) & ceux du manche de l'inſtrument, ne ſoit interrompue par la preſſion des draps du lit, ou de toute autre manière.

Nous avons conſeillé plus haut l'emploi ſeul de l'eau chaude pour l'uſage général de l'inſpiratoire ; mais pour plus de ſuccès dans l'opération, on doit ſe ſervir d'une infuſion de plantes émollientes & ſudorifiques, ou ſimplement du lait bouilli avec partie égale d'eau. M. Mudge, inventeur de l'inſpiratoire, regarde même ce dernier procédé comme le plus avantageux de tous. Cet auteur conſeille auſſi aux malades de prendre, une demi-heure avant d'en faire uſage, trois cuillerées à thé d'élixir parégorique délayées dans une taſſe d'eau tiède. Dix gouttes de laudanum liquide dans une taſſe de thé ordinaire, mais léger, rempliſſent le même objet ; le tout, bien entendu, pour un adulte.

Nous ajouterons enfin, qu'outre l'effet pour lequel on emploie ce procédé curatif, il en réſulte encore un autre avantage : c'eſt que la vapeur chaude & onctueuſe qui s'exhale entre les draps, en ſe répandant

ſur toute la ſurface du corps du malade, produit une détente générale dans le tiſſu de la peau, & donne lieu à une douce moiteur qui, en favoriſant la tranſpiration, ne peut qu'ajouter au ſuccès de l'inſpiratoire.

*Fin de l'Explication de la Planche.*

# ADDITION DU TRADUCTEUR.

Au moment où je disposais pour la presse cette seconde édition, un médecin de Paris, que je n'ai l'avantage de connaître que par sa grande réputation & par ses savantes Recherches sur la Rage *, m'a obligeamment fait offrir la communication d'un petit ouvrage imprimé à Leyde, en 1771, sous le titre : *H. D. Gaubii adversariorum varii argumenti liber unus ;* au Chapitre VI duquel il est fait mention d'une plante médicinale exotique, connue aux Indes orientales sous le nom de *Racine de Jean Lopez*, comme un remède de la plus grande efficacité dans toute espèce de cours de ventre, surtout dans la diarrhée accessoire aux derniers degrés de la phthisie pulmonaire.

* Recherches sur la Rage, par M. *Andry*. Deuxième édition. Paris, 1780. *in*-12.

Cet ouvrage étant écrit en latin, & d'ailleurs très-peu répandu, je m'empreſſe d'en fournir un extrait en français, afin qu'il puiſſe concourir à étendre la connaiſſance d'un remède auſſi précieux pour l'humanité.

Le nom de Gaubius formait déjà une autorité ſuffiſante; mais ce ſavant médecin a eu la délicateſſe d'étayer l'éloge qu'il fait de cette plante, de témoignages étrangers auſſi reſpectables qu'ils ſont authentiques.

La première notion de ce remède lui fut tranſmiſe par une dame hollandaiſe qui était récemment de retour d'un long voyage qu'elle avait fait aux Indes orientales : en racontant à Gaubius les effets merveilleux de la *racine de Lopez*, elle lui en remit quelques fragmens, en même temps qu'un manuſcrit qui en indiquait les propriétés & la manière de s'en ſervir.

Le premier eſſai en fut fait ſur un enfant de quatorze mois, attaqué depuis long-temps d'une diarrhée qui avait dégénéré

dégénéré en lienterie. L'uſage de cette racine, réduite en poudre impalpable, & humectée avec un peu d'eau-roſe, donnée à très-petite doſe quatre fois par jour, arrêta non-ſeulement le flux de ventre, mais rétablit parfaitement les organes digeſtifs de ce petit malade.

Gaubius ſe diſpoſait à continuer l'épreuve de la *racine de Lopez*, lorſque la mort inattendue de la dame hollandaiſe vint s'oppoſer à l'exécution de ce projet. Il eut alors recours à un de ſes amis qui habitait les Indes orientales, & qui au bout de quelques années ſeulement, ne put lui envoyer que de faibles parcelles de la plante; & encore étaient-elles avariées & totalement deſſéchées par le temps.

A raiſon du mauvais état de cette racine, ce fut ſans beaucoup d'eſpoir que Gaubius ſe décida à en renouveller l'eſſai. Il s'en ſervit cependant pour un enfant âgé de quatre ans, lequel conſervait depuis pluſieurs ſemaines

un cours de ventre très-fréquent, & de matières infiniment séreuſes. L'uſage du remède, adminiſtré ſuivant la manière déjà indiquée, eut un ſuccès égal & tout auſſi prompt.

Encouragé par ce nouveau réſultat, Gaubius fit des démarches preſſantes pour obtenir un remède auſſi ſouverain ; il fut enfin aſſez heureux pour s'en procurer ſept livres d'une qualité convenable.

Cette quantité étant ſuffiſante pour multiplier les eſſais de la racine, ils le furent beaucoup en effet ; & Gaubius nous apprend que le médicament n'a jamais trompé ſon attente dans tous les flux de ventre où il l'a employé ; ſi ce n'eſt ſeulement chez un vieillard décrépit, que le délabrement & la calloſité des inteſtins avaient fait tomber dans le flux cœliaque. Gaubius n'avait point encore eu l'occaſion d'éprouver l'efficacité du remède dans la dyſſenterie, mais il ne doute nullement qu'il n'y eut le même avantage. Enfin ce médecin

nous assure qu'il avait toujours été couronné de succès dans cette espèce de diarrhée colliquative, qui presque toujours indique & provoque même une mort prochaine dans la Phthisie pulmonaire. Lors même que l'état du malade ne permettait plus d'espoir de le sauver du trépas, le remède en éloignait du moins le terme fatal, par la propriété merveilleuse qu'il a de rétablir l'ordre des intestins.

Avant de publier ces faits intéressans, Gaubius voulut s'associer le résultat des expériences d'autrui; c'est pourquoi il fit part de la *racine de Lopez* à différentes personnes de l'art, entre autres aux docteurs Salomon de Monchy & L. Patyn de Roterdam, ainsi qu'à J. Bondewynsen, habile médecin d'Helvœtsluis—. Ces praticiens retirèrent tous du remède les résultats les plus satisfaisans, dans des cas même où la racine de Colombo & les astringens les plus puissans avaient manqué leur but. Au surplus, parmi le nombre

des obſervations curatives qui furent tranſmiſes à cet égard à Gaubius, je me bornerai à une de celles rapportées par L. Patyn dans ces termes : « Un homme d'une trentaine d'années, » décidément en état de Conſomption pulmonaire, était affecté d'une » diarrhée colliquative ſi violente, » qu'il rendait chaque jour une quantité énorme de matières infiniment » féreuſes & d'une fétidité inſupportable. L'accroiſſement du mal avait » occaſionné à la langue & dans tout » le palais de la bouche du malade, » cette croûte épaiſſe & aphteuſe qui » a coutume de s'établir à cette triſte » époque. Conſulté dans cette circonſtance critique, bien loin de » compter ſur la répreſſion d'une » diarrhée auſſi fâcheuſe, je déſeſpérai même de pouvoir prolonger » les jours du malade. J'eſſayai cependant la *racine de Lopez*, que je fis » adminiſtrer toutes les trois heures, » par demi-gros dans un peu de vin » rouge. Mais quel fut mon étonne-

» ment, lorſqu'après vingt-quatre heu-
» res de l'uſage du remède, je vis les
» ſelles ſe réduire au nombre de huit
» par jour, & ſeulement à trois le
» ſurlendemain! Enfin l'ordre des in-
» teſtins ſe rétablit, & à ce moyen le
» malade put encore réſiſter pendant
» quelques mois aux atteintes mor-
» telles & inévitables de ſa maladie
» principale ».

Gaubius finit par témoigner ſes regrets de ce que le doute & l'ignorance, qui laiſſent un voile ſur beaucoup d'objets de l'hiſtoire naturelle des Indes, ne lui aient pas permis de fournir des notions préciſes & exactes de l'eſpèce d'arbre auquel appartient la *racine de Lopez*, non plus que du lieu où elle croît. Il penſe, d'après la tradition, que cette racine, d'ailleurs fort rare, eſt indigène à Goa, d'où elle eſt tranſportée par les habitans au royaume de Malaca comme un objet de ſpéculation pour le commerce hollandais.

Les fragmens de la racine qu'il

avait reçus en dernier lieu, n'excédaient pas la groſſeur du pouce. L'écorce en était dure, raboteuſe, ridée & d'une couleur brune; l'intérieur, recouvert d'une pellicule mince & plus pâle, offrait une ſubſtance ligneuſe & un peu molle.

Au ſurplus, il ne s'y décèle aux ſens la préſence d'aucun baume ni de réſine. La plante, ſoit qu'on la frotte ou qu'on la mette au feu, n'a également point d'odeur décidée; en la mâchant il n'en réſulte non plus aucune ſaveur âcre, aromatique, ſaline, douce, acerbe, acide ni amère.

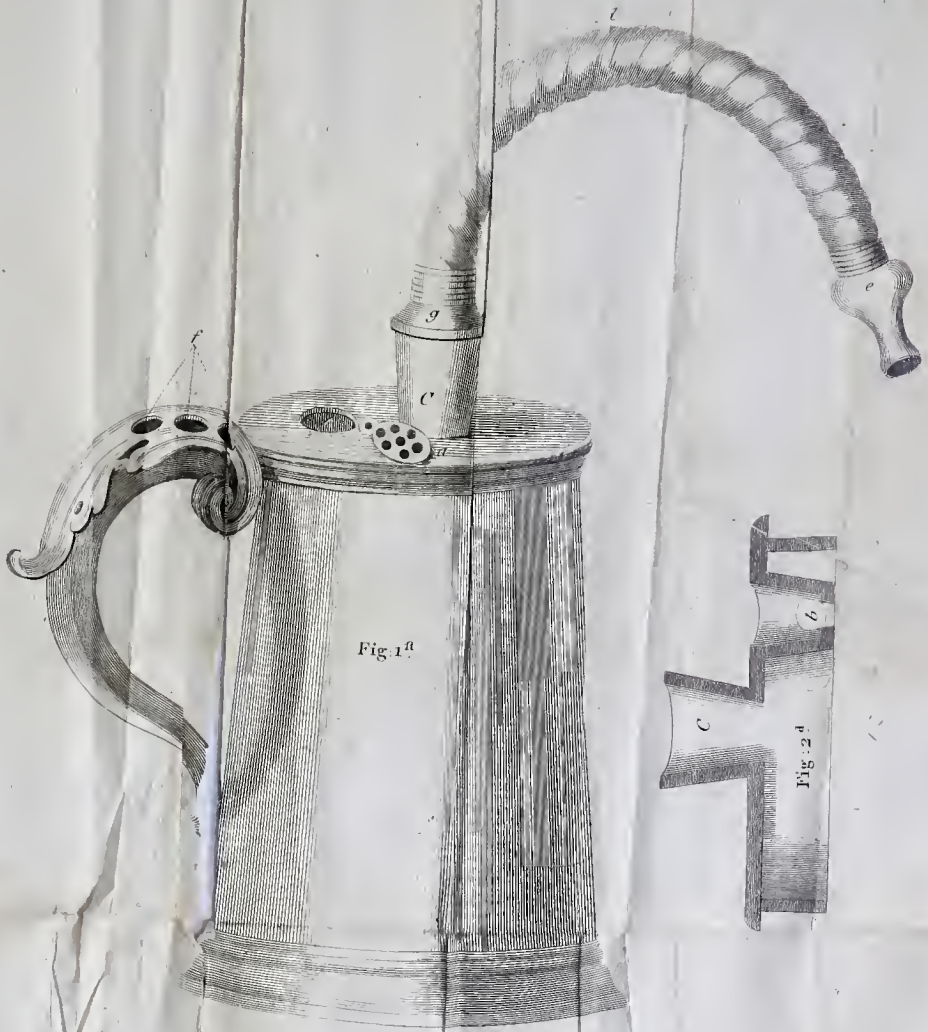
Enfin, la manière indiquée pour l'uſage de cette racine, eſt de la pulvériſer le plus exactement poſſible ſur du porphyre ou du marbre, en obſervant d'en rejetter les parties ligneuſes, pour en former enſuite des pilules, incorporées ſoit avec la thériaque, avec du ſyrop, du mucilage ou tout autre électuaire analogue: la doſe à adminiſtrer eſt en général depuis

grains XV jusqu'à XXX, trois ou quatre fois par jour.

Au reste, si ces détails ne paraissaient pas suffisans, on pourra en puiser de plus étendus dans l'ouvrage de Gaubius déjà mentionné.

FIN.

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue de la Harpe, n°. 155.


f
g
C
Fig. 1a


b
C
Fig: 2d